

Et puis les loups viendront

Pierre Suragne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ANTICIPATION



FICTION

Pierre SURAGNE

ET PUIS LES LOUPS VIENDRONT



fleuve noir

PIERRE SURAGNE

**ET PUIS
LES LOUPS VIENDRONT**

COLLECTION « ANTICIPATION »

**EDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel, PARIS – XIII^e**

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1973 « Éditions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles. Interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Ils étaient environ une quinzaine.

Quelques années plus tôt, ils étaient encore cent. Et puis, le froid s'était mis à grandir, et mille nouveaux bras avaient poussé au spectre de la mort. Les enfants chétifs s'étaient éteints les premiers, comme ces petites flammes vacillantes qui tremblotent péniblement au-dessus des coupelles des lampes à suif. Soudain bleus et raides comme des bûches. Ou bien encore, ils se mettaient à tousser, puis à cracher du sang. Quelques jours, pas davantage. Et puis, ils mourraient.

Ensuite, en nombre croissant, des femmes s'étaient couchées pour ne plus s'éveiller. Et aussi les vieux, ceux qui avaient dépassé le cap de la trentaine. De ceux-là, il en restait quelques-uns, mais très peu.

Ils restaient environ une quinzaine, sur cent et plus.

Ils n'étaient pas tous visibles, dans la pénombre lourde qui mangeait la grotte. On apercevait nettement ceux qui se trouvaient à proximité immédiate du feu. Les autres, masses confuses et grises, immobiles, se confondaient avec les caries et les excroissances de la roche.

Mais tous priaient.

Un murmure, une rumeur sourde qui roulait doucement, menant un combat désespéré contre les hurlements du vent, à l'extérieur. Parfois, ce vent noir lançait quelques attaques directes à l'intérieur de la grotte, brassant les peaux tendues qui prétendaient fermer la gueule au-dehors. Alors, la maigre flamme fumeuse du feu se couchait davantage, roulait, et les braises devenaient blanches, palpitantes. La rumeur des prières montait un ton plus haut, comme un élan, une force amplifiée. Cela durait jusqu'à ce que le vent s'en aille, que les peaux durcies et mal tannées retombent avec des gémissements sur l'entrée de la grotte.

Voilà comment c'était.

Depuis des jours et des jours.

Depuis trop longtemps.

Rien d'autre. Rien que ces silhouettes crispées de froid, qui semblaient chaque jour s'enfoncer davantage dans la pierre, devenir la pierre. Rien que le bourdonnement des prières, filtré comme une source intarissable sur les lèvres gercées. Et les paupières closes, et les doigts noués.

Étaient-ce réellement des prières ? Du flot ininterrompu, jamais un

mot distinct n'émergeait, jamais une phrase. C'était un bruit, une syllabe sans limite qui roulait, qui roulait... C'était un interminable cri épuisé que l'habitude seule poussait encore dans la nuit. Un appel à Dieu, peut-être ; un pitoyable appel. Un espoir fou que la neige, au-dehors, ensevelissait chaque jour davantage.

Ars avait faim.

Et froid.

Mais on peut au moins, d'une certaine façon – et jusqu'à un certain point – s'habituer au froid.

Il était irrité, en colère aussi. La colère peut être une forme d'énergie. C'est parfois un sentiment qui vous brûle, qui vous leste de certaines forces. C'est parfois nécessaire, la colère.

Ars n'aimait pas les prières. C'était pour lui une honte et du temps perdu. C'était un abandon qu'il ne pouvait admettre.

Il y avait à vivre, à se battre ! Il y avait à faire quelque chose de concret, plutôt que rester là, comme des déjà morts, en attendant que le gouvernement envoie ses machines volantes.

Agir !

Vivre !

Vivre à tout prix...

Bien sûr, eux, ils étaient vieux. Jett Aider se disait âgé de quarante ans... Que peut-on espérer encore, à cet âge ? Et l'esprit n'est-il pas cruellement atteint par la sénescence ? Alors, bien entendu, à quarante ans, on peut se laisser aller de la sorte. On peut abandonner, puisque la mort, de toute façon, vous accompagne en sourdine, pas à pas.

Mais Ars, lui ! Ars Aider, fils de Jett Aider, il n'était pas vieux. Si l'on s'en référait à l'horloge à piles – en panne depuis de longs mois, faute de piles, justement –, il avait environ vingt années d'âge, Ars. À vingt ans, on ne veut pas mourir de cette façon-là. Ni peut-être d'aucune autre façon... Mais en tout cas, pas comme cela. Pas au bout d'un si horrible abandon !

Ars se leva, dans l'ombre. Demeura un instant debout, immobile, considérant les silhouettes vagues des autres, écoutant le murmure des prières vaincues.

Il était grand et maigre, vêtu d'un pantalon de toile râpée qui provenait encore des anciens stocks épuisés, et d'un long manteau de peau de mouflon que le froid rendait craquant. Ses pieds étaient chaussés de mocassins hauts, taillés eux aussi dans des peaux poilues de chèvres sauvages.

Son visage était long, la face plate et la calotte crânienne bizarrement bossuée au-dessus de l'oreille gauche. La tare héréditaire n'avait pas laissé de marques trop profondes dans le physique d'Ars. Simplement, il y avait cette bosse mouvante sous la peau du crâne, et

puis des cheveux blancs très fins et rares. Il y avait aussi une petite malformation dans sa dentition, mais ce n'était vraiment pas important : Ars possédait des canines doubles : deux rangées de canines – et ses autres dents étaient en nombre normal – qui lui déformaient vaguement les lèvres. Non, ce n'était pas grave...

Il était le plus jeune du groupe. En fait, il y avait aussi Ridice, la fille de Mab Delson, et elle devait avoir quinze ou seize ans. Mais c'était difficile de la compter pour un être humain. Elle avait un visage rond, bouffi, marbré de taches brunes ; elle bavait, s'exprimait par des cris rauques et des gloussements et son occupation favorite consistait à se rouler dans ses excréments – quand elle n'en mangeait pas. Depuis plusieurs jours, elle était inerte dans une anfractuosité de roc, les yeux fixes, agitée parfois tout entière de grelottements convulsifs. Mab Delson disait qu'elle allait mourir, et c'était probablement vrai.

Dehors, c'était le vent et le froid vif. Dedans, le ronronnement de la prière, le froid aussi – bien qu'il eût un autre visage : les dents moins longues et l'haleine moins coupante.

On pouvait, à la rigueur, supporter cette atmosphère un jour, deux jours. Et puis, peut-être trois... Trois jours, c'était un maximum. Le nœud de braises du foyer central devenait l'œil halluciné d'un témoin démoniaque et impitoyable, et les ombres projetées sur les parois de roche humide étaient autant de serres levées. La grotte prenait des allures de tombeau. On se sentait mort, on se sentait fou. Des bouffées de colère crue montaient du plus profond de l'être, pour venir éclater au barrage des dents serrées. Des envies de cri, de révolte brute, vous empoignaient par le ventre et couraient dans le sang réchauffé.

Ars frissonna. Il était resté de longues heures accroupi, et l'ankylose mit un certain temps avant de quitter ses jambes.

Son ventre était vide, et pourtant il pesait. Il fit quelques mouvements rapides pour réveiller la chaleur dans ses membres, puis, précautionneusement, descendit de l'élévation rocheuse sur laquelle il se trouvait. Sa marche était vacillante, mal assurée.

Sans prononcer un mot, il traversa l'espace chichement éclairé qui occupait le centre de la grotte. Aucun regard ne se leva sur son passage, et le bourdonnement monotone ne changea en rien.

À l'entrée de la grotte, Ars s'arrêta, se retourna pour un rapide coup d'œil écoeuré.

Les peaux gelées et raides bruissaient doucement, palpitant en cadence sous l'impact du vent.

— Crevures ! murmura Ars avec haine.

En cet instant, s'il avait eu la chance de posséder une arme... Un fusil, un revolver... Une arme...

Il aurait arrosé joyeusement cette assemblée de spectres ! Il leur

aurait fait exploser le crâne, ouvert le ventre ; il leur aurait fait sauter les membres du corps, et répandu leurs boyaux avec leurs cervelles d'abrutis sur les parois de la grotte, pour effacer ces dessins à la conqu'ils s'étaient amusés à tracer, jadis, quand ils étaient encore vivants. Il les aurait débarrassés, net !

Peut-être valait-il mieux encore la solitude vraie, totale, mais vivante, à cette compagnie de morts...

Dans toutes les sautes de colère qu'il avait connues, il y avait au creux du ventre d'Ars l'envie de tuer. L'impérieux besoin de meurtre.

Tuer. N'était-ce pas encore, si primaire et animale qu'elle fût, la preuve irréfutable que l'on vit ? C'était cela pour Ars, en tout cas.

D'un mouvement rageur, il écarta les peaux dures et sortit.

Le froid brut, comme un coup de couteau, lui transperça le souffle, l'immobilisant pour quelques secondes à l'entrée de la grotte. L'air sec et cassant coula de glace dans ses narines, gagna tout son corps en un rien de temps. Il cligna des yeux, et des larmes perlèrent, traçant sur ses joues des sillons de froidure craquante.

Après la surprise, Ars relâcha sa respiration bloquée, dans un gros nuage de condensation. Il serra les pans de son manteau sur son torse, cacha ses mains dans les plis et les bourrelets de laine. Il se mit à marcher.

Il ne neigeait plus. Sinon quelques paillettes égarées et folles qui voltigeaient sans but, brassées sauvagement par le vent, arrachées du sol, sans fin, alors qu'elles allaient s'y poser.

Le vent geignait. De toutes ses forces, de toute son âme, il courait et cavalcadait sur les cimes noyées de brume, râlant une agonie féroce. Il était comme une plainte ou un cri de rage, tantôt d'une façon, tantôt de l'autre.

Le ciel était plus bas que jamais. Sombre, épais. Opaque, roulé sur lui-même en lentes et dévorantes marées.

Le ciel bas, les hurlements du vent prisonnier : c'était le monde.

Ars fit quelques pas dans la haute neige, qui l'éloignèrent de la grotte d'une vingtaine de mètres. Puis il s'arrêta.

La neige grise montait jusqu'aux genoux. Elle était lourde et grasse. Le vent qui la léchait traçait sur son manteau des rides profondes, des dunes incurvées, des sillons fous mêlés et entrecroisés n'importe comment.

Un long moment, sans bouger, Ars contempla l'alentour.

Devant la paroi raide dans laquelle était creusée la grotte, le plateau s'étendait en pente douce, bordé d'arêtes rocheuses qui surplombaient le vide et la cavalcade des rocs. Il était approximativement de forme triangulaire, la base appuyée contre la paroi ; du sommet partait la

route, le chemin, qui descendait vers les vallées.

Sur le plateau, certaines maisons étaient encore debout. Vides, abandonnées, mais debout. Surtout celles qui se trouvaient dans la surface de pointe du triangle ; les plus éloignées de la grotte.

Ars se souvenait avoir vécu dans une de ces maisons. C'était bleu dans sa mémoire. Les maisons, c'était mieux que la grotte ; cela remontait à une époque où le clan savait encore rire.

Et puis, la nuit était devenue plus noire encore. Il y avait eu quelques secousses, courant sous le sol, traversant les montagnes ; ils avaient pu voir s'écrouler, au loin, un pic immensément haut.

Ils avaient abandonné les maisons pour la grotte. Avec le froid de plus en plus vif, ils s'étaient mis à démolir les maisons, pour alimenter les feux. Ils étaient parfois plusieurs jours sans pouvoir mettre le nez dehors, tant la neige tombait dru dans le noir. Il fallait bien alors trouver du bois. Ils s'étaient mis à casser les maisons.

Le froid mordit les pieds d'Ars, plaquant de gluantes caresses sur ses cuisses. Le vent ouvrait les pans de son manteau, ébouriffait ses cheveux transparents.

Il se remit en marche, un peu au hasard, droit devant lui. Et puis, il remarqua la trace. La trace profonde d'un pas, qui se dirigeait vers la pointe du plateau, et que le vent, patiemment, recouvrait de neige poudreuse. Il poussa ses pieds dans cette trace.

Une dizaine de minutes plus tard, il arrivait à hauteur des maisons encore intactes. Il les croyait intactes, mais il s'aperçut rapidement que plusieurs d'entre elles étaient bizarrement penchées de côté. La neige amassée contre un mur par le souffle des tempêtes avait descellé les abris ; c'était la neige, encore, qui les retenait et les empêchait de choir totalement.

Certaines, pourtant, paraissaient toujours solides.

La trace qu'avait suivi machinalement Ars avait maintenant disparu. Ici, le vent soufflait au ras du sol avec violence. Il ne lui avait fallu que quelques dizaines de secondes pour effacer la propre trace des pas d'Ars.

Le froid lui sciait les genoux. Comme un piège aux dents de fer.

La première maison apparemment intacte se trouvait à une dizaine de pas, à droite, en bordure du plateau. Au-delà, c'était la brume mouvante et sale, avec le cri du vent égorgé qui montait des vallées.

Ars poussa la neige de toutes ses forces, se dirigeant vers la maison.

Il l'atteignit deux minutes plus tard.

Elle était faite de rondins épais, noirs et rugueux, entre lesquels la neige et la glace dessinaient de longues lézardes horizontales. Ars appuya son épaule contre la porte disloquée, poussa. Le panneau s'écarta en grinçant. Le clou qui tenait encore une des planches se

rompit et la planche tomba, entraînant avec elle une longue pellicule de glace.

Ars entra.

Après la luminescence grise reflétée par la neige, Ars dut se réhabituer pendant quelques secondes à la pénombre très épaisse. La pièce était petite. À peine cinq pas sur six ou sept. Comparée à la grotte, elle était même minuscule.

Elle était vide. Un sol de bois aux lames disjointes, soulevées en dents de scie par le gel. Pas un meuble, rien. Rien qu'une pile d'emballages et de bidons vides, dans un coin.

Le mur de gauche était percé d'une fenêtre, au volet intérieur rabattu. La neige qui poussait du dehors avait tendu ce volet et débordait à l'intérieur en longues baves figées, jusqu'au sol. Au sol, où, sur un bidon de fer, était assis Jett Aider.

Ars gagna le coin opposé de la pièce, à l'abri du souffle glacé qui s'engouffrait, vorace, par la porte disjointe. Il tira du tas de décombres un bidon sur lequel il s'assit, lui aussi.

Ils se faisaient face. Sans un mot.

Jett le père, Ars le fils. Sans trouver un mot.

On distinguait de Jett une sorte de tas informe de peaux laineuses au sommet duquel, sous un vague capuchon rabattu, se dessinait la tache claire d'un visage. Des yeux. Le bulbe d'un nez. Un amas de poils hirsutes fendu d'une tache sombre qui situait la bouche, autour de laquelle pendouillaient d'incroyables glaçons. C'était parfaitement impossible de dire si Jett respirait encore, ou s'il était mort et gelé depuis des heures.

Un interminable silence coula, enguirlandé de vent.

Puis, sous ses multiples couches de peaux, Jett bougea. Peut-être un bras, ou une main, ou même un doigt. Cela fit un bruit mince et feutré.

De la colère d'Ars, il ne restait que quelques aiguilles dures, fichées en travers du cœur, et puis comme un espace vide dans la tête. Comme une hébétude partielle, mais profonde.

De son ventre crispé monta un grondement haché. Il dit :

— Je n'avais pas vu que tu avais quitté la grotte.

Parler, c'était un peu comme tuer : cela coulait de la même source. Parler, c'était faire des entailles dans la chanson solitaire du vent. C'était vivre.

Jett garda le silence. Mais ses paupières fripées se soulevèrent – péniblement –, ses yeux tombèrent sur Ars et y restèrent accrochés.

— Les traces, dit Ars, c'était toi ?

Les paupières froissées se soulevèrent davantage, mimant une vague

interrogation.

— Les traces, dans la neige...

Parler ! parler encore, toujours ! Parler jusqu'à ce que les mâchoires gèlent, jusqu'à ce que les dents se cassent !

— Je suis sorti de la grotte et je suis venu ici. J'avais idée d'aller jusqu'à l'arbre, en bout de plateau. J'avais idée d'aller voir en dessous... si on pouvait apercevoir les vallées. J'ai marché dans la neige, et, à un moment, j'ai vu des traces. C'était toi ?

— C'était moi, dit Jett, sur un ton monocorde, après un grand moment de silence.

Et il y eut encore, pareil, un grand moment de silence, tout entier abandonné aux embardées du vent. Puis Jett ajouta :

— J'étais venu ici... Je suis allé voir l'arbre, moi aussi. Il est mort.

Ses yeux se firent brûlants. Le vide grandit dans le crâne d'Ars. Il ressentit, au plus profond de lui, le sursaut brutal de la colère réveillée. Qui enflait.

Jett continuait, de sa voix basse et atone :

— L'arbre est mort. Le dernier, celui qui avait résisté le plus longtemps. Il est mort, il n'aura plus de feuilles, c'est fini. Il est mort, et c'est ce qui nous attend tous, ici, maintenant.

— Pas moi ! cria Ars.

Il s'était dressé d'un bond. Le bidon libéré de son poids péta un son métallique.

— Vous pouvez crever si vous le voulez ! gronda Ars. Moi, je ne veux pas. Je veux foutre le camp d'ici, je veux m'en aller ailleurs ! Vous tous, vous êtes vieux, vous êtes foutus, mais pas moi ! Moi, je veux encore vivre !

Il y avait dans le regard de Jett quelque chose qui ressemblait à de l'étonnement, presque de la stupéfaction. Il dit :

— Aller ailleurs... Où veux-tu aller, Ars ?

Ars tremblait, et ce n'était pas de froid. Il fit un effort violent pour dominer cette colère de braise qui, de nouveau, l'avalait tout entier. Péniblement, il se rassit sur le bidon et le métal accusa la secousse d'un nouveau claquement.

— Je ne sais pas, dit Ars. Mais crever pour crever, je ne veux pas le faire ici. J'en ai assez, d'ici, de cette grotte, de cette foutue saloperie de grotte de merde !

— Pourquoi parles-tu de la sorte, Ars ?

Ars éclata d'un rire grinçant. La quinte hilare lui déchira les entrailles, mais c'était bon. Cela faisait mal et c'était bien.

— On crève ! cracha-t-il. Ils crèvent tous, mais toi, tu t'inquiètes pour ma façon de parler ! Tu t'offusques si je dis merde ! Qu'est-ce que

vous avez tous ? Qu'est-ce que vous avez ?

— S'en aller où ? répéta Jett.

Et Ars hurla :

— Ailleurs ! Quitter cette montagne ! Descendre vers les vallées, descendre plus bas, où il fait moins froid ! Descendre là où le vent n'est pas si coupant, là où nous aurons une chance de trouver des racines à bouffer ! Là où nous ne crèverons pas comme des chiens malades ! Voilà où il faut s'en aller.

Les paupières de Jett s'abaissèrent. Il bougea encore, sous ses peaux en tas, et cela fit un nouveau petit bruit feutré.

Il souffla :

— Les vallées sont dangereuses. C'est là que vivent les mauvais hommes, les errants et les pillards.

— Je préfère risquer la mort là-bas, plutôt qu'ici ! grinça Ars.

— Ils ne pourront pas descendre. Ils ne sont plus assez forts, et ils n'ont plus suffisamment d'espoir. Maintenant, la neige est venue, et il y a autant de froidure dans les vallées que sur les montagnes. Les arbres sont tous morts.

— Mais le froid s'en ira peut-être, dit Ars. C'est peut-être une vague qui passe, et qui partira...

Jett hocha négativement la tête. Il souleva de nouveau ses paupières et dit :

— Non, Ars. Le froid s'est installé. À jamais. Et le froid nous tuera. La nuit, tout d'abord, nous a décimé progressivement et maintenant c'est au tour du froid d'achever le travail. Quand il était jeune, plus jeune que toi, le frère de mon père a vu les nuages s'élever et envahir le ciel. Avant, il y avait des jours et des nuits. Il y avait le soleil. Quand les hommes de ce temps-là ont vu descendre l'ombre, quand ils ont vu s'installer la nuit sur la terre, ils ont cru aussi, pendant un moment, que c'était une catastrophe passagère. Ils ont cru... Et les années ont passé, et moi qui ai quarante ans d'âge, je n'ai jamais revu le soleil dont parlaient les vieux. Et tu ne sauras jamais, toi non plus, ce qu'est le soleil.

La bouche d'Ars se tordit en une moue amère, méprisante.

— Les paroles des vieux sont pleines d'inventions ! Qui te dit que le soleil n'est pas une légende ? Je ne crois pas à ces choses-là.

— Pourtant, poursuivit Jett, la lumière n'est pas revenue. Pourtant, c'est sur Terre la nuit à perpétuité. Il en sera ainsi pour le froid. Le froid nous tuera tous, tous les clans des montagnes, et aussi les hordes sauvages qui errent dans les vallées. Les arbres sont gelés et jamais plus il ne leur reviendra des feuilles. Jamais...

— C'est cela ! cracha Ars. Et vous attendez la mort, tranquillement ! Vous attendez, sans rien faire d'autre que prier...

— C'est cela notre dernière chance ! dit Jett, la voix montée d'un ton. Le gouvernement nous a abandonnés ! Voilà plusieurs mois que les machines volantes n'ont pas traversé le ciel ! Plusieurs mois qu'ils n'ont pas lancé de provisions !

Ars se releva. Le bidon claqua. Le jeune homme fit trois pas en direction de Jett, s'immobilisa au centre de la pièce, dans le courant d'air glacé. Ses paupières étaient mi-closes, ses dents serrées. Il gronda :

— Vous ne parlez que de cela, vous n'attendez que cela, ne comptez plus que sur cela : le gouvernement. Dieu et le gouvernement ! Dieu-gouvernement ! Qui est le gouvernement ? D'où vient-il ? Pourquoi nous a-t-il aidés, et pourquoi nous a-t-il abandonnés ?

— Qui le sait ?

— Pas moi ! Et personne d'entre vous non plus ! Et vous priez le dieu-gouvernement d'envoyer encore ses soldats, ses machines volantes, ses provisions dans des boîtes de fer ! Vous priez ! Moi, j'en ai assez ! Qui est Dieu ? Qui est gouvernement ? Gouvernement pour quoi, pour qui ? Comment ? Personne ne le sait ! J'en ai assez ! C'est une légende de plus, c'est un nouveau soleil à mettre à l'actif des paroles des vieux ! Je ne crois pas qu'il y ait un dieu quelque part, parce que je ne vois pas à quoi cela peut servir ! Je ne crois pas qu'il y ait un gouvernement, pour les mêmes raisons !

Il était livide et tremblait de tous ses membres.

— Pourtant, dit Jett, tu as vu toi-même les machines volantes qui lançaient les colis, attachés aux fleurs de toile. Comment l'expliques-tu ?

— Je n'en sais rien ! hurla Ars. Je m'en fous ! Ce que je veux, c'est ne pas crever ici, en attendant des provisions qui ne viendront pas, dans cette saloperie de neige ! C'est ça que je veux ! Vivre encore ! Vivre autrement que dans une grotte où tout le temps les vieux parlent des temps passés, quand il y avait de la lumière et un soleil dans le ciel ! Foutre le camp ! Sortir de cette merde qui est faite de regrets, d'amertume, de mort et d'infinie patience ! Je vomis votre sagesse !

Il se tut, essoufflé. Dans le froid, une vilaine sueur lui coulait dans le creux des reins.

Un âcre sanglot courut dans sa gorge. Ses épaules s'affaissèrent. Il acheva dans un râle :

— Je ne veux pas crever comme ça ! Pas comme ça, sans même savoir...

Et puis, d'un bloc, il s'écroula au sol. Ses genoux et ses coudes, puis son front cognèrent sèchement le plancher. Il était secoué de sanglots bruyants.

Après un grand moment, Jett hocha la tête, se leva. Il n'était guère

plus grand debout qu'assis. Péniblement, il tira Ars dans un coin de la vieille maison, là où le vent ne tournoyait pas trop vilainement. Il se coucha contre lui et, d'une main noueuse pourvue de deux pouces fourchus, il caressa doucement, tendrement les cheveux flous de son fils. Son visage n'avait pas plus d'expression qu'une roche gelée.

CHAPITRE II

C'est une petite boîte de métal noir.

Deux centimètres d'épaisseur, huit de largeur, environ vingt centimètres de longueur. Rectangulaire. Pas vraiment rectangulaire, en fait, car l'une de ses extrémités se termine en demi-cercle.

Il y a, sur les côtés de la boîte, des encoches et des protubérances. Cela doit servir à quelque chose, mais il est difficile de dire à quoi.

La boîte de métal noir n'est pas unique. Il y en a plusieurs dizaines. Certaines d'entre elles sont apparemment fichues. En fait, sept petites boîtes sont encore en parfait état de marche, et huit autres fonctionnent partiellement. Il y a aussi des signes gravés sur les boîtes : ils signifient peut-être quelque chose, peut-être non. Cela n'a guère d'importance.

Et puis, il y a la machine. On appelle cela un « télévid ». Ce n'est probablement pas le nom exact de la machine – son nom d'origine – mais c'est ainsi qu'on l'appelle maintenant.

Le télévid est une grosse boîte de plastique, quatre fois plus haute que large. Pas très épaisse. Elle dépasse en hauteur la taille d'un homme.

Le télévid est de couleur gris métallisé. Il a un ventre rebondi, et c'est sur ce ventre qu'est situé l'écran. En dessous, il y a toute une rangée de touches. Sur le côté, à hauteur de l'écran, il y a une fente dans le corps du télévid. C'est là qu'on glisse les petites boîtes de métal noir. Il faut ensuite presser sur une touche, la première en partant de la gauche. Il se produit un petit déclic dans le ventre du télévid, et l'écran devient gris, puis bleu. Cette lumière vive oblige ceux qui regardent à porter des lunettes fumées.

Car les petites boîtes racontent une histoire. Elles sont comme une mémoire visuelle, comme un saut dans le temps. C'est cela : les petites boîtes et l'histoire qu'elles projettent sont un recul dans le passé.

Il faut, bien entendu, les glisser dans la machine en suivant un certain ordre. Une suite d'éraflures, en nombre progressif sur les boîtiers, indique cet ordre.

Une lumière grise. Puis bleue, comme une explosion lente et silencieuse, qui envahit tout l'écran.

Et, pendant une seconde, c'est très blanc, presque insupportable,

haché de signes étranges. De nouveau, l'explosion bleue.

La voix d'un homme invisible monte, forte :

— « Nous savions, depuis longtemps déjà, qu'une série d'éco-catastrophes menaçaient notre planète. En 1969, les premiers cris d'alarme avaient été lancés par des laboratoires californiens. Mais le monde n'y croyait pas. La réaction ordinaire et habituelle du peuple était une certaine indifférence pour ces problèmes apparemment lointains. Bien sûr, on y prêtait une oreille distraite, et l'on affirmait que le monde allait à sa perte. Et puis, dans le quart d'heure suivant, on se préoccupait davantage du prochain tournoi de base-ball, ou des dernières traites à payer pour l'achat d'une voiture plus puissante. Ou bien encore, une tendance générale dans l'opinion publique allait à la politique de l'autruche. Il valait mieux n'y pas songer, cela faisait peur...

» C'est ainsi que la première menace directe fut illustrée, dans la décennie 70, par des catastrophes et les désastres de pollution par le mazout. »

La voix de l'homme se tait.

Des images apparaissent sur l'écran.

Images de pétroliers en flammes. Images de pétroliers coulant au centre d'une nappe huileuse. Un zoom arrière situe cette tache sur l'océan.

Des oiseaux hideux, englués, titubants, horribles et pitoyables dans leur gangue de boue brunâtre. Des oiseaux par milliers, sur les plages de graisse ; des ailes qui battent follement, des becs grand ouverts, qui clappent, qui bavent le mazout à pleine gorge.

La voix :

— « Au cours de cette décennie, on vit disparaître pratiquement tous les oiseaux au large et sur les côtes de la Californie. On accusa la surabondance d'hydrocarbures chlorés, et notamment les produits D.D.T. La contamination par ces hydrocarbures avait touché la quasi-totalité de la surface terrestre, mers comprises.

» Les catastrophes écologiques, ou éco-catastrophes, se succédèrent à un rythme rapide, la photosynthèse réglant toute vie marine, et cette mécanique chimique étant hautement perturbée par les pollutions.

» L'immense poubelle du Japon ne cessait d'étendre ses limites en périphérie de l'archipel. La pollution par l'atmosphère grandissait parallèlement. L'air des grandes villes se chargeait à un rythme croissant d'oxyde sulfureux, de plomb et d'anhydride carbonique. »

Images.

Des gens. Une foule, une masse de gens. Des hommes, des femmes, des enfants, circulant dans les rues de ce que la voix nommait « ville ». Des gens pressés, des flots de voitures. Des visages sévères, tendus. Des

masques crispés.

Plan aérien d'une île, cette île que la voix avait nommée Japon. Fumées. Fumées énormes, grasses, en lourdes volutes.

Plan rapproché de la mer, où surnagent des débris de toutes sortes, des déchets qui flottent au milieu d'impensables mares huileuses.

La voix :

— « Nous assistâmes aux premiers râles de la pêche à la baleine. »

Images d'énormes poissons. Des bateaux silencieux voguant vers quelque mystérieux point de l'océan. Gros plans de visages de marins.

— « Les cétacés avaient été touchés par la mort invisible et sale dans leur reproduction. Ils se firent de plus en plus rares et les industries qui se rapportaient à cette pêche connurent leurs premières difficultés. »

Images.

Foules d'hommes brillants qui gesticulent devant des grilles fermées. Foules envahissant les rues, défilant en agitant des pancartes et des banderoles.

— « Bientôt, d'importantes pêcheries d'anchois péruviennes fermèrent leurs portes. »

Toujours les images de foules.

Et puis, des gros plans d'hommes discourant devant des micros.

— « Au fil des années, cette marée rouge annoncée par les écologistes de toute la planète enfla. Enfla démesurément.

» Les côtes du monde entier étaient envahies par des « éclosions » de micro-organismes mystérieux. Des marées meurtrières d'unicellulaires ravagèrent les côtes de Floride, celles d'Amérique latine. Les côtes d'Afrique et d'Europe ne furent pas épargnées. »

Images.

Mers aux couleurs étranges, mers aux vagues de sang, avec, sur les sables mouillés, de grandes baves argentées quand la vague se retire.

Mers désertes. Silencieuses.

Ports immobiles, bateaux à quai. Pêcheurs assis sur les jetées de pierre, les jambes ballantes dans le vide, les mains serrées. Les yeux sur ces crachats glauques que la vague molle laisse sur le sable, ou dans les molaires rondes de galets, après chaque léchée...

Une mouette immobile, sur la haute crête d'un roc pelé. Une seule mouette. Immobile.

La voix.

— « Causées tant par la pollution marine que par la pollution atmosphérique, on vit apparaître les premières mutations. Certaines chauves-souris du sud de l'Espagne voyaient dès la naissance leurs cerveaux affectés dans leurs capacités naturelles de chasse au

« sonar ». Les bêtes incapables de chasser, et même d'évoluer dans l'air, mouraient de faim, ou, plus simplement, s'écrasaient contre des obstacles qu'elles n'avaient pu détecter : câbles électriques, arbres, maisons, etc. »

Images en illustration. Vols hésitants de centaines de chauves-souris se percutant entre elles. Prises de vues au téléobjectif isolant le vol de certains sujets. Les petites bêtes, une à une, s'écrasent horriblement sur le pan maculé d'une grande paroi rocheuse.

— « Ces mutations en déclenchèrent d'autres, en chaîne rapide, compromettant rapidement l'équilibre naturel. Ainsi, dans les océans, une ou même plusieurs variétés de phytoplanctons devenaient capables de résister aux hydrocarbures chlorés. Il en résultait donc une prédominance de ces espèces. Par répercussion, tout le zooplancton fut touché. Puis la chaîne s'allongea, la réaction toucha bientôt les harengs, les thons, les morues, et des dizaines d'autres types de poissons.

» Il avait suffi de dix ans pour que la production annuelle des pêcheries baisse de moitié.

» Cette situation désastreuse aggrava encore la malnutrition mondiale, et pas seulement dans les pays sous-développés. »

Images.

Rues crasseuses, engoncées entre de hauts murs lépreux. Des corps maigres les jonchent. Morts. Les vivants passent, enjambent. Les vivants coulent.

Rues larges. Voitures. Flots de voitures. Zoom sur un trottoir, sur des interminables queues d'hommes et de femmes, devant les magasins.

— « Le taux de mortalité dû à la famine dépassait maintenant les cinquante millions annuels.

» Les Nations Unies tentèrent alors d'obtenir l'interdiction internationale d'insecticides à base d'hydrocarbures chlorés. C'était bien évidemment déjà trop tard. Dans le même temps, le smog des principales villes industrielles mondiales, au Japon, en Amérique et en Angleterre, tuait plus de deux millions de personnes. »

Images.

Des rues. Des rues encombrées, parcourues par des ambulances. Des passants qui s'écroulent brutalement.

Des salles d'hôpitaux. Visages maigres, creusés, des patients étendus sur les lits. Des lits dans les couloirs. Des couvertures que l'on ramène sur des faciès figés, aux yeux fixes.

— « La politique des Nations Unies fut mise en échec par les États-Unis. Cette opposition émanait principalement des industries pétrochimiques et des grands trusts, soutenus par le ministère

américain de l'Agriculture. C'était en 1982. »

Images.

Des hommes.

Des hommes importants, cela se voit aux comités d'accueil qui les attendent à leur descente d'avion, à leur sortie de voiture. Des hommes en costume et cravate, propres, bien rasés, bien coiffés, des hommes aux sourires débordant de magnifiques et fausses dentures éclatantes ; des hommes aux mains manucurées qu'ils se serrent mutuellement.

Des hommes autour d'une table ovale.

Ils parlent. On ne les entend pas, mais on voit remuer leurs lèvres.

Ils n'en finissent pas de parler. Ils ont devant eux des piles impressionnantes de paperasses, de dossiers. Dans une tribune de la salle, un groupe de presse suit l'entretien en bâillant.

Ils parlent et ils fument de gros cigares.

La fumée des cigares monte en vagues molles et tourbillonnantes. Au niveau du plafond, elle est happée par une série d'aspirateurs vigilants qui l'expédient au-dehors.

La voix.

— « Aux alentours de 1985, un nouveau cri d'alarme était poussé par un comité réunissant les plus célèbres écologistes, biologistes et physiciens du monde entier. Tout ce que la planète comptait en hommes de sciences se retrouvait d'ailleurs dans le sillage de ces sommités internationales. Le communiqué était bref : la pollution atmosphérique mondiale avait considérablement affecté et réduit les radiations solaires incidentes. C'était une sérieuse menace pour toute la végétation terrestre, due à la combinaison des désordres écologiques de toutes sortes et à l'élévation massive du taux d'anhydride carbonique dans l'atmosphère. Ce gaz qui avait la propriété de laisser passer les rayons solaires, mais aussi de retenir la chaleur de la planète, était, on pouvait le comprendre, un danger considérable. Que le taux d'empoisonnement atmosphérique augmente encore...

» Le cri d'alarme était un cri dans le vide. Deux blocs se dessinaient nettement parmi les puissances de la planète. D'un côté, les puissances industrielles des U.S.A. et du Japon, de l'autre, l'U.R.S.S. et la Chine. L'Europe était encore relativement neutre. En règle générale, les Nations Unies tenaient pour responsables les U.S.A. d'être à l'origine de la pollution, d'une part, et d'autre part, d'avoir saboté les plans de « désintoxication » planétaire.

» L'U.R.S.S. réagit curieusement par la fabrication massive d'un nouvel insecticide, le T. 12, qui devait non seulement venir à bout de tous les insectes mutants, mais aussi enrayer les marées rouges portées

par les courants marins. En deux années, cet emploi abusif de T. 12 provoqua, comme on devait s'en douter, de nouvelles mutations parmi les insectes – et parmi les plantes également, modifiant notamment les structures chromosomiques de certaines variétés de blé. »

Images.

Images de champs de blé couchés sous le vent. Un blé géant. Atteignant la hauteur de l'homme, les tiges fines et les épis maigres, comprennent plus de barbes que de grains.

— « Le cri d'alarme des savants n'avait pas été entendu. Aux alentours de 1987, les prédictions de ces derniers commencèrent de se réaliser. La proportion d'anhydride carbonique avait effectivement augmenté catastrophiquement dans l'atmosphère. Combiné à d'autres émanations polluantes, l'excès de ce gaz commençait à produire ses effets.

» La planète connut une élévation de température qui n'était peut-être pas encore un vrai danger, mais pouvait le devenir à court terme. L'excès de radiations solaires était un spectre particulièrement horrible...

» L'élévation de la moyenne des températures pouvait provoquer une fonte des calottes polaires, et, de ce fait, élever le niveau de la mer de près de cent mètres. Des continents seraient submergés en grandes parties. Des pays tels que l'Angleterre pouvaient pratiquement disparaître de la surface du globe, sous de tels cataclysmes... »

Images.

Vues aériennes de côtes, de montagnes, de villes, de plaines.

Sur les images, la voix continue :

— « C'est alors que les positions se durcirent de part et d'autre. Les groupes opposés se dessinèrent distinctement. L'Europe fut obligée de quitter sa neutralité prudente pour se ranger, quoique visiblement à contrecœur, du côté des U.S.A. D'énormes intérêts financiers étaient toujours en jeu. Les pays africains d'obédience communiste se rangeaient automatiquement derrière le bloc sino-soviétique. Depuis quelques années déjà, Chine et U.R.S.S. avaient fait taire leurs divergences d'opinions pour ne former qu'un bloc de force hautement dangereux.

» À l'intérieur même des pays alliés, de graves conflits intergouvernementaux éclataient. Ils étaient causés en majeure partie par l'écœurement grandissant des populations que l'on sacrifiait cyniquement au profit des grands intérêts et des compagnies toutes-puissantes. La défection des politiques intérieures et sociales fut le boute-feu de grandes révoltes ouvrières et estudiantines qui ravagèrent les rues des capitales européennes, principalement Paris, Rome et Madrid.

» En Amérique du Nord, on assista à une recrudescence sanglante des conflits raciaux. Ces problèmes de races avaient été honteusement négligés depuis trop longtemps. Le chômage croissant, dans des villes telles que Chicago, New York, leva des manifestations de masses. L'armée américaine, toujours engagée dans plusieurs conflits dits « de protectorat » à travers le monde, et notamment en Asie, retira ses troupes. Partiellement. L'effet immédiat fut une poussée sensible des armées communistes aux frontières de la Thaïlande. Le Japon menaça aussitôt le gouvernement chinois d'une attaque nucléaire continentale.

» Diverses négociations s'ensuivirent, sous l'égide des Nations Unies. Un statu quo fragile s'installa. La guerre froide s'engagea sur les sentiers tortueux d'une terrible guerre des nerfs, et cela ne fit qu'augmenter le mécontentement populaire à travers le monde. Les problèmes de la mort lente issue de la pollution s'estompaient honteusement derrière ces manœuvres politiques. De nouvelles et violentes manifestations de foules éclatèrent de par le monde. Et même dans les rues de Moscou.

» Il y eut aussi des manifestations de rue à Pékin, mais les masses populaires demandaient la guerre, réclamaient à grands cris l'anéantissement des puissances occidentales, à coups de projectiles thermonucléaires. En quelques jours, la mort prit un visage d'asiatique. »

Images.

Images de manifestations bruyantes, violentes. Images de combats entre les forces de l'ordre et les manifestants. Immeubles entiers explosant sous les charges de plastique, voitures incendiées. Policiers lanceurs de grenades, manifestants lanceurs de pavés et de bouteilles d'essence enflammée. Cris. Charges à cheval, ou blindées.

Rues vides, sur lesquelles flottent un étrange brouillard de silence.

La voix.

— « Une bombe éclata réellement, début 1991. Elle n'était pas nucléaire, elle ne fit aucune victime. C'était une bombe particulière, dont les éclats furent diffusés par la presse mondiale, par toutes les radios et chaînes de télévision.

» L'U.R.S.S. décidait la réalisation d'un projet depuis longtemps à l'étude, et connu, mais qui passait pour relever de la plus pure science-fiction. À savoir : la construction d'un gigantesque barrage sur le détroit de Béring. Ce barrage était destiné à contenir les eaux chaudes du Pacifique, d'une part. D'autre part, une série de batteries de pompes retireraient les eaux froides de l'Arctique, renversant par contrecoup les courants froids du Labrador. Le Gulf Stream longeant les côtes nord de l'Arctique devait creuser dans la calotte polaire des chenaux de navigation perpétuelle, et, surtout, permettait la mise en culture des toundras sibériennes.

» L'U.R.S.S. pouvait ainsi se suffire à elle-même, et calmer ses problèmes intérieurs, en relevant, pour un bond fantastique, sa production agricole. Le projet, mis en application, profitait du même coup à la Chine.

» Immédiatement, les U.S.A. opposaient un veto formel à ce projet, arguant de la sécurité mondiale. Il était évident que la déviation du Gulf Stream entraînerait à très court terme une période plus active encore du réchauffement de la terre. Une fonte plus évidente des calottes polaires et un danger de mort pour les pays dont le niveau général se situait à moins de cent mètres au-dessus du niveau des mers.

» Le bloc européen suivit dans cette protestation, avec pour principaux porte-parole la France, les Pays-Bas, la Belgique, l'Angleterre et l'Italie. Du fait de leurs positions délicates sur une des principales fissures volcaniques de l'écorce terrestre, le Japon et les Philippines protestèrent énergiquement, eux aussi. Des ultimatums furent adressés à l'U.R.S.S. Jamais la catastrophe nucléaire tant redoutée depuis un demi-siècle ne fut davantage sur le point d'éclater.

» L'U.R.S.S. n'en continua pas moins l'envoi de matériel sur le détroit de Béring... et aussi d'armes. Des bombardiers lourds, porteurs de charges nucléaires amorcées survolèrent le globe vingt-quatre heures sur vingt-quatre. »

Images.

Images...

La voix.

— « C'est alors que le 5 mai 1991, deux sous-marins nucléaires américains, naviguant sous la calotte glaciaire de l'Arctique, en mission de surveillance, explosent. Il est 8 heures du matin, heure de New York.

» Les sous-marins sont équipés de projectiles U.235. Toutes ces charges explosent. On ignore la raison pour laquelle cette catastrophe apocalyptique éclate. Accident, ou premier coup au but des forces sino-soviétiques... Nul ne le saura jamais.

» C'est le 5 mai 1991, et c'est aussi le début de la fin d'un mon... »

La voix se tait brutalement au milieu d'un mot.

Il n'y a plus d'images depuis un instant. Rien que l'écran verdâtre qui palpite doucement.

Atlanta soupire.

Atlanta, c'est son nom.

Il est vieux, déjà. Il est le gardien des machines. Quand il ne fait pas marcher le télévid, il scrute un deuxième écran d'une deuxième machine. Un écran sombre. Jadis, cet écran-là donnait, dit-on, des

nouvelles des autres groupes d'errants disséminés de par le monde. Des nouvelles en direct, et non des histoires du passé comme en content les petites boîtes noires.

Mais il y a longtemps déjà que cet écran est sombre. Qu'il se tait.

Alors, pour se désennuyer, en attendant le retour au camp des groupes de raids, Atlanta joue à écouter le passé, avec ses petites boîtes noires et le télévid.

Il ramasse la première petite boîte, éjectée automatiquement du ventre rebondi du télévid. Il en place une seconde dans la machine. Il soupire et attend que s'élève de nouveau la voix, que défilent les images.

Il fait froid.

C'est finalement diablement triste, ce rôle de gardien. Il arrive qu'Atlanta s'endorme, sa grosse tête aux yeux globuleux de nyctalope posée sur ses bras croisés. Bien entendu, l'histoire du passé, l'histoire des petites boîtes, il la connaît par cœur. Comme s'il l'avait vécue.

Son grand-père l'a vécue. Son père un peu aussi.

Lui, Atlanta, il en vit le prolongement.

Et, déjà, un demi-siècle s'est écoulé depuis l'explosion des sous-marins américains. Un demi-siècle...

Atlanta a cru comprendre qu'il était le descendant de ces Américains de l'ancien temps. Pas seulement lui, mais tout le clan, tous les errants, et aussi tous ces groupes d'imbéciles qui vivent sur les montagnes.

Américains... Cela ne veut rien dire. Il ne reste que les errants, et des errants, il y en a partout. Pas uniquement sur ce qui était jadis l'Amérique, mais sur les autres terres aussi, sur les autres continents. Sur ce qu'il en reste.

Il y a trois ou quatre ans, ils recevaient encore des communications des errants de ces pays-là. Ils parlaient un langage déformé, mais ils étaient là. Et puis, l'écran s'est obscurci.

Atlanta attend.

Américain... Qu'est-ce que cela peut bien foutre, pas vrai ?

Le retour de ceux qui partent pour les raids compte bien davantage.

CHAPITRE III

Sur certains points, pourtant, Jett avait raison.

À propos de l'arbre, notamment. Jett disait que l'arbre était définitivement tué par le froid, que jamais ses maigres feuilles ne repousseraient parmi les épines. Et c'était probablement vrai.

L'arbre était mort. L'obscurité, et puis le vent de glace, l'avaient pétrifié, desséché. C'était maintenant quelque chose d'exsangue et de cassant.

Il poussait en bout de plateau, sur un surplomb rocheux, au-dessus du chemin qui conduisait aux vallées. Quand les autres arbres du plateau – et même ceux de la montagne connue – n'étaient déjà plus que des squelettes noircis, celui-là portait encore des feuilles. Il était le dernier survivant, d'une race effacée de la surface du globe, d'une espèce, peut-être. Il était le dernier et c'était sur le plateau habité par les hommes qu'il avait choisi de résister.

Jett et les autres y avaient vu un signe d'espoir. Tant que l'arbre durait, eux pouvaient durer également.

Et puis, les neiges étaient venues, et la glace, et les brouillards qui avaient goulûment avalé la vallée. Sous cet assaut terrible qui avait décimé le clan, l'arbre était mort. Si les hommes vivaient encore, ce n'était que parce qu'ils étaient plus nombreux à l'origine. Ce n'était qu'une question de temps...

Ars avait quitté la grotte commune. Pour ne plus entendre les gémissements bestiaux de Ridice qui mourait dans un coin, battant tout autour d'elle, à coups de poings et de tête, le sol couvert d'innommables déjections puantes. Pour tenter d'échapper à cette pesante chape d'angoisse et de folie qui pesait sur tous et toutes, Ars s'en était allé.

Le froid était sec et franc. Dans le ciel noir de l'éternelle nuit ne tourbillonnait pas le moindre flocon. C'était plat et calme. Le vent lui-même, apparemment épuisé, s'était couché pour un temps de repos.

Ars avait traversé l'étendue blanche de neige, les jambes dévorées par ce manteau humide jusqu'à mi-cuisses. Brisée par l'étrave du pas, la neige durcie sous le gel craquait, s'effritait en paquets aux arêtes coupantes.

Comparé à l'atmosphère gluante de la grotte, ce froid était revigorant ; il pouvait bien pincer les oreilles et les lèvres, geler

l'haleine sur le menton : c'était bon. C'était plus fort que la douleur et que la faim.

Ainsi, il avait traversé toute l'étendue de neige, tout le plateau. Il était passé devant les vieilles maisons sans les voir. Et puis, au-dessus du chemin qui descend vers la brume, il s'était accroupi.

À côté de l'arbre crucifié par le froid, Ars s'était assis.

Il avait dans le ventre quelques gorgées d'eau chaude dans laquelle avaient cuit deux ou trois poignées de mousse et de lichen. Des vieilles femmes cueillaient ces débris végétaux dans les coins reculés de la grotte. C'était mauvais ; l'estomac recevait la mixture en se tordant nerveusement. Mais c'était la seule chose que l'on pût encore ingurgiter.

La faim était maintenant une habitude normale pour Ars. Une compagne sévèrement fidèle qui suçait derrière lui chaque bouffée d'air froid inspiré. Comme une ombre vigilante, sous chaque pore de la peau.

La colère, la révolte s'en étaient allées doucement, avec ses forces qui s'amenuisaient. Il était devenu comme eux, comme les autres, comme tous. Un reste de vie miteuse dans un corps affaibli qui ne peut, ne sait rien d'autre qu'attendre.

C'était ce qu'il faisait, accroupi dans la neige au pied de l'arbre sec. Il attendait.

Un long moment, ses yeux se tinrent fixés sur les nappes de brume qui bouchaient les vallées. Puis ils se fermèrent. Cette brume avait monté brusquement et envahi son crâne. Dans le vide pesant qui noyait son esprit, il entendit de nouveau monter les cris inhumains de Ridice. Une lente mélodie, hachée sèchement, de temps à autre, par un beuglement rauque qui montait des entrailles. En lui éclatèrent d'atroces images ; il revit Ridice se tordre, arracher sauvagement ses vêtements, battre le sol couvert d'immondices, comme si son corps dénudé et blanc était, tout entier, la lanière d'un fouet qui claque.

Le chaos emporta Ars, l'enveloppa. Il était lui-même le chaos et palpitait comme une bête étrange, molle, enflée par les sursauts rageurs qui se succédaient à un rythme de plus en plus rapide.

Ars jaillit hors du chaos. Brutalement, il fut de nouveau conscient, conscient du froid, de la faim et de la faiblesse. Les images avaient disparu, et les cris de bête fauve qui noyaient son cerveau s'étaient éteints.

Pendant combien de temps était-il resté là, prostré, étranger ? Il n'aurait su le dire. Il ne chercha point à savoir. Quelque chose s'était passé, qui l'avait tiré de son hébétude. Quelque chose, dans le silence et l'ombre...

Alors, il perçut de nouveau les cris, le lointain brouhaha. Il sut dans

la seconde qu'il ne rêvait point, qu'il n'était pas l'objet de quelque hallucination auditive. Il se dressa sur ses jambes endolories, sans que ceci représente pour lui un effort conscient. Une timide vague chaude montait dans ses veines.

Il était debout, tremblait de froid. Ses dents claquaient sans qu'il s'en aperçoive. Pendant quelques secondes, ses yeux malades scrutèrent la brume épaisse qui avalait le chemin descendant, à deux ou trois cents mètres de là.

Quelques secondes.

Et puis il vit les ombres en mouvement, les lumières vacillantes, à la lisière de cette masse fuligineuse et grise. Il entendit monter les grondements.

La vague chaude explosa en lui, l'inonda tout entier dans une grande brûlure.

Il courait ! Il courait dans la neige friable, à grandes enjambées, faisant voler haut tout autour de lui un grand nuage de poudre blanche. Il tomba plusieurs fois, mais sitôt affalé, sitôt debout, de la neige dans la bouche, les yeux et dans le cou. Hurlant :

— Le gouvernement ! Le gouvernement ! Ils viennent par le chemin des vallées ! Ils viennent ! Ils viennent !

Jett Aider fut le premier qui jaillit hors de la grotte. Puis Danaver, Amarillo, la maigre Albu, les autres. Tous les autres. Les derniers. Ceux qui n'étaient pas encore tout à fait morts.

Ars poussa des cris, balança les bras et fit de grands gestes nerveux. Il sauta sur place une ou deux fois, avant qu'une fatigue soudaine, additionnée à la forte émotion, lui coupe les jambes. Il s'écroula dans la neige, juste sous l'arbre mort, au sommet du chemin plongeant.

Un rire incontrôlable lui coula dans la gorge, et des larmes chaudes coulèrent sur ses joues, mêlées aux cristaux de neige gelée.

Jett et les autres se tenaient figés, debout. Les cris qu'ils poussaient s'éteignirent doucement.

En bas, les nouveaux venus étaient sortis du brouillard. Ils gravissaient lentement le chemin, trop loin encore dans la pénombre pour que l'on puisse les distinguer nettement.

— Ils ont des mulets, ou des chevaux... Quelque chose comme ça, murmura Jett.

Son visage barbu et hirsute était soucieux. Le front couvert de rides. L'espoir fou, la joie délirante qui l'avait poussé à grandes enjambées à travers le plateau enneigé, cette ultime flambée d'énergie semblait s'éteindre maintenant, aussi rapidement qu'elle était venue. Il répéta, dans un souffle hésitant :

— Des chevaux, on dirait...

En contrebas, les nouveaux arrivants étaient environ au nombre de douze ou quinze. Certains poussaient devant eux des animaux de bât qui ressemblaient à des chevaux, effectivement. Et puis, il y avait aussi deux machines aux moteurs grondants, aux phares éblouissants qui découpaient l'ombre en tranches vives. Des machines, des blocs noirs gravissant péniblement la pente...

Ceux qui marchaient en tête de groupe se mirent eux aussi à faire des gestes de la main, à pousser des cris.

Ars se redressa sur les genoux.

Et Jett dit :

— Ce n'est pas le gouvernement.

Plusieurs, parmi les neuf qui attendaient à la limite du plateau, semblaient l'avoir déjà compris. Ils se laissèrent tomber dans la neige en gémissant.

— Comment ? dit Ars. Qu'est-ce que tu veux... qu'est-ce que tu veux dire ?

Jett secoua la tête.

— Ce n'est pas le gouvernement. Ce sont des errants, des pillards...

Il semblait totalement abattu, mais demeurait debout. Pétrifié.

Danaver fit un pas dans sa direction, s'arrêta et reporta son attention sur les errants qui montaient, gesticulant toujours et poussant de grands cris. Il dit :

— La caisse... la caisse aux livres...

Jett haussa une épaule, ne bougea point. Il était résigné, à bout de forces.

— Et alors ? brailla sauvagement Ars. Des errants, ou le gouvernement, je m'en fous, moi ! Des pillards ! Que peuvent-ils piller, ici ? Ils nous donneront à manger, ils nous emmèneront avec eux...

Jett secoua encore lentement la tête. Il murmura :

— Le gouvernement nous a toujours interdit de suivre les errants. Le gouvernement chasse les errants et ne leur distribue pas de provisions...

Il répétait des phrases toutes faites – des phrases qu'Ars avait entendues cent et cent fois dans sa vie – comme une machine. Cela n'avait plus le moindre sens, mais Jett n'avait rien trouvé de mieux que ces mots creux, au fond de sa mémoire.

— C'est idiot ! hurla Ars. Le gouvernement nous a abandonnés ! C'est ridicule et fou !

Une nouvelle flambée de colère le dressa sur ses jambes. Il s'élança sur le chemin, à la rencontre des errants qui montaient. Au bout d'une vingtaine de pas, il était obligé de s'arrêter, la poitrine brûlante et les

jambes molles. Il se crispa tout entier pour ne pas tomber, réussit à se tenir debout.

Les errants n'étaient plus qu'à dix pas de lui. Il cria :

— Venez ! Emmenez-moi ! Par pitié, emmenez-moi avec vous.

L'œil lumineux de la première machine roulante se posa sur lui, l'emprisonna dans un jet de lumière éblouissante. Il ferma les yeux pendant quelques secondes.

Une voix cria :

— Laisse tomber, Jov. Pas la peine de monter plus haut.

D'autres voix se mêlèrent, et même des éclats de rire. Le moteur de la machine roulante ronronna sur place. Ars rouvrit les yeux. C'était une drôle de machine, avec, devant elle, une haute lame métallique qui repoussait la neige en un bourrelet énorme. Très haut, au-dessus de la lame, il y avait la cabine, et deux ou trois hommes dans la cabine.

Plusieurs errants passèrent à côté d'Ars sans s'arrêter, poussant des mulets bâtés devant eux. Puis, un gigantesque individu vêtu de fourrures des pieds à la tête, tenant en main un fusil lourd, s'arrêta devant Ars. Il avait, dans le capuchon poilu de son grand manteau, un visage rond et rouge, barbouillé par une barbe de feu. Ses yeux étaient petits, plissés.

— Eh bien ! l'ami ? grogna-t-il.

— Emmenez-moi, par pitié ! dit Ars. Emmenez-moi hors de ce trou.

Deux autres errants s'approchèrent. Contemplèrent Ars pendant quelques secondes, avec des hochements de tête. L'un d'eux avait de très grands cheveux jaunes qui s'échappaient de son capuchon. Il n'était pas bien grand, mais rond de ventre. Des cartouchières croisées barraient sa poitrine et il portait son fusil en bandoulière. Il dit :

— M'est avis qu'on est monté jusqu'ici pour pas grand-chose, à voir la gueule de celui-là.

— Les temps sont rudement difficiles, grogna le géant à la barbe rouge.

Puis, à Ars :

— Tu es jeune, toi, pas vrai ?

— Oui, dit Ars. Et je ne veux pas crever. Les autres s'en foutent, de crever ou de vivre. Ils attendent et ils prient le gouvernement, comme on priait Dieu. Ils attendent... Moi, je ne veux pas. Je ne veux pas mourir comme ça...

— Ça va, dit le barbu. Le gouvernement..., il vous a laissés tomber depuis longtemps ?

— Je ne sais plus. Des années, je ne sais plus...

— D'accord.

— Est-ce que vous allez m’emmener ? Est-ce que vous allez m’emmener avec vous ?

— On verra ça, bonhomme, dit le géant roux.

Un de ceux qui se trouvaient dans la cabine du chasse-neige lança :

— Comment ça se présente, Jov ?

Il descendait de la machine, aidé par ses deux compagnons.

Jov – le géant roux – répondit :

— Plutôt minable, Sneath. Un trou dans lequel ils sont en train de crever. On a perdu notre temps en grim pant ici.

Le nommé Sneath sauta dans la neige. Il attendit, debout, sans bouger, que les autres le rejoignent et lui prennent les bras. C’était un homme maigre, vêtu d’une longue pelisse de cuir garnie intérieurement de fourrure. Il allait tête nue, ses cheveux noirs et crépus formant comme une grosse boule. Ses yeux étaient bandés par un foulard rouge. De tous, il semblait être le seul à ne pas porter d’armes à feu, ni de cartouchière. Simplement, un immense couteau à lame courbe pendait à sa ceinture.

— Il y a un jeune, ici, qui veut se joindre à nous, dit Jov.

— On verra ça, dit Sneath. Est-ce qu’il sait lire et écrire, et quel est son nom ?

— Tu as entendu ? dit Jov.

— Je m’appelle Ars, dit Ars. Ars Aider. Je suis né ici, et je ne sais pas lire ni écrire... Je n’ai jamais voulu apprendre, qu’est-ce que ça pouvait bien foutre, ici ? À quoi ça pouvait bien servir ? Mais, s’il le faut, j’apprendrai, j’apprendrai, je vous le promets !

Sneath se mit à rire, et les autres avec lui. Jov eut un sourire. Son compagnon aux longs cheveux jaunes et au ventre rond était parti.

— Est-ce que tu avais entendu parler de nous ? lança Sneath. Des errants, tu en avais entendu parler ?

— Oui, dit Ars. On disait qu’il ne fallait pas vous recevoir, que vous étiez des ennemis *du* gouvernement. On disait que vous étiez des pillards.

— Et ça ne te fait pas peur ?

Une vague de chaleur acide monta en Ars. Il dit :

— Peur ? Je suis en train de crever... Et je ne veux pas ! Je préfère moi aussi piller, je préfère qu’on me chasse. Je veux vivre.

— Il me paraît sincère, non, Jov ? dit Sneath.

— On dirait, dit Jov.

Sneath s’approcha, soutenu toujours par ses deux gardiens. Ils étaient tous deux plutôt grands et larges d’épaules, le visage disparaissant derrière des broussailles de barbe. Eux étaient armés de pistolets mitrailleurs, pliant sous le poids de musettes emplies de

chargeurs.

Devant Ars, Sneath et ses guides s'arrêtèrent. Sneath avança les mains, nues et sans gants. Du bout des doigts, il toucha le visage d'Ars, puis il palpa ses épaules, son torse. Il se redressa.

— Tu resteras avec nous, Ars, dit-il. Et tu n'apprendras surtout pas à lire.

Il fit un pas sur le chemin, ajouta :

— Si tu veux voir du spectacle, amène-toi. Il y aura, je suppose, des adieux à faire.

Comme Ars ouvrait la bouche pour remercier, Jov l'immense lui coupa la parole :

— Allez, viens !

Sa large main s'accrocha dans le dos du jeune homme, le poussant et le soutenant tout à la fois. Ars ne sut que dire, tant la joie était chaude, enivrante, levée comme une onde de force dans son être tout entier.

Sur le plateau, devant les dernières maisons qui n'étaient pas encore détruites, il y avait une dizaine d'errants en armes qui cernaient Jett et les autres. Jett était toujours debout, ainsi qu'Amarillo. Les autres s'étaient laissés tomber dans la neige, couchés ou accroupis. Ils étaient comme des bêtes épuisées, malades. Ars en eut honte.

Planté dans la neige entre ses gardes du corps, Sneath l'aveugle brailla :

— Et alors, les hommes ?

Un errant long et maigre, au visage couturé de cicatrices, totalement édenté, répondit :

— Rien de rien, Sneath ! Jusqu'ici pour la peau. Tous ces types sont en train de crever de faim et de froid.

Loin, une voix s'éleva. Un errant sortait de la grotte et basculait dans la neige une caisse pleine de livres.

À l'écart, Jov demanda :

— Il y avait des livres, hein ?

— Oui, dit Ars. Les vieux gardaient ça. Les vieux lisaient.

Sneath hurla :

— Vous creviez de faim, pas vrai ? Vous creviez de faim, mais vous aviez des livres ! Est-ce que vous savez quel sort nous réservons à ceux que l'on trouve en possession de livres ?

Il y eut un long, un profond silence.

— Je veux une réponse ! hurla Sneath.

Un errant s'avança vers le groupe des hébétés et, au hasard, du canon de son fusil, poussa Jett en avant.

— Il y en a un, ici, qui va répondre, Sneath ! dit l'homme.

Jett baissa la tête. Il laissa écouler encore un moment de silence, puis il dit :

— Oui, nous le savons.

— Mais vous avez tout de même des livres, ricana Sneath.

Jett se redressa, comme si, brutalement, un sursaut de vie s'emparait de sa personne tout entière. Ses yeux fiévreux lancèrent des éclairs.

— Vous êtes des hommes mauvais, des voleurs ! Vous pillez ceux que le gouvernement aide ! Vous tuez ! Vous ne méritez que le mépris de tous !

— Le mépris de qui ? brailla Sneath. Combien crois-tu que vous êtes encore, sur la surface de ce monde, toi et tes semblables ? Le gouvernement, hein ? Ce mot-là, dans votre bouche, c'est Dieu ! Seulement, il n'y a plus de gouvernement, il n'y a plus de Dieu ! Rien ! Vos pères, vos grands-pères étaient tellement malins qu'ils ont fait de ce monde ce qu'il est ! Parfaitement, vieux débris ! Nous n'avons plus de gouvernement, et nous avons rejeté Dieu au fond de son cloaque, ainsi que nous l'ont appris nos pères – ceux de votre âge qui, plutôt que geindre, s'étaient révoltés sans plus attendre !

Il se tut un instant. De sa bouche haletante s'envolaient de gros nuages de vapeurs de condensation.

— Nous tous, sur cette Terre maudite, nous sommes les produits de l'intelligence des hommes ! Nous, avec nos malformations, avec nos yeux qui ne voient pas, avec les doigts qui poussent en surnombre à nos mains, avec nos gueules de monstres ! Avec les ventres des femmes qui accouchent des horreurs, et les couilles des hommes plus sèches que des buissons d'épines ! L'intelligence ! L'intelligence nous a donné la nuit et le froid ! Et malgré tout la vie ! Tu entends ça, toi qui parles du gouvernement ? Vivre ! Condamnés à vivre ! Eh bien ! nous le faisons à notre manière, à notre guise, mais, par le ventre des dieux assassinés, que les survivants s'abstiennent d'intelligence ! On ne veut plus que ça recommence, pour nous et pour les enfants qui naissent encore sans être trop mal fichus ! On ne veut plus ! L'intelligence est un crime, et nous surveillons, nous punissons le crime !

Il se tut pour de bon. Un long moment. Nul ne bougeait, ni Jett et les siens ni les errants.

Puis, soudain, comme fatigué, Sneath haussa une épaule. Il fit un geste vague de la main, dit simplement :

— Laissez-moi celui qui parle du gouvernement.

Dans l'instant, le premier coup de feu claquait, énorme, sous la voûte sombre du ciel.

Ars sursauta. Il s'attendait à quelque chose de ce genre, après les

paroles de Sneath, mais il fut néanmoins surpris par la soudaineté de l'action. Il vit jaillir le sang de la boîte crânienne d'Amarillo, en une grosse éclaboussure qui macula tout le dos de sa pelisse de peaux. Amarillo tomba au sol, à un pas de là, sur le dos et les bras écartés. Il avait au-devant du front un petit trou de rien.

Sans même lever son fusil, Jov tira trois fois de suite, dans le concert de détonations qui s'élevait. Ses trois balles touchèrent une vieille femme écroulée dans la neige, arrachant les peaux durcies de son vêtement. La première lui emporta le visage, les deux autres la firent sursauter mollement, à chaque impact, en crevant son maigre torse efflanqué.

Il n'y eut pas de cris, ni de gémissements, ni de supplications. Peut-être n'en eurent-ils pas le temps. Peut-être aussi se moquaient-ils de mourir ; d'une façon ou d'une autre.

Après quelques secondes, l'écho de la fusillade achevait de rouler au loin.

Sur le sol, dans la neige éclaboussée de longues traînées rouges, il y avait huit cadavres.

Et Jett, toujours debout, apparemment étranger à toute cette horreur.

On entendit claquer la culasse des fusils.

— Le bavard est toujours là ? interrogea Sneath.

Ses guides ramenèrent devant Jett. À un pas. Levant la main, Sneath toucha la poitrine de Jett, puis il dégaina son couteau à longue lame courbe.

Il dit entre ses dents :

— C'est la seule façon de tuer le danger, bavard... La seule façon.

Son bras armé s'éleva, retomba. Le coup porté en aveugle toucha Jett en pleine poitrine et le fit reculer d'un pas. La solide poigne d'un des gardiens le repoussa en avant, juste comme retombait une seconde fois la lame brandie par Sneath. Cette fois, il y eut un grand jet de sang rouge, fusant comme un geyser à plus d'un mètre de hauteur. La tête de Jett avait sauté, retombait à trois pas de là et s'enfonçait dans le tapis de neige. Un instant, le corps décapité demeura debout, secoué d'un grand frisson, tandis que le geyser de sang diminuait en force. Puis le corps s'écroula.

Le regard d'Ars se brouilla. Il serra les dents une seconde, puis, de toutes ses forces, hurla :

— Il y en a d'autres dans la grotte ! Il faut les tuer ! Les tuer tous !

Avec les errants qui riaient, il courut vers la grotte. Il faillit tomber plusieurs fois, mais toujours la grosse main de Jov l'agrippait par le col de son manteau, au bon moment, le repoussant en avant dans les éclats de rire.

Et, dans la grotte, Ars se retrouva avec un fusil entre les mains. Il tomba à genoux, hurlant des insultes, tiraillant au hasard sur les corps couchés dans l'ombre. Lorsqu'il eut fini de s'acharner sur Ridice, après trois ou quatre chargeurs, le corps de la jeune démente ne ressemblait plus à rien.

La terre se mit à tourner. Ars se rendit vaguement compte qu'on le tirait dehors.

Plus tard, il entendit l'explosion des grenades dans la grotte. Ouvrant les yeux, il vit, penché sur lui, le visage de cet errant qui avait de si longs cheveux jaunes. Il murmura :

— J'ai faim...

Sombra aussitôt dans l'inconscience.

Aliane et Jov le hissèrent à l'arrière d'une des trois jeeps qui formaient le cortège, en plus des chevaux et du chasse-neige. Ils s'installèrent eux-mêmes à l'avant du véhicule, Jov au volant.

Quelques minutes plus tard, la troupe des errants redescendait vers la vallée. Ars était parmi eux. Il était l'un d'eux.

CHAPITRE IV

Atlanta est seul dans la ville.

Ou presque seul.

En bas, il y a encore quelques femmes, quelques hommes qui ne sont pas partis pour le grand raid ; parce qu'ils étaient malades ou simplement parce que ça ne leur disait rien. Il y en a quelques-uns, comme cela, qui ne trouvent plus aucun intérêt, ni n'éprouvent plus le moindre plaisir à participer aux razzias. C'est leur droit le plus strict et personne ne leur en tient rigueur.

Alors, ils restent dans la ville. Ils errent, ils chantent et jouent de la guitare, ils montent à cheval dans les rues crevées. Certains peignent des tableaux, d'autres sculptent. Ou bien encore, ils organisent des concours de jeux de cartes, ils font du tir à l'arc. Quand ils en sont encore capables, ils font l'amour.

D'autres se soûlent systématiquement, jusqu'à en vomir leurs boyaux ; quand ils ont dégueulé, ils reboivent, et ça n'en finit pas. C'est ainsi qu'ils ont choisi de se détruire. Il y a la drogue, aussi. La drogue est plus rapide que l'alcool.

Voilà comment ceux qui ne participent pas aux raids passent le temps. Régulièrement, l'un d'eux monte au sommet du seul immeuble encore debout – miraculeusement, incroyablement debout. Il s'installe devant l'écran muet de la machine, guettant l'appel toujours possible d'un autre groupe d'errants, quelque part dans ce qui reste du monde. Jadis, il y avait beaucoup d'appels entre communautés d'errants. Il n'y avait plus que cela, c'était ce qu'on pouvait penser : des errants, partout. Et puis, il y a deux années, les appels se sont espacés, finalement se sont tus.

Pourquoi ? Nul ne le sait.

Peut-être parce que la machine est détraquée, que les communications sont rompues entre la ville et le reste du monde ?

Peut-être, oui. C'est une chose que personne ne saura jamais. Il n'y a pas un errant qui soit capable de comprendre le processus de fonctionnement d'un circuit de télévision. Ils ont oublié, comme leurs pères ont oublié ; ils ont refusé d'apprendre. Refusé la technique, le savoir, et tout ce que l'on appelait un demi-siècle plus tôt les « bienfaits de l'intelligence ».

Ils se sont servis des machines tant qu'elles marchaient, et c'est tout.

Il y avait à appuyer sur une touche, sans chercher à comprendre ce qui se passait alors dans le ventre de la machine. Et si les machines doivent crever, qu'elles crèvent !

Parfois, donc, un de ceux qui demeurent en ville monte au sommet de l'immeuble, s'installe devant la machine et attend.

C'est ce que fait Atlanta.

Il attend devant la machine aveugle et muette. Pour tromper l'impatience, il met en marche le télévid – cette autre machine qu'il ne comprend pas – et il écoute, il regarde l'histoire racontée par les petites boîtes noires.

Ce n'est pas que ça l'impressionne particulièrement ; au mieux, cela entretient sa haine congénitale des systèmes gouvernementaux. Et puis, le temps passe plus vite.

L'une derrière l'autre, les petites boîtes noires racontent :

« En mai 1991, commença l'agonie de Dieu et des hommes, dans l'énorme fracas de cette explosion nucléaire – accidentelle ou provoquée – qui ébranla la calotte polaire arctique. En quelques secondes, la banquise fut brisée par une gigantesque onde de choc, des milliers de tonnes de glace se liquéfièrent dans l'énorme chaleur dégagée.

» À plusieurs centaines de kilomètres de là, le vent chaud coucha les arbres squelettiques des steppes, provoquant la panique parmi les grands troupeaux de rennes. Tandis qu'une lumière d'un éclat insoutenable illuminait brutalement le ciel boréal, des populations entières de peuples eskimos étaient englouties, brûlées, désintégrées. Sans savoir. Ils ne savaient pas davantage quelle fièvre démente agitait les peuples puissants de la terre, quelques instants auparavant. On ne leur avait pas demandé leur avis, on les avait laissés pêcher leurs poissons, accroupis au-dessus d'un trou dans la glace.

» Accroupis au-dessus d'un trou dans la glace, ils étaient morts. Et, dans le quart de seconde, il n'y avait plus de trou, plus de glace, plus de poisson ni de pêcheur eskimo. Rien que le râle grondeur, sous un ciel de feu, de gigantesques raz de marée qui se levaient.

» Le cauchemar n'en était cependant qu'à ses premières manifestations. C'était « simplement » le doigt qui appuie sur la détente, et qui déclenche les réactions en chaîne de l'horreur.

» L'onde sismique de la catastrophe n'avait pas encore fait le tour de la Terre, que déjà, l'U.R.S.S., de bonne foi ou non, croyant ou non à une attaque des puissances capitalistes, ripostait de terrible façon.

» On peut d'ailleurs envisager la possibilité d'une maladresse néfaste, d'une erreur terrifiante, comme étant la cause de l'explosion nucléaire des sous-marins américains. Il semble, en effet, que ces

derniers eussent été aussi surpris et bouleversés que le reste du globe. Cet affolement de quelques instants fut certainement le défaut dans la cuirasse du bloc de défense américain.

» Quelques instants, guère plus.

» Mais c'était suffisant pour que les bombardiers russes, pour que les rampes de lancement russes installées à l'intérieur des terres ou en Amérique latine, à Cuba, entrent en action.

» C'était suffisant pour qu'une grêle de missiles à ogives nucléaires tombe sur le territoire des États-Unis. Si les missiles antimissiles américains, finalement crachés du sol, enrayèrent en plein ciel les huit dixièmes de cette averse de mort, il n'en resta pas moins deux autres dixièmes qui touchèrent au but. Des grêlons effroyables à uranium 235, qui effacèrent dans d'énormes champignons de lumière et de feu les villes de San Francisco, Los Angeles, Seattle, San Diego, New York, Baltimore et une partie de Washington, Santa Fé, Atlanta...

» Ces villes entières, soufflées net. Embrasées, rasées. La mort aux longues dents bâfrant en quelques secondes plusieurs millions de vies humaines, femmes, enfants, vieillards, sans distinction aucune, vorace et échevelée. La mort en plein ciel, soufflant des hôpitaux, dans lesquels on s'acharnait à vivre, rasant des cliniques et des maternités dans lesquelles on commençait à vivre. La mort aux longues dents pétrifiant dans la même grimace d'horreur les mères encore souriantes et les nouvellement nés.

» Des villes... Des champs d'immeubles hachés drus. Des plantations de gratte-ciel basculées comme de maigres châteaux de cartes pitoyables. Et, dans les immeubles, dans les gratte-ciel, des millions de morts affreusement dénudés dans l'éclair hideux, avant de disparaître.

» Des rues soulevées, comblées. Des milliers de voitures brutalement écrasées sous la ville dépouillée, enfermant dans leur tombe les conducteurs et passagers morts une seconde auparavant.

» Sur les villes rasées, montèrent les gerbes de feu des incendies tentaculaires. Monta la fumée, l'énorme, la dévoreuse, la rousse et la profonde fumée de l'holocauste abhorré.

» La pluie de mort toucha ces principales villes, et l'on peut imaginer que la puissante force des États-Unis se retrouva dans le chaos le plus parfait, en quelques secondes seulement. Non seulement le chaos « matériel ». Mais les membres du gouvernement américain avaient disparu dans le brasier de Washington. Le pays était livré à la mort et à la destruction.

» Parmi les projectiles qui touchèrent le sol américain, certains n'étaient point nucléaires. On les appelait des armes « biologiques » ; les deux termes étant pourtant bien difficilement conciliables. Ces horreurs vivantes tombèrent au long de la côte ouest du lac Michigan,

affectant principalement Chicago et Milwaukee.

» Dans l'éclair qui suivit les explosions en plein ciel, la population de ces villes et des environs immédiats se retrouva projetée au sol, abattue, choquée. Là encore, le choc ne dura que quelques secondes. Puis la population aveuglée se redressa.

» Et ils n'étaient plus des hommes ni des femmes ni des enfants ni des adultes. Ils n'étaient pas même des bêtes.

» Ils étaient des corps qui bougeaient, qui ne reconnaissaient plus les maisons, les rues, qui ne savaient plus ce qu'était une ville. Qui ne savaient plus ce qu'était un homme ou une femme, ou un enfant ou un adulte. Qui ne savaient plus qui ils étaient.

» Privés de mémoires, de toutes les mémoires, inconscientes ou conscientes, collectives ou personnelles. Privés d'eux-mêmes, et ne possédant plus que leurs corps inertes. Incapables de dire qui ils étaient, ce qu'ils faisaient, où ils allaient et d'où ils venaient. Incapables de vivre.

» Alors, ces populations qui réunissaient des millions de sujets, et qui ne savaient plus que les réflexes instinctifs – marcher, respirer, grogner –, ces populations se laissaient tomber assises. La minute d'avant, ils avaient encore un langage, ils s'étonnaient des ondes de choc et du vent chaud ressenti...

» Ils marchaient au hasard, précautionneusement, ne sachant plus où mener leurs pas. Ou ils se laissaient tomber sur un trottoir.

» Sur Milwaukee, d'autres explosions claquèrent, enveloppant la ville de gaz lourds qui transformèrent les gens en fauves, instantanément. L'agressivité de chacun se trouva augmentée démesurément, au point de changer la ville en un gigantesque champ de carnage. Les passants se ruèrent les uns sur les autres, frappant au hasard avec ce qui leur tombait sous la main, mordant et cognant à poings nus quand ils ne trouvaient rien. Des grappes humaines enchevêtrées basculaient des plus hauts étages des immeubles en hurlant. Dans les rues, les automobilistes se livrèrent à des tournois meurtriers au volant de leurs véhicules, se percutant l'un l'autre ou prenant pour cible les champs de bataille des trottoirs.

» Des incendies ne tardèrent pas à éclater en différents points de la ville. On vit des mères de famille s'acharner sur leurs bébés, à coups de dents, les ongles battant comme des griffes de fauves. On vit des enfants pas plus hauts que trois pouces éventrer leurs mères ou n'importe qui, utilisant pour arme des éclats de vitres brisées...

» On vit des ouvriers travaillant à la réfection de certaines rues se battre à coups de pioches, à coups de marteau pneumatique, à coups de chalumeau. On vit des barmen étripier leurs clients à coups de bouteilles brisées, des dentistes en plein travail enfoncer dans la gorge

de leurs patients la pointe vibrante de leur meule mécanique, des chirurgiens déchiqueter soudain à l'aide des scalpels le corps endormi d'un opéré, avant de se battre entre eux. On vit, dans ces hôpitaux, malades et infirmiers s'empoigner à bras-le-corps. Dans les cliniques, l'enfant mis au monde à la seconde était étranglé par sa mère hurlante, avant que celle-ci ne soit massacrée par l'équipe gynécologique.

» Dans les postes de police de la ville, les cops devenaient soudainement dingues, tiraient leurs revolvers et s'arrosaient de plomb. Ceux qui patrouillaient en ville se joignaient au chaos, utilisant en plus de leurs voitures leurs calibres 45.

» À la prison centrale, les détenus se précipitaient tête baissée contre les murs ou les grilles de leurs cellules, ou bien ils étaient abattus par les gardiens, lesquels continuaient le carnage en s'étripant entre eux. On vit des personnes s'effondrer sur place, sans qu'aucun coup ne leur soit porté, tuées net par cet excès d'agressivité qui leur nouait le cœur.

» Curieusement, l'effet du gaz rendit leur lucidité à quelques internés psychiatriques d'un asile du sud de la ville. Pour quelques affreuses secondes, ces hommes et ces femmes quittèrent un état d'isolement schizophrénique pour plonger au cœur d'un monde totalement dément, noyé dans le sang rouge des massacres auxquels se livraient les infirmiers et le personnel de l'asile. La terreur en tua plus d'un ; les autres tombèrent sous les coups de ceux qui, quelques minutes plus tôt, s'efforçaient de les maintenir encore en vie, de les soigner.

» Dans deux temples et une église de Milwaukee, les fidèles qui assistaient à l'office du soir montèrent à l'assaut de l'autel, immolèrent pasteurs et prêtres à coups de candélabres, puis se livrèrent au plus atroce massacre qui soit.

» Cette folie meurtrière balaya Milwaukee, et il suffit de quelques heures pour que la ville ne comptât plus que des cadavres ; des cadavres par centaines de milliers, jonchant les rues, disséminés parmi les incendies. Ceux qui ne trouvaient plus d'« adversaire » s'effondraient généralement après quelques minutes d'errance somnambulique, tués par l'excès d'énergie dépensée.

» Milwaukee fut un désert, peut-être plus atroce encore que ceux des villes rasées par les bombes. À Milwaukee, il y avait les cadavres ; il y avait les traces de la lutte sauvage...

» Ces catastrophes en chaîne s'échelonnèrent sur quelques heures, au plus. Elles n'étaient pas les seules, cependant. Elles n'étaient pas le pire. Parallèlement et en d'autres points du globe, de nouveaux bouleversements se levaient.

» Conséquences immédiates aux explosions atomiques qui avaient secoué le monde, la calotte polaire arctique s'était déchiquetée, avait fondu en grande partie sous l'action de la chaleur terrifiante. Cet effet, conjugué avec les explosions terrestres qui ébranlèrent le continent américain, provoqua d'hallucinants séismes.

» Ainsi, des tremblements de terre firent craquer l'écorce terrestre, des volcans naquirent ou se réveillèrent tout au long des failles principales. On vit la terre se soulever, s'ouvrir, grondante et étouffée de rage, crachant des montagnes de feu et de fumée.

» Les séismes suivirent notamment la faille de San Andréas et ce fut un nouveau brassement qui acheva d'engloutir San Francisco-la-morte. La terre trembla et ouvrit sa gueule béante au Japon également, en Himalaya, dans tout le nord de la Méditerranée.

» Communications téléphoniques coupées, communications radiophoniques et télévisées perturbées à quatre-vingts pour cent, le monde était frappé de mutisme et de cécité dans l'enfer de l'Apocalypse.

» La puissance américaine à l'agonie était coupée du reste du monde. L'archipel japonais, les Philippines transformés en de gigantesques cimetières.

» Que devenaient les puissances étrangères ? L'Europe, l'U.R.S.S. et ses alliés d'Afrique et de Chine ? Comment pouvait-on le savoir...

» Alors, d'incroyables raz de marée balayèrent la planète entière dans les jours qui suivirent, provoqués en grande partie par la fonte accélérée de la calotte polaire, et par les secousses telluriques des tremblements de terre. Aux raz de marée se joignirent des ouragans d'une puissance dévastatrice indicible. On vit la surface des océans s'élever de près de cent mètres, noyant des pays entiers.

» Dans ce temps-là, l'Angleterre disparut quasiment de la surface du monde, ainsi qu'une grande partie de la France, les Pays-Bas, la Belgique... Toutes les terres situées à moins de quatre-vingt-dix mètres d'altitude furent submergées. La mer en furie déferlait à perte de vagues, dans le hurlement des tornades. Les cyclones et ouragans en tous genres poussaient leurs langues dévorantes à l'intérieur des terres. Il y eut des millions de morts en Inde et dans la grande majorité des pays d'Orient. La Chine elle-même ne fut pas épargnée...

» Les hommes s'étaient crus naïvement les plus forts. Par bêtise pure ; mais cette bêtise gantée de blanc, qui est l'apanage des « Grands », que l'on nomme parfois patriotisme, intérêt, civilisation, honneur, et cent autres qualificatifs ronflants –, ils avaient déclenché cette énorme folie dont ils ne seraient jamais plus maîtres. Une folie prévisible, pourtant, et que certains parmi les scientifiques de tous pays avaient prédite et dénoncée bien longtemps auparavant. On

n'écoute guère les scientifiques, dans les cabinets gouvernementaux ; sauf quand ils découvrent la fission nucléaire ou le gaz fou qui transforme les humains en bêtes fauves.

» Les forces déchaînées de la nature bafouée se vengeaient. Rien ni personne n'étaient de taille à en entraver le cours.

» Des êtres humains par milliers, parfois par millions, s'engloutissaient dans les failles béantes des lézardes de la terre, ou périssaient carbonisés sous des tonnes de lave fumante. Des milliers étaient emportés dans la vague échevelée des raz de marée.

» Cela dura de nombreux jours, des semaines. Et, dans tous les pays, chaque village épargné, chaque tribu, chaque pueblo, devenaient les survivants uniques de la grande mort. Chaque homme devenait l'assassin en puissance qui, bientôt, tuerait pour une bouchée de nourriture. Les épidémies suivirent...

» Dans les villages de la fin d'un monde, on n'entendait plus parler des gouvernements. Il y avait, plus haut que les meuglements terrifiants de la terre défiée, un bien inquiétant silence.

» Pourtant, au bout d'un certain temps, ce qu'il restait de ces gouvernements refit surface, ici et là, organisant tant bien que mal quelques secours aux malheureuses populations décimées.

» Ce n'était rien. C'était ridicule. Pitoyable.

» Alors, toutes ces perturbations causées par les secousses sismiques, par les raz de marée et les ouragans, gagnèrent les hautes couches de l'atmosphère. Ce qui provoqua, dans le courant d'août 1991, une véritable « pluie » de météorites gigantesques sur Terre. En Chine, en Mongolie et dans la toundra sibérienne.

» Ce fut le coup de grâce. Le début d'une nouvelle phase de catastro... »

Un éclair lumineux sur l'écran du télévid.

Depuis un long moment déjà, cet écran est aveugle, et les images qui défilaient sont mortes. Il ne restait que la voix, la voix d'homme, calme, anormalement désaccordée avec l'horreur des propos tenus. La voix d'homme et l'imagination de celui qui écoute.

Et puis, l'éclair explose silencieusement sur l'écran, la voix se tait.

Après quelques secondes, il y a dans le ventre de la machine un petit claquement sec. La boîte métallique noire qui contient les images et la voix est éjectée au flanc du télévid. Elle tombe au sol et tinte.

Atlanta sursaute. S'éveille.

Il frissonne. Ses lunettes fumées ont glissé de son nez et sont tombées à terre, dans son sommeil. Il frissonne encore. Se lève, presse sur la touche d'extrême droite. L'écran s'éteint.

Si l'écran diffuse des images, c'est encore relativement facile de ne

pas se laisser aller au sommeil. Mais quand l'écran s'éteint... Au son monocorde de la voix, jamais Atlanta n'a résisté longtemps. À part aux premières écoutes. Mais maintenant... Maintenant qu'il connaît cette histoire par cœur...

Sur le télévid, une bouteille d'alcool est posée. Atlanta s'en empare, la débouche, boit au goulot deux ou trois longues gorgées. C'est froid, et puis c'est chaud. C'est du feu dans son estomac. La bouteille en main, Atlanta traverse la salle nue jonchée de divers débris. S'arrête devant une fenêtre.

Dehors, c'est la nuit. Comme toujours, à jamais. La nuit floue et grise. Il existe une autre période nocturne, plus sombre, plus épaisse. Maintenant, c'est la nuit floue.

En se penchant par la fenêtre, on voit la ville. On voit les décombres de la ville, les tas de pierres et de béton, les squelettes de métal tordu que la rouille teint en roux, et qui percent la neige sale, comme des bras décharnés, emmêlés, levés au hasard en une pitoyable supplication. Supplier qui, quoi ?

Il y a quelques feux, dans le chaos. En prêtant bien l'oreille, on arrive à percevoir un vague chant de guitare. Un chant de guitare, dans cet enfer figé, c'est toujours quelque chose de plutôt bizarre. Cela ajoute au froid naturel, et cela vous traverse le dos comme une longue caresse mortelle.

Et si c'était la seule ville ?

Atlanta y pense parfois. Et, parfois, il aimerait que ce fût la seule ville, la dernière. Parfois, cette éventualité lui fait peur.

On dit que dans le temps, la ville s'appelait Denver, ou quelque chose comme ça. On dit qu'il y avait de hautes montagnes... C'est à peine croyable. Il y a des montagnes, mais elles ne sont pas hautes. Et puis, vers la plaine, il y a un grand lac. Comme une mer. On dit aussi qu'avant cette mer était une prairie, qu'il y avait dessus d'autres villes. Mais, finalement, on dit tellement de choses... Il faut savoir se méfier des légendes ; c'est encore ce qui pousse le plus facilement, les légendes, dans cette nuit perpétuelle qui enveloppe la Terre.

S'il y avait autre chose, ailleurs ?

Mais quoi ?

Même lorsqu'il se trouve dans une période d'espoir insensé, Atlanta ne parvient pas à définir clairement ce qui pourrait lui faire plaisir. Ce qui pourrait lui être agréable.

Il n'a envie de rien, en fait. Et ceux qui se suicident ont plus de courage que lui.

Restent les bouteilles d'alcool.

Il a un haussement d'épaules, retourne se poster devant le télévid.

La suite des boîtes noires qui racontent l'histoire, ce sera pour plus

tard. Pour une autre fois.

La bouteille est aux trois quarts pleine.

Atlanta s'assied, lève le coude et boit. Il a la force, encore, de jeter la bouteille vide qui explose au sol, puis il tombe. Inconscient, délivré et bienheureux. Ivre mort.

En bas, tout en bas, une musique alerte s'écoule de la guitare solitaire.

CHAPITRE V

Des bruits venus de loin roulaient dans la tête d'Ars.

Des bruits comme un chant sourd, comme une mélodie bourdonnante, levés au sein d'un très profond creuset de brume.

Dans l'esprit engourdi d'Ars, de pénibles images se mirent à défiler. Elles étaient sombres et vibrantes, déformées. Nées d'une association d'idées déclenchées par les bourdonnements confus, elles représentaient les pleureurs et pleureuses de la grotte, priant dans l'agonie pour le retour des machines volantes du gouvernement. Les images enflèrent, elles emplirent Ars tout entier. Puis il y eut en lui, dans son cerveau, comme un déclic qui effaça le tout.

La brume – s'il y avait de la brume – se disloqua, s'effiloqua en lambeaux déchiquetés. Les sons assourdis se mêlèrent comme un puzzle s'assemble, tout en prenant de la netteté. L'univers flou dans lequel Ars baignait se stabilisa, devint peu à peu cohérent.

Dans cette lente métamorphose, Ars eut le souvenir d'étranges paysages blêmes, noyés de brouillard. Des douleurs sourdes et bleuâtres provoquées par une succession infinie de cahots se réveillèrent également sur tout son corps.

Alors, il oublia les prières de la grotte.

Alors, il revit sauter la tête de Jett sous le coup de couteau, il revit le sang sur la neige. Il se souvint des errants et du voyage à bord d'un de leurs véhicules.

Il se souvint.

Ouvrit les yeux.

La lumière fut si vive qu'il referma aussitôt les paupières, laissant fuser un gémissement entre ses lèvres sèches. Il n'avait eu le temps de rien voir, sinon cet éclair immobile et blanc qui lui avait brûlé les yeux.

Ce gémissement qu'il ne put contrôler creusa un trou de quelques secondes dans les murmures et les conversations d'alentour. Puis une voix dit :

— Il revient.

Une autre, une voix qu'il avait déjà entendue :

— Des lunettes noires... Qui a des lunettes noires pour lui ? Il n'a pas l'habitude de cette lumière.

— Va savoir de quoi il a l'habitude, ricana doucement quelqu'un.

La luminescence rousse qui teintait les paupières baissées d'Ars s'assombrit davantage. Il sentit une haleine chaude sur son visage, et puis deux objets durs qui glissaient le long de ses tempes, un autre qui butait sur la racine de son nez. Instinctivement, sur la défensive, Ars rouvrit les yeux, crispé et tendu de tout son être.

Il n'y avait plus de lumière vive, plus d'éclair flamboyant. Au contraire, tout était normal, excepté une teinte générale, légèrement verdâtre, plaquée en pellicule sur les choses et les personnes.

Ars avait levé les doigts jusqu'à ses yeux. Il s'aperçut que ce qui lui serrait les tempes et reposait sur la racine de son nez était un seul et même objet. Le support de petits écrans transparents et colorés interposés entre la source lumineuse et ses yeux.

— C'est pas méchant, dit quelqu'un. Des lunettes, simplement, c'est comme ça que ça s'appelle. Je crois qu'on n'a jamais vu encore des lunettes bouffer quelqu'un.

La phrase souleva quelques rires. Ars se sentit gêné.

Précautionneusement, il se redressa sur ses coudes, laissant errer son nouveau regard vert tout autour de lui.

Il ne se trouvait plus dans un véhicule en marche. C'était stable, dur, solide. Comme à l'intérieur d'un cocon. Un abri de toile, voilà ce que c'était. Il se trouvait à l'intérieur d'un abri de toile, tendue sur des armatures de métal.

Il y avait autre chose de changé, aussi. Quelque chose de très agréable.

Le froid était parti. L'air n'était plus vif et cassant, et les nuages de vapeur de condensation ne montaient plus devant les yeux à chaque expiration. Il faisait bon. Presque chaud. Les aisselles et les reins d'Ars étaient moites de transpiration.

Alors il vit ceux qui peuplaient l'abri. Il les vit tous, rassemblés en demi-cercle autour de sa couche, et il en devina d'autres, écroulés dans le fond de la tente, mangés par la pénombre verte.

— Ça va mieux ? dit celui qui se trouvait le plus près de lui ; probablement celui qui lui avait mis les lunettes.

Ars l'avait déjà vu. Il s'agissait de cet errant au visage glabre et aux longs cheveux jaunes qui accompagnait le géant roux, sur les sièges avant du véhicule qui l'avait transporté. Son visage était ovale, le teint plombé. Une plaque de boutons, de croûtes suintantes marquait sa tempe droite ; cela mis à part, il ne semblait touché par aucune tare.

— Mon nom est Aliane, dit-il. Et toi, on ne sait même pas ton nom.

— Il s'appelle Ars, dit un autre. Il nous l'a dit.

Ars ne s'en souvenait pas, pas plus qu'il ne se souvenait de l'homme. Il acquiesça cependant de la tête.

Cet homme qui avait parlé était plutôt petit et très maigre. Il portait un pantalon de toile épaisse, ravaudé aux genoux, et une sorte de chemise à manches courtes, très lâche, sur le devant de laquelle était imprimée une tête d'animal félin et des signes ; des lettres. Ses bras nus n'étaient faits que de peau et d'os. Il avait, comme beaucoup, six doigts à chaque main.

— C'est Levis, dit Aliane, le désignant d'un coup de pouce.

Levis le transparent salua comiquement d'un branlement du chef.

— Voici Santé Fé, continua Aliane. Et puis Lie, et Otlaw. Tous de merveilleux branleurs et des tireurs d'élite. Otlaw est un gars qui n'est pas muet, côté sexe, et il en fait largement profiter ceux qui veulent.

Otlaw sourit, la gueule fendue jusqu'aux oreilles. Il lui restait une dent, jaune, apparemment branlante, sur le devant de la bouche ; il salivait abondamment et deux filets argentés s'écoulaient aux commissures de ses lèvres.

Lie était quelconque, de taille moyenne, le nez très plat, comme écrasé, le regard filtré sous de lourdes paupières. Il était appuyé contre l'épaule d'Otlaw et jouait avec un revolver.

Quant à Santé Fé, c'était un grand gaillard maigre, à la pomme d'Adam proéminente et mobile, aux grands yeux et grandes dents blanches, aux cheveux ras incroyablement crépus. Le teint de sa peau était d'un noir profond, compact, entier.

— Comment tu te sens, l'homme des cavernes ? dit Santa Fé en découvrant toutes ses dents blanches dans un sourire plus violent qu'un cri.

— Ça va, dit Ars. J'ai...

— Faim, dit Santa Fé, pas vrai ?

— Oui, dit Ars. Et puis...

— Et puis soif. Ça va, on connaît.

Il tira de quelque part derrière lui une boîte de conserves, ouvertes, les mêmes boîtes que, jadis, les machines volantes du gouvernement livraient aux peuples des grottes. Il la poussa devant Ars. Il lui tendit aussi une gourde débouchée.

Ars regarda Aliane qui souriait. Son regard glissa machinalement sur l'entrebâillement de la pelisse de fourrure, et il reçut un choc en s'apercevant qu'Aliane n'était pas un homme. Le sein lourd et nu formait un pli convexe sur le sommet du ventre rond.

Aliane était une femme. Une jeune femme, et son ventre contenait un enfant.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu attends ? dit-elle, désignant du menton la boîte de conserve.

Ars acquiesça, se mit à manger.

— T'as tout le temps, dit Santa Fé, la face toujours hilare. Va pas bâfrer, sans quoi tu risques de ne pas garder grand-chose.

Ars acquiesça encore, tout en mastiquant. Entre deux bouchées de haricots tièdes, il jetait autour de lui de rapides coups d'œil qui se posaient inmanquablement, en fin de compte, sur la poitrine nue de la femme. Il n'en ressentait aucune excitation, rien que de la curiosité, et la stupéfaction de s'être laissé avoir. Dans la grotte, il n'y avait pas de jeunes femmes – sinon Ridice qui était dingue et difforme. Rien que des vieilles qui, lorsqu'elles se dévêtaient, montraient des seins ahurissants, croulant sur leurs nombrils comme des galettes plates.

Pour Aliane, ce n'était pas ça du tout. Sa poitrine était grosse, lisse, emplie de lait pour l'enfant qui lui gonflait le ventre. Elle avait de longs cheveux jaunes. Dommage pour cette plaque verruqueuse sur la tempe...

Les autres s'étaient retirés au fond de la tente, et ils jouaient avec des cartes tout en buvant au goulot d'une bouteille de plastique. Seuls, Aliane et Santa Fé n'avaient pas bougé et regardaient en souriant Ars qui se calait les joues.

Quand la boîte fut vide, Ars but à la gourde. C'était du feu et Ars recracha aussitôt.

— Pas grave, dit Santa Fé. On s'y habitue, tu verras.

Après quelques secondes, ayant retrouvé ses esprits, Ars sourit lui aussi, pour la première fois. Il dit :

— Où est-ce que nous sommes ? Qu'est-ce que nous avons fait ?

Aliane et Santa Fé échangèrent un regard amusé. Puis, Aliane dit :

— En ce qui te concerne, tu n'as pas fait grand-chose, sinon te faire trimbalier dans la jeep.

— La jeep ?

Ils expliquèrent à Ars ce qu'était une jeep.

— Tu as déconné, dit Aliane. Complètement dans les vapeurs. M'est avis que c'était la faim, les privations et tout. Ça fait cinq jours qu'on a quitté ta grotte, bonhomme.

— Cinq quoi ?

Les deux errants échangèrent un nouveau coup d'œil, fatigué cette fois. Puis Santa Fé se lança dans les explications. Ce ne fut pas très compliqué, car Ars se souvenait encore avoir vu marcher, dans son enfance, cette horloge à piles fournie par le gouvernement, et qui comptait le temps en heures. Il avait remarqué aussi que la nuit n'était pas toujours égale, mais coupée alternativement en tranches sombres et en tranches plus claires. Il sut ce qu'étaient les jours et les nuits.

— Tout ce temps-là ? s'étonna-t-il.

— Tout ce temps-là, dit Aliane. Tu te souviens de la grotte ?

— Oui, dit Ars.

Une douleur tordue se leva dans son ventre. Il grimaça.

— T'as bouffé trop vite, dit négligemment Santa Fé. Je t'avais prévenu. T'as fait que ça, d'ailleurs, durant tout le trajet : bouffer trop vite et dégueuler. Et puis tu replongeais dans tes vapeurs. Ça commençait à bien faire : Sneath s'était mis dans la tête de te larguer bientôt si tu continuais ton cirque. Tâche de pas faire l'idiot.

— Sneath, dit Ars, c'est celui qui ne voit pas ?

— C'est ça, dit Aliane. C'est aussi celui qui guide nos raids, malgré ses yeux aveugles, et aussi marrant que ça puisse paraître. Dans le temps, il y voyait. C'est souvent comme ça.

— Les tares...

— Quoi, les tares ? demanda Santa Fé.

Ars dit :

— Nous avons tous des tares. C'est ce qu'ils disaient, dans la grotte, quand ils parlaient du passé. Comme toi, qui as la peau noire ; ils disaient que c'était une tare bien plus ancienne encore.

Les yeux de Santa Fé se plissèrent ; son sourire trembla. Il dit :

— Ils disaient quoi encore, dans ta grotte, comme conneries ?

— Ils disaient ça, dit Ars. Moi aussi, j'ai une tare. Comme tous. Moi, c'est cette bosse sur la tête, et un jour j'aurai mal, et un jour j'en mourrai. Et puis j'ai davantage de dents que les autres.

— Fais voir tes dents, demanda Aliane.

Ars montra ses dents. Ils regardèrent et trouvèrent la chose comique.

Santa Fé demanda encore :

— Tu attendais quoi, dans ta grotte d'ours, double-crâne ? Que la neige fonde ?

— Ils attendaient les machines volantes du gouvernement, dit Ars. Depuis... oh ! depuis des années, les machines n'étaient pas venues. Alors, ils attendaient. Et puis les provisions se sont épuisées. Ils attendaient toujours. On mangeait la mousse qui pousse dans les grottes, parfois une bête tuée au fusil. Mais les munitions ont manqué à leur tour. Il restait la mousse... Et ils attendaient, ils attendaient... Ils se mettaient en rond autour du feu, et il répétaient : « Il faut que les machines reviennent, il faut que les machines reviennent... » Sans arrêt. Sans fin... Ils ne faisaient rien d'autre qu'attendre.

— Et toi ?

Les crampes nouaient l'estomac d'Ars. Il fit un effort, tenta de les oublier et dit :

— Je me suis mis à attendre aussi, avec eux. J'étais très jeune, ils m'avaient dit que c'était ce qu'il fallait faire. Rien ne se passait.

Jamais rien. J'en ai eu marre d'attendre, j'en ai eu marre de la grotte, d'eux tous, de cette neige, de ce froid. De cette sacrée vie qu'il fallait partager avec eux. Je me suis mis à avoir envie de les tuer...

Les yeux d'Aliane étaient mi-clos. Elle hocha la tête et dit :

— Pourquoi est-ce que tu n'es pas parti ?

— Partir... Mais où ? Tout seul, sans armes, avec juste un couteau. Partir... C'était l'équivalent de la mort, et je ne voulais pas mourir. Pas si rapidement, après cette vie de cinglé dans la grotte... Partir où ?

— Je ne sais pas, dit Aliane. Dans les montagnes... dans la vallée... Partir.

— Les montagnes, c'est la mort pour un homme sans arme et sans manger. Avec le froid, avec les fauves des neiges... Et la vallée.

— Parfaitement : la vallée.

— Il y avait... *vous*. Les errants. On disait que vous étiez des tueurs. D'après les vieux, c'était ça : on n'avait pas le temps d'ouvrir la bouche pour donner son nom que déjà on était mort. La vallée c'était votre domaine, et ils vous craignaient plus encore que le froid ou les fauves. C'était aussi ce que disaient leurs pères. C'est ce qu'on disait de tous temps.

Santa Fé secoua la tête et sourit. Il s'éloigna sans un mot, rejoignant les joueurs de cartes.

Aliane dit :

— Est-ce qu'on t'a tué ?

— Non, dit Ars.

— On t'a nourri, soigné, réchauffé. On t'a donné des vêtements.

Ars l'avait remarqué. Il portait un pantalon de lainage épais, des bottes hautes de peau fourrée, une chemise et une veste de cuir doublée de peau.

— J'ai vu, dit-il. Je vous remercie.

— C'est pas pour les remerciements que je te dis ça, dit Aliane. C'est pour que tu comprennes que, parfois, quand on tombe sur quelqu'un qui vaut le coup, qui mérite de vivre un peu, on ne le descend pas automatiquement à coups de flingue.

— Ça aussi, dit Ars, je l'avais compris. Je n'ai jamais eu peur de vous. Même quand Sneath a décapité mon père. J'étais même content, d'une certaine façon.

— C'était ton père, ce débris ? demanda Aliane.

— Il le disait.

La jeune femme sourit, bougea. Elle porta son corps d'une fesse sur l'autre, s'assit confortablement. Son vêtement largement ouvert découvrit totalement ses seins volumineux aux larges pointes brunes. Elle dit :

— J'ai l'impression que tu vas t'amuser, sur la fin du raid, Ars. Tu m'as l'air doué pour les bagarres, et on t'a vu mettre en pièces la cinglée dans la grotte. J'ai l'impression que ça va te plaire.

— Est-ce que c'est la fin du raid ? demanda Ars.

— Ça se tire, oui. On est une centaine, et une fois l'an ceux qui le veulent s'en vont pour une tournée dans les montagnes. Une tournée qui dure plusieurs mois. On connaît les coins où nichent ceux qui s'imaginent encore qu'un gouvernement quelconque les soutient. Dans d'autres coins, les gens se sont rassemblés, et ils forment des communautés qui vivent par leurs propres moyens. Ils élèvent des bœufs sauvages, des mouflons, des tas d'autres bêtes. Ceux-là, on les laisse faire. Ils n'emmerdent personne. On les laisse, et on va même jusqu'à les protéger contre des bandes de voleurs : ça s'est vu, on l'a déjà fait. Ils nous filent de la viande séchée. On leur demande juste d'oublier ce qu'est une machine, un livre, la lecture et le calcul. On s'est vu aussi obligé plus d'une fois de descendre des gosses à qui on avait appris à lire.

— C'est donc si dangereux ? demanda Ars.

Les paupières d'Aliane se plissèrent.

— N'essaie pas de t'intéresser à ce poison, Ars. Pour ta vie... Oui, c'est dangereux. Terriblement dangereux. C'est en partie la cause des neiges d'aujourd'hui, de la nuit éternelle. C'est pour cela que tu as une bosse sur la tête, et que moi j'ai ces plaques suintantes qui me tachent la gueule. C'est ce qui fait qu'on vit comme on vit. Je t'expliquerai, quand j'en aurai envie.

Elle se tut un instant. Son regard était perdu dans le vide. Lorsqu'elle se remit à parler, il n'y avait même plus de colère dans le ton de sa voix ; rien qu'une grande lassitude :

— Oui, Ars, c'est le pire des dangers. La connaissance... Cette connaissance-là... C'est apprendre la pluie aux nuages de neige. Les vieux des grottes vous répétaient de vous méfier de nous autres... Et nous, nous apprenons à nos enfants – quand ils naissent normaux – à se méfier de la connaissance ; comme nos parents nous l'ont appris. Partout où nous passons, dans les champs de ruines, nous détruisons ce qu'il reste de livres, de machines qui parlent et enseignent... Les errants ne sont pas des monstres, Ars...

Ou s'ils le sont parfois, c'est pour que d'ici à quelques siècles il n'y ait plus jamais de monstres, justement.

La douleur roulait dans le ventre d'Ars. Elle gonflait et tordait ses boyaux.

La voix d'Aliane était douce, triste. En fond, il y avait le murmure des joueurs, parfois une exclamation joyeuse.

— Ne fais pas cette tête-là, dit Aliane.

— Et ceux des grottes ? demanda Ars.

— Ceux des grottes ne valent pas la peine qu'on s'en occupe. Ils sont intéressants tant qu'ils possèdent encore des réserves de vivres et de munitions... Bien entendu, il y en a parfois un ou deux, comme toi, qu'on récupère. Parce que c'est flagrant qu'ils n'ont rien à faire là... Des jeunes, surtout. Quel âge as-tu, Ars ?

— Je ne sais pas, dit Ars. Une fois que l'horloge à piles du gouvernement s'est arrêtée, on n'a plus compté.

— Vingt ans, ça te va ?

— Si tu veux, dit Ars. Et... et toi ?

Aliane sourit, leva ses mains en un geste vague.

— Je ne sais pas non plus. Pas vraiment. Mon père dit que j'ai dix-sept ans, mais c'est un gars qui boit et qui se drogue.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'on ne peut guère croire ce qu'il dit. C'est comme ça. En tout cas...

De la main gauche elle souleva ses seins, tapota son ventre de la droite.

— ... c'est la troisième fois. Les deux premiers étaient difformes. Celui-là, c'est Santa Fé qui me l'a fait. Il sera peut-être bon.

Elle sourit encore :

— Je serai peut-être pas obligée de tuer celui-là. C'est de plus en plus difficile d'avoir un enfant, maintenant. Je veux dire un enfant normal, sans de trop grosses tares.

— Il sera noir, dit Ars, pointant le doigt sur le ventre d'Aliane.

Elle croisa les pans de sa pelisse sur sa poitrine, dit :

— C'est pas une tare. Tu apprendras ça, Ars. Comme tu apprendras un tas de choses. L'alcool, la drogue, les fêtes et les bagarres, tout... Tu verras.

— Est-ce qu'il y aura bientôt des bagarres ? Et j'aurai un fusil ?

Aliane s'allongea, croisa ses mains sous sa nuque, ferma les yeux. Ars eut envie de toucher son torse dénudé de nouveau, afin de voir si c'était aussi doux que ça avait l'air. Mais il se retint ; et puis un nouvel accès de crampes stomacales le plia en deux.

Aliane dit :

— Le meilleur temps est passé, on dirait. Il ne reste plus beaucoup de clans dans les grottes, et les provisions baissent. Cela fait un moment, en effet, que les avions n'ont pas parachuté de vivres... Parce qu'il n'y a plus de vivres à parachuter, ni d'avions. Parce que ça commence à s'assainir sérieusement...

» Alors, fatalement, les occasions d'amusement commencent à se faire rares. On était content de trouver ta grotte : depuis des mois, on

n'en avait pas eu six à se mettre sous la dent... Bien sûr, il y a les bagarres qui se créent toujours dans le groupe. Et des fois aussi d'autres partis d'errants qui vous bouffent un territoire... »

Elle marqua un temps. Pour la première fois, Ars remarqua que le vent soufflait dru au-dehors. La toile de l'abri claquait sèchement sous chaque bourrasque.

— On rentre, reprit Aliane. On retourne au camp de base, à la ville. Tu as déjà vu une ville, Ars ?

Elle n'attendit pas de réponse, sourit pour elle seule et continua :

— Il nous reste une ou deux visites à faire, avant de retrouver le camp. Je ne sais pas s'il y aura des batailles. Le prochain point de contact c'est une communauté qu'on touchera demain ou après-demain. On verra... Et puis on sera au camp.

Ars s'allongea lui aussi. Des éclats de lumière passèrent sous les verres de ses lunettes et il ferma les yeux.

— Comment est une ville ? demanda-t-il.

Au bout d'un petit moment, la voix d'Aliane répondit :

— La nôtre est merveilleuse. Dans le temps, à ce qu'on dit, elle s'appelait Denver. Elle avait un nom, comme toi et moi... Maintenant, on dit « le camp ».

— Comment c'est ?

— Tu verras bien.

— Mais s'il y a une bataille, avant, et si je me fais tuer ? J'aimerais que tu me dises comment c'est, la ville...

— Bon. C'est... c'est grand. Immense. C'est cassé, crevassé, démolé. Rasé, presque. C'est fantastique...

Un grand moment de silence encore, puis dans un petit rire amer :

— C'est con.

Dans les cris du vent, les exclamations des joueurs se firent de plus en plus lointaines. Ars s'endormit au côté d'Ariane, sans même s'en apercevoir. Il y avait un sourire satisfait sur ses lèvres entrouvertes qui découvraient ses doubles canines de loup.

CHAPITRE VI

Les petites boîtes de métal noir que l'on glisse dans le ventre du télévid racontent le passé.

Quand on désire entendre, il suffit de presser sur une touche et l'écran s'anime. C'est ainsi. Cela sera jusqu'à ce que le télévid, pour une raison ou une pour une autre, cesse de fonctionner.

Alors, si quelqu'un qui ne sait pas veut encore apprendre le passé, il lui faudra demander à ceux qui connaissent l'histoire des petites boîtes noires sur le bout de la mémoire. Il faudra que ceux qui savent acceptent de raconter. Ils le feront. Ce passé-là, pour les errants, c'est l'horreur qu'il convient de ne jamais recommencer. C'est la peur, le mal. Et, pour éviter la peur et le mal, il faut tout de même savoir ce que c'est.

Un jour, les petites boîtes se tairont, l'écran du télévid restera sombre et l'on pourra bien pianoter tant et plus sur les touches, il ne se passera rien.

Déjà, les sixième et septième boîtes, dans l'ordre de passage, ne remplissent plus leurs fonctions qu'à demi. Les images qu'elles projettent sont troubles et fréquemment traversées de zigzags lumineux. Et puis elles sont rares. Le son, lui, est toujours là et apparemment il n'a pas souffert du temps écoulé. Parfois, il coupe et la voix de l'homme inconnu qui raconte est remplacée par des grésillements, des séries de pets électriques qui explosent en chapelets. Cela dure très peu. La voix de l'homme renaît immédiatement.

Voici ce que racontent la sixième et la septième boîtes :

« Ce fut une véritable pluie de météorites qui bombarda la planète, en Orient, et certaines de ces masses de matière en fusion pesaient plusieurs dizaines de tonnes.

» Le choc fut énorme.

» Il fut ressenti sur toute la Terre, en surface et dans ses entrailles, créant de nouvelles lézardes dans la croûte planétaire.

» Pourtant, ces failles nouvellement ouvertes, ces tremblements de terre qui engouffrèrent de nouveaux villages, endommagèrent sérieusement plusieurs centaines de villes jusqu'alors épargnées, cette recrudescence des raz de marée, toutes ces catastrophes ne furent rien de sérieux comparées au principal et terrifiant effet de ces chocs

gigantesques.

» Car le bombardement massif provoqua une inversion des pôles magnétiques de la planète.

» Il se produisit naturellement dans le phénomène d'inversion un temps « mort », un « creux » pendant lequel la Terre fut inondée en plusieurs points par un véritable déluge de rayons cosmiques et d'ultraviolets.

» Ces points touchés virent périr en quelques heures des milliers d'hommes. Des millions d'êtres humains. Des milliards d'animaux. Quelques espèces d'insectes seules survécurent...

» Il se trouva que ceux qui n'étaient pas tués par le rayonnement mortel, parmi les êtres humains – ceux qui se situaient, par exemple, aux limites des surfaces irradiées – devaient subir dans leur descendance d'horribles mutations. Quelques mois plus tard, les enfants qui naissaient étaient dépourvus de membres, ou, au contraire, ils possédaient trois bras, trois jambes, ou encore ils étaient mous avec des faces de vieux, ou ils n'avaient pas d'oreilles, pas de nez. Ou ils étaient visiblement détraqués psychologiquement. Certains naquirent sans yeux, dotés d'un immense front qui leur descendait jusqu'aux joues.

» Sur les surfaces touchées, la végétation brûla et mourut totalement en quelques jours. C'était le vide parfait, un énorme champ de cadavres. Les virus, eux, n'étaient pas affectés, apparemment. Des épidémies de choléra se répandirent avec une rapidité affolante, débordant les espaces brûlés pour venir décimer ceux qui, on ne savait pas comment, vivaient encore...

» Et puis ce fut la fin de ce « trou » au cœur du phénomène d'inversion des pôles magnétiques.

» Dans l'atmosphère terrestre étaient en suspension d'énormes nuages de particules radioactives. Ces nuages, balayés, poussés par le vent des tempêtes, couraient dans tous les cieux du globe.

» Parallèlement, le poids fantastique des masses d'eau qu'étaient les océans gonflés, joua sur la faible épaisseur de certaines parties de la croûte sous-marine.

» Et cette mince croûte cassa. Les failles sous-marines explosèrent. Des tremblements de terre d'une rare violence parcoururent le monde, longeant toute la côte ouest des continents américains, la côte est de l'Afrique et le sud de l'Arabie, balayant tout le sud de l'Europe et le Moyen-Orient, traversant la chaîne de l'Himalaya pour venir finalement brasser les zones mortes et irradiées de Sibérie. Une ligne de force de ces tremblements de terre bifurqua au sud de la chaîne himalayenne, traversa la Thaïlande et remonta au long des côtes vietnamiennes et chinoises pour se confondre aux séismes qui brassaient les côtes d'Alaska.

» Une autre ligne coupa l'océan Atlantique dans toute sa longueur du nord au sud. Une autre traversa le Pacifique par le sud.

» Et tandis que s'ouvrait le sol, sur des distances énormes, semant partout la mort et la destruction, les volcans, à leur tour, entrèrent en action.

» La nature se vengeait. La nature en colère, écoeurée, usait toute son énergie pour se débarrasser de l'homme, comme un chien dévoré par les puces se gratte et se secoue avant de se jeter à l'eau.

» Par centaines, peut-être par milliers, sous le manteau hirsute des océans furieux, les volcans entrèrent en action.

» Ou bien ils surgissaient en grondant au milieu des flots déchaînés, masses noires et rouges vomissant la fumée et le feu, brassant l'eau bouillante dans d'incroyables colonnes de vapeur sifflante ; ou bien on ne les voyait pas. Ils demeuraient sous l'eau. Ils n'étaient qu'une faille ouverte et crachant la lave.

» La chaleur indicible de ces milliards de tonnes de lave en fusion causa l'évaporation rapide d'incroyables masses d'eau. Cela prit quelques mois...

» Dix ans plus tôt, c'était 1991. C'était l'explosion des sous-marins américains sous la calotte polaire arctique.

» À présent, il n'y avait plus d'Américains, plus d'Amérique, politiquement parlant. Pas davantage de Russie, de Japon – pour le Japon, il n'existait plus géographiquement non plus. Il n'y avait plus de danger chinois, ni d'Europe...

» Il y avait les nations qui s'efforçaient de s'aider entre elles afin que des hommes survivent. Malgré tout, à toute force.

» L'aide apportée aux malheureux que les catastrophes n'avaient pas tués était bien dérisoire, bien pitoyable. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les peuples étaient unis, les hommes avaient besoin les uns des autres et l'avouaient sans honte. Il avait fallu des millions de morts, il avait fallu des catastrophes inimaginables pour qu'ils se rendent compte enfin qu'ils n'étaient que des parasites sur la peau d'un chien et que les parasites ça reste à jamais des parasites, ça ne peut pas tout à la fois manger des parasites et le chien.

» Il y avait, bien entendu, des groupes de pillards éhontés qui profitaient du chaos pour amasser par vice des richesses imbéciles. Il y avait des concentrations de fous qui, perdus pour perdus, écoeurés et brûlés jusqu'aux tréfonds de l'âme, calcinaient leur vie en s'opposant par la force aux tentatives humanitaires des nations. Ceux-là prêchaient l'abolition de tous les enseignements, la mort des techniques et des sciences.

» Ils étaient pourchassés et tués comme ils tuaient eux-mêmes.

» Au fil des mois, la terre se réchauffait. L'action des volcans sous-

marins, les rayonnements ultraviolets en provenance du soleil en étaient les causes principales. On vit baisser le niveau des océans de façon spectaculaire. Des continents partiellement immergés firent leur réapparition. Les terres étaient couvertes d'algues et de coquillages, de poissons morts pourrissant.

» Cela dura un an, ou plus, et d'énormes nuages de vapeur s'élevèrent.

» L'action volcanique sous-marine continuait ses ravages. Libérée en partie du poids considérable des eaux évaporées, cette action et ses effets gagnèrent en force et en intensité, se propagèrent une nouvelle fois dans les terres émergées. Des continents déjà cruellement éprouvés disparurent totalement ; le Japon fut définitivement rayé de la carte – quelle carte ? – ainsi qu'une partie de la Chine, l'ouest des U.S.A., une grande partie du sud de l'Europe.

» Il y eut de nouveaux raz de marée et cela dura des années.

» Au travers des filets de cet infernal chaos vivaient les hommes, naissaient les mutants des irradiations cosmiques et des retombées radioactives.

» Des ouragans d'une violence inouïe ravagèrent la planète malade. Aux vapeurs chaudes élevées dans l'atmosphère se mêlèrent des quantités formidables de poussière. Et ces nuées prisonnières bouchèrent le ciel de la planète entière.

» Ce fut l'ombre.

» Ce fut la mort du ciel.

» La mort du soleil.

» Il suffit de quelques dizaines d'années pour que s'installe sur terre une chaleur de serre humide.

» Et les calottes polaires, dont certaines parties dérivèrent toujours recommencèrent leur fonte... »

Ici se tait la septième boîte.

Le télévid l'éjecte et elle tombe au sol.

Il y a d'autres boîtes encore, mais elles sont en piteux état. Chaque fois qu'on les passe dans le ventre du télévid, elles en ressortent plus fatiguées encore, amputées à jamais de nouvelles images, creusées de nouveaux silences.

Il vaut mieux ne plus passer les autres boîtes.

L'alcool ingurgité roulait des vagues molles dans le crâne d'Atlanta. Après chaque séance d'ivresse, c'était pareil, la même chose. Un dégoût profond qui lui brûlait le ventre et remontait dans sa gorge en bouffées piquantes.

L'envie d'en finir.

D'en finir à jamais. Une bonne foi. Prendre un fusil, ou un revolver, et mordre sur le canon d'acier tandis que le doigt appuie sur la détente. Rigoler, oui, rigoler ! dans la fraction de seconde où la tête éclate et s'éparpille.

Une fois, une fille avait demandé à Atlanta de presser la détente à sa place. Elle avait pris sa décision, mais n'avait pas le courage d'agir.

Il lui avait rendu ce service. Pourquoi ne l'aurait-il pas fait ? Pourquoi tenter de faire changer d'avis à cette fille ?

Il ne connaissait même pas son nom : on l'avait ramenée d'un raid parce qu'elle était jolie et jeune. Elle était grande et bien faite, avec un joli visage et des yeux bleus tristes, des cheveux plus noirs que l'enfer. Mais elle avait un mal bizarre qui lui rongeaient le ventre.

Dans sa caverne, elle avalait des pilules distribuées par les avions du gouvernement, comme ils appelaient ça. Elle disait que ça coupait le mal, que ça étouffait la douleur. Au camp, il n'y avait pas de pilules. La fille sans nom vivait pour souffrir.

Elle avait elle-même posé le canon du fusil au milieu de son front, entre ses yeux. Elle le tenait à deux mains.

— Ça y est ? avait demandé Atlanta.

Elle avait dit :

— Ça y est.

Et il avait appuyé sur la détente.

C'était un fusil de guerre, comme on appelait ces armes-là. On les nourrissait de chargeurs de dix et les balles étaient grosses comme ça.

Dans la détonation, le fusil a sauté. La fille, à genoux, a été projetée en arrière, basculant de tout son long à un pas, étendue bras en croix. Il y avait un petit trou noir entre ses yeux, mais tout le derrière de sa tête avait été arraché, collé dans une tache poisseuse sur un morceau de mur en béton qui se dressait sous la neige.

Elle était morte. Elle n'était plus rien, même pas quelque chose de joli à regarder avec son crâne déchiqueté et ces choses gluantes et rouges qui dégoulaient sur le mur.

Elle n'avait plus mal.

Atlanta avait emporté le fusil et il s'était soûlé, pour faire quelque chose. Il avait appris, plus tard, qu'un groupe sérieusement éméché était tombé sur la fille quelques heures après. Ils lui avaient découpé les seins en tranches qu'ils avaient fait frire sur un brasero et qu'ils avaient mangées. Puis ils l'avaient laissée aux chiens.

Alors seulement il avait vomi à s'arracher le ventre.

Un pas sur le sol dur et froid le fit sursauter. Il leva les yeux, vit

s'approcher un type nommé Soltice. Un maigre et bossu, les mains perpétuellement agitées de tremblements. Quand il jouait de la flûte, elles ne tremblaient pas. Uniquement quand il jouait de la flûte.

Il avait une tête longue et plate, des petits yeux de rat et de grandes dents jaunes.

— Tu as fait ta part, dit Soltice. Si tu veux, je te relève.

— Tu me relèves de quoi ? grasseya Atlanta.

Il se leva néanmoins.

Soltice indiqua d'un mouvement de menton l'écran sombre de la machine.

— Ce truc-là ? ricana Atlanta. Ce truc est foutu, si tu veux mon avis. Foutu, mort, épuisé. C'est à jamais le silence, Soltice, à jamais et qu'on crève !

Des rides creusèrent le front dégarni de Soltice. Il dit :

— Tu es resté ici trop longtemps, vieux. Descends. En bas, ils bouffent et ils boivent. Les frères Carlen ont tué des rennes.

— Pourquoi tu es monté, alors ?

Soltice haussa une épaule. Il prit la place d'Atlanta sur le siège de plastique, devant les écrans muets, posa au sol une liasse de feuillets découpés dans des journaux antiques. Des photos. Des photos représentant des animaux et des couples humains nus enlacés de bien étrange façon.

— Moi, j'en avais marre du bruit et de manger, dit Soltice. Ici...

Il n'acheva pas, fit un geste vague de la main.

Atlanta haussa une épaule. Lentement, il se dirigea vers la porte, trouva en tâtonnant le couloir et les marches de l'escalier. Après un moment, il s'habitua à la parfaite obscurité.

À la sortie de l'immeuble, il retrouva l'espace cabossé de la rue couverte de neige. Des réseaux de traces avaient creusé des passages qui s'entrecroisaient dans le manteau blanc et froid. Il suivit un de ces passages, au hasard, attiré par des chants et des accords de guitare.

Il se retrouva devant un haut amoncellement de décombres. Sous une large dalle de béton, il y avait une portière de couvertures tendues, raides de gel, qu'il écarta. Il entra.

Un couloir sombre. Des odeurs de viande grillée, d'alcool et de cigarettes de drogue. Des bouffées de musique.

Atlanta avança. Le sol était jonché de débris imprécis.

Après avoir parcouru quelques mètres, il distingua le rai de lumière rousse qui filtrait sous une seconde portière de couvertures. Il y parvint et écarta le rideau de la main.

Il lui fallut quelques secondes pour s'habituer à la chaleur, au bruit,

aux odeurs fortes. C'était beaucoup trop violent, après sa longue période de solitude et de silence en haut de l'immeuble.

Des lampes à gaz alimentées par des bonbonnes métalliques répandaient la lumière dans l'abri. C'était un trou dans les décombres, rien de mieux ; un trou comme il y en avait des dizaines d'autres. Les murs et le plafond étaient tapissés de cartons et de couvertures ainsi que de panneaux isolants récupérés au hasard des ruines. Un plancher de bois recouvert de peaux d'animaux avait été dressé au sol.

Au centre, un vaste brasier crépitait sur un tablier de tôle posé lui-même sur un socle de pierres. Des quartiers de viande grillaient. Le peu de fumée montait droit, s'évanouissait par un trou dans le toit.

Il y avait, dans cet espace, une trentaine de personnes, hommes et femmes, affalés sur les peaux. Ils mangeaient et riaient, buvaient, faisaient de la musique. Ou bien, étrangers à tout, ils écoutaient les vivions intérieures de la drogue.

Atlanta reconnut les frères Carlen qui donnaient cette fête. Tous deux immenses, barbus et chevelus, hilares et édentés. Ils se tenaient accroupis près du feu, côte à côte, une fille nue et ivre morte couchée en travers de leurs genoux. Ils s'accoudaient sans façon sur son ventre et son torse, claquaient violemment la peau blanche quand ils riaient.

Il y avait d'autres couples enlacés, inertes ou actifs. Il y avait des brailleurs et des buveurs solitaires, des rabâcheurs de chansons et de musique.

On poussa des hurlements pour accueillir Atlanta. On le tira, on le poussa, on lui tendit des lèvres, des tranches de viande mal cuite, des gobelets d'alcool et des seins à pleines mains.

Il tangua, trébucha, s'écroula et se redressa, rampa. Soûlé de bruits avant d'avoir ingurgité la plus petite gorgée de feu.

Un revolver... Mordre le canon et puis... Après. Une dernière fois se perdre, une dernière fois s'étourdir, s'enliser.

Il échoua avec un groupe de deux hommes ivres qui surveillaient une femme allongée, les jupes retroussées haut sur son ventre rond. La femme s'appelait Lixe, il la reconnut à son crâne nu, lisse comme une pierre polie. Elle avait les pommettes rouges, la bouche tordue et les mains serrées sur le goulot d'une bouteille. De grosses gouttes de sueur coulaient sur ses joues.

— Salut, Atlanta ! lança-t-elle. Tu arrives pile.

L'un des hommes – Atlanta ne se souvenait plus comment il se nommait – éclata de rire sans raison, lui tendit une tranche de viande et un gobelet. L'autre – il s'appelait Verde – sourit et dit :

— C'est une sacrée fête, pour une naissance, pas vrai, Atlanta ?...

Lixe grimaça et dit :

— Pas la peine de se réjouir ! S'il a six doigts, je n'en veux pas, je

vous l'ai dit !

Ses yeux rencontrèrent ceux d'Atlanta. Dans les prunelles noyées d'alcool passa un éclair pathétique, pitoyable. Une ombre de vraie peur, de vrai désespoir. Elle dit :

— C'est le quatrième, Atlanta. Tous avec six doigts, ou bien des trucs qui clochent... J'en ai marre d'être une machine à monstres, tu comprends ? Pourquoi on ne peut plus faire l'amour sans risquer de pondre des monstres ? J'en ai ma claque ! ma claque, je vous le dis !... J'en veux un vrai, un parfait ! Un avec des yeux normaux, une tête normale, des jambes et des bras normaux ! C'est tout ce que je veux.

Elle s'affaissa sur le côté, puis rejeta sa tête chauve en arrière, lèvres pincées, tandis qu'un grognement de bête montait de sa gorge.

— Bois un coup ! bois un coup ! hurla l'homme dont Atlanta ne se souvenait plus du nom.

Il avait, lui, six doigts à chaque main et un paquet de verrues incroyable en guise de nez.

Lixe grogna plus fort et la sueur ruissela comme une eau de pluie sur son visage. Lorsque l'onde douloureuse s'estompa, elle eut un profond soupir, demeura haletante un moment. Puis elle rouvrit les yeux, se souleva sur un coude et but une large rasade d'alcool.

— Verde, qu'est-ce qu'il fait ? demanda-t-elle.

Verde regarda entre les cuisses écartées et secoua la tête négativement.

Lixe retomba au sol.

Atlanta mangea et but. Au bout d'un moment, l'alcool faisant son effet, il se sentit gagné par cette joie délirante qui explosait dans l'abri. Il chanta, il but encore à la santé de Lixe et du bébé qui allait naître.

Les frères Carlen s'étaient levés et dansaient dans les bras l'un de l'autre, laissant au sol la fille qui leur servait de table. On pouvait marcher sur cette dernière sans qu'elle réagisse, totalement abrutie d'alcool. À un moment, des braises éclatèrent dans le foyer et tombèrent sur sa peau, au creux de l'épaule. Elle ne bougea pas davantage, laissant le feu roussir ses chairs. Au bout d'un moment, simplement, elle eut un petit sursaut qui fit rouler la braise au sol...

Un moment plus tard, l'enfant naquit entre les cuisses de Lixe. Il fut salué par un hurlement sauvage qui fit trembler les parois de l'abri. On se précipita, on voulut voir si le rêve de Lixe était exaucé. On s'écroula sur la mère ivre et l'enfant sanguinolant. On se releva.

Le cordon ombilical à peine coupé par Verde, Lixe empoigna l'enfant, le souleva.

Ils reculèrent.

Dans la tête d'Atlanta tout balançait.

Tandis qu'un silence étrange s'installait, Lixe regardait le nouveau-né, paupières froncées, tête dodelinante. Elle faisait un grand effort pour ne pas laisser la fatigue et l'ivresse gagner ce qui restait en elle de terrain à prendre. Elle dit :

— Il a cinq doigts... Normalement.

Puis hurla :

— Mais il est mort !

Dans le cri, elle envoyait par-dessus tous le petit corps inerte, violacé et gluant. La chose morte percuta le socle de pierre du foyer et tomba au sol comme un pantin mou.

Ils poussèrent tous des « hourras » et des glapissements, retournèrent aussitôt à leur musique, à leurs danses, à leurs chants.

Assise, tremblante, Lixe fixait Atlanta. Des larmes roulaient sur ses joues.

— Je suis... suis trop soûl, bégaya Atlanta.

L'abri, les cris, le visage de Lixe et ceux des autres, la fille nue que les frères Carlen jouaient à passer au-dessus des braises du feu, la tenant par les bras et les jambes, tout cela basculait, brassé comme par un gigantesque cataclysme.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Atlanta péniblement. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— J'en veux un qui soit normal et vivant, gémit Lixe.

Les larmes s'accrochaient à son menton, puis tombaient sur sa poitrine et faisaient des taches rondes dans le tissu de la robe.

— Plus tard, dit Atlanta.

Il dit aussi, en se couchant près de Lixe :

— Faut que je sois moins soûl... Moins soûl, c'est ça. Et que je trouve un revolver...

Comme une bête, la fête hurla. Jigg Carlen avait lâché un des pieds de la fille, qui balaya les braises.

C'était rouge, c'était noir, c'était douloureux et froid dans la tête d'Atlanta. C'était tout ce qui fait qu'un jour on cherche un revolver pour en mordre le canon et s'en aller ailleurs.

Ailleurs...

CHAPITRE VII

Aliane était une curieuse fille.

Ars s'en rendit compte bien vite. Ce n'était d'ailleurs pas difficile. Il suffisait pour cela d'écouter parler Aliane, de la regarder vivre pendant quelques heures.

Elle aimait le sang, les batailles, la violence ; et la violence, les batailles et le sang le lui rendaient bien, allumant ses yeux de bien jolie façon.

Elle avait un langage lourd, extrêmement cru, sa façon de parler ressemblait encore à une vraie bataille, les mots tombant drus, portés avec une précision meurtrière, dans toute la force de leurs impacts orduriers.

Elle savait ce qu'était un fusil et l'objet n'était pas quelque chose de déplacé dans ses mains. Elle savait s'en servir, aussi, et pas seulement le porter avec élégance. Une boîte de conserves lancée en l'air sautait quatre ou cinq fois sous les balles d'Aliane avant de retomber au sol.

Et puis, indépendamment de tout cela, elle savait aussi employer des mots doux, des mots simples et beaux. Elle le faisait rarement, avec prudence – ou avec pudeur ? – comme pour n'en pas gâcher la richesse. Parfois, Aliane parlait d'autres choses que de batailles.

Elle racontait un temps qu'elle n'avait pas connu, mais que l'on disait merveilleux. Elle racontait des fleurs et des paysages qu'elle n'avait jamais vus. Dans ces moments-là, ses yeux étaient voilés d'une certaine tristesse, d'une mélancolie profonde. Cela ne durait jamais bien longtemps : elle se reprenait, pirouette rapide, et ses lèvres se tordaient dans une grimace amère et elle lâchait quelque chose de bien ordurier. Pour effacer, eût-on dit. Pour gommer ce temps mort pendant lequel elle s'était laissée aller.

Elle avait aussi des gestes d'une grâce infinie lorsqu'elle coiffait ses cheveux jaunes, par exemple. Lorsque, surprise dans cette occupation, elle avait un chaud et rapide sourire avant de lâcher un juron.

C'était une étrange fille, qui gardait bien caché au fond d'elle-même un autre monde, un monde très personnel tout à fait différent de celui dans lequel elle vivait.

Ars avait deviné cela et il s'était senti devenir riche. Fort. Parce qu'Aliane avait accepté de lui dévoiler cet autre aspect de sa personne. Simplement pour cela.

Ars aimait la compagnie d'Aliane. Il aimait ses sourires et sa fougue, ses jurons agressifs comme la mélancolie de ses regards.

Peut-être aimait-il Aliane, tout simplement.

Une chose l'énervait : c'était quand Santa Fé riait en compagnie de la jeune femme. Quand il posait son bras sur son épaule, quand il la caressait. Quand il l'embrassait.

Alors, Ars se sentait plein de nervosité et il avait envie de tuer Santa Fé.

Il eut de plus en plus envie de tuer Santa Fé. Ce qui le retint dans ce projet n'était même pas la peur d'être tué à son tour par les autres membres de la bande. C'était une autre peur. Celle de voir Aliane meurtrie. C'était la peur de la colère possible d'Aliane.

Alors, il ne tua point Santa Fé.

Il eut beaucoup à faire. Apprendre à se servir des fusils que possédait la bande, par exemple, et qui étaient quelque peu différents de ceux que l'on utilisait dans la grotte. Certains de ces fusils tiraient en rafales, arrosant littéralement la cible de plomb. Ars fut rapidement conquis par ce genre d'armes et il en reçut une pour lui, après avoir prouvé qu'il pouvait être un maître de l'arrosage. Il reçut également un revolver à barillet. C'était une arme légère, précise et sûre, qui ne pouvait pratiquement pas s'enrayer.

Il apprit également, en compagnie de Jov et Aliane, à conduire une jeep. Ce n'était pas facile, dans les mauvais chemins tracés par le chasse-neige de tête. Pas facile non plus de guider les animaux de bât. Il fallait alors marcher dans la neige molle, tirant les bêtes à la longe, et leur parler sans arrêt, doucement, pour calmer leur crainte.

Il apprit l'alcool et les cigarettes qui vous redonnent des forces et vous font voir des choses merveilleuses, colorées comme ce n'est pas croyable.

Il apprit beaucoup de choses en peu de temps. Il avait suffi de deux périodes de marche, coupées par deux bivouacs sous les abris de toile, pour qu'il devienne un errant presque parfait.

Presque, car il manquait l'expérience de la bataille.

Ars l'espérait pour bientôt. Et il se mit à trembler d'excitation mal contenue lorsque, au « matin » du troisième « jour », ils arrivèrent en vue de cette communauté d'éleveurs qu'ils devaient encore visiter avant de rentrer au camp.

Il neigeait.

Ce n'était pas une bourrasque ni même une véritable averse. Du ciel sombre et bas descendaient des flocons légers. Le plus petit souffle d'air les faisait valser dans une grande pagaille.

Le paysage était vallonné et la colonne avançait depuis quelques

heures au creux d'une vaste dénivellation, bordée à gauche et à droite de coteaux enneigés. Des squelettes de forêts montaient une garde sèche sur les pentes de ces coteaux. Des fûts et des branches nues emmêlées pour étriller le vent.

Puis la colonne s'arrêta.

Les phares du chasse-neige, en tête, découpaient l'ombre violemment, découvrant à une centaine de pas ce rassemblement serré d'abris et de maisons.

À la première observation, les maisons semblaient faites de pierres et de troncs d'arbres. Elles étaient pourvues de cheminées qui fumaient. À l'écart, il y avait sur les pentes nues comme des enclos de branchages. Ils étaient vides et la neige vierge y avait bien un mètre d'épaisseur.

Des chiens se mirent à aboyer dans le village.

— Allez ! dit Jov en arrêtant le moteur de la jeep.

Il sauta en bas du véhicule, son fusil dans une main. Aliane et Ars suivirent.

Les autres, tous les errants de la bande avaient fait de même. Ils se tenaient debout dans la neige, sans un mot, tenant leurs armes prêtes. Seul, Sneath était resté sur le siège du chasse-neige.

Ars rencontra le regard d'Aliane. Elle souriait, dit :

— T'as l'air de quelqu'un qui va bouffer tout le monde, Ars. Ne t'énerve pas. Ça fait déjà deux ou trois fois qu'on visite ceux-là, et il n'y a jamais eu d'ennuis. Ils élèvent des bœufs sauvages et des rennes, et ils ont toujours été réguliers.

— Pour ce qui est des bœufs, maugréa Jov, on dirait qu'il n'y en a plus beaucoup, à voir les enclos...

Le regard d'Aliane changea. Elle dit, sans le plus petit accent de moquerie dans la voix :

— Et c'était à prévoir, non ? La neige est trop longue... depuis trop longtemps.

— Alors, qu'est-ce qui leur reste, à tous ces éleveurs ? dit Jov. La chasse ?

— On verra, dit Aliane.

Du haut de son chasse-neige, Sneath beugla un ordre bref. Deux errants sortirent de la colonne et s'avancèrent, fusils en main. Ils dépassèrent le véhicule de tête, s'enfonçant dans le bourrelet de neige qui débordait de chaque côté de la lame de l'étrave, continuèrent. Ils marchaient droit vers les maisons de la communauté. Le double faisceau des phares leur claquait violemment le dos, tirant devant eux d'interminables ombres.

Dans le village, les chiens s'étaient tus.

Il n'y avait pas la moindre lumière aux fenêtres et, dans le pesant silence, on aurait pu croire les abris abandonnés. Il y avait cependant la fumée. Les filets de fumée qui s'échappaient des cheminées, montaient droit dans le ciel d'ombre et la danse folle des flocons de neige.

Ars serra plus fort contre lui le pistolet mitrailleur. Aliane et Jov avaient maintenant des regards tout à fait circonspects ; ils étaient tendus, se tenaient prêts, le doigt sur la détente.

Le coup de feu claqua alors que les ombres des éclaireurs touchaient la première maison. Un trait de soufre dans l'ombre, une détonation. Et le premier des deux hommes bascula en arrière, s'enfonçant de tout son poids dans le manteau de neige.

Déjà, une deuxième détonation claquait et l'autre éclaireur pivotait à son tour, offrant aux regards, dans une fraction de seconde, le masque rouge de son visage déchiqueté avant de s'affaler, lui aussi, dans la neige.

Une véritable fusillade éclata alors, tandis qu'aux fenêtres des maisons naissaient une multitude d'éclairs de feu.

Des cris.

Des braillements.

En écho, les errants, fous de colère, ripostaient, arrosant en aveugles les abris couverts de neige. Des balles piaulèrent, ricochant sur les murs de pierre comme sur les carrosseries des véhicules, fouettant la neige et les troncs de bois.

Dans les premières secondes, Jov et Aliane s'étaient jetés à plat ventre, de côté, suivis par Ars. Ils se relevaient tous trois aussitôt, se mettaient à ramper à l'assaut du tertre neigeux. Ils grimpèrent de biais, afin de s'élever pour pouvoir prendre le village par le travers.

La neige pénétrait dans les vêtements, roulait en caresses froides dans le cou. Dans la tête, les crépitements des coups de feu, les cris. Ars rampait comme un forcené, immédiatement derrière Jov. En troisième position suivait Aliane, gênée dans la reptation par son ventre rond.

Quelques minutes suffirent pour que le trio se retrouve en bonne place, à une centaine de mètres de la couronne des maisons, à la lisière même de la forêt fantôme qui hérissait le coteau. Ils prirent position derrière un tronc couché, balayant la neige.

En un coup d'œil, Ars se fit une idée nette et précise de la situation. La majorité des errants avait suivi leur tactique, se dispersant sur le coteau opposé. Ils encerclaient pratiquement le village. Un des phares du chasse-neige avait été crevé. Dans la neige, les corps des éclaireurs abattus formaient des taches sombres. En queue de colonne, trois ou quatre types s'activaient pour faire reculer les animaux de bât. Ils ne

s'étaient pas suffisamment hâtés car un cheval ruait, étendu au sol dans une mare de sang.

Ars leva son arme, pressa la détente.

Il hurla instinctivement, sans même s'en rendre compte, tandis que ses balles piochaient le bord du toit d'une maison basse, juste au-dessus de la fenêtre. Il rajusta son tir, et, cette fois, les rideaux de peau huilée s'envolèrent en charpie.

— Laisse ça et sers-toi plutôt de ces trucs ! cria Jov.

Ars saisit machinalement la poignée de grenades que lui tendait le géant roux. Il dégoupilla la première en même temps que Jov ; tous deux lancèrent simultanément. Quatre secondes plus tard, la maison basse volait en éclats dans un grand souffle de neige et de feu. Le toit crevé s'ouvrit, s'envola, projetant des débris de bois en tous sens. Debout elle aussi, Aliane se mit à arroser copieusement les décombres au pistolet mitrailleur.

Il y eut un grand cri sauvage sur le versant opposé du coteau, et trois ou quatre errants suivirent instantanément l'exemple de Jov et Ars.

Des explosions violentes ébranlèrent la nuit et trois maisons situées à l'extérieur du cercle – par rapport à Ars – s'écroulèrent avec fracas. Des éleveurs jaillirent comme des flèches de ces décombres fumants. Quatre d'entre eux furent cueillis par la quatrième explosion de grenade. Leurs corps sautèrent, déchiquetés, dans l'éclair violent. Les autres, apparemment hébétés, demeurèrent sur place, le fusil inutile pendu au bout du bras ou encore les mains vides. Une grêle de plomb les faucha les uns après les autres.

Il restait cinq ou six maisons intactes. Le feu nourri des premiers instants de la bataille n'était plus qu'un souvenir. Spasmodiquement, des coups de feu étaient tirés des fenêtres, sans la moindre précision. De nouvelles grenades lancées par Jov et Ars manquèrent leur but, soulevant simplement de la terre et de la neige à la gueule d'une des maisons.

Puis, très vite, après un court moment de silence parfait, les coups de feu qui avaient repris s'espacèrent graduellement. De nouveau, ce fut le silence.

Un hurlement féroce déclencha l'attaque, levant toute une ligne d'errants sur le versant du coteau, les précipitant comme une vague bruyante sur le village fumant.

Ars bondit, lui aussi, après avoir engagé un nouveau chargeur dans son arme. Il était suivi par Jov, Aliane et deux autres qui les avaient rejoints.

La vague roula. Des maisons, furent encore tirés quelques rares coups de fusil. Une balle renversa un des errants qui courait à hauteur

d'Ars ; elle lui déchira le bras dans une grande éclaboussure rousse.

Tout en hurlant, Ars dévala la pente neigeuse. Il se retrouva devant une des maisons intactes, arrosa la fenêtre d'une rafale, fonça vers la porte. Tout autour de lui, c'était le vacarme, les coups de feu, la neige qui giclait. Les errants déferlaient sur le village comme une marée furieuse.

Un coup de pied fit voler la porte. En une seconde, un éclair, Ars vit que l'intérieur de l'abri était chichement éclairé par des lampes à huile. Il vit le corps sanguinolant étendu au sol, et puis les autres, ceux qui ne saignaient pas, ceux qui n'étaient pas morts. Il les vit, deux femmes en longues robes de peau, et trois hommes barbus aux yeux fiévreux. Et deux enfants.

Oui, un éclair.

Et puis les hommes, d'un même élan, jetèrent leurs fusils vides.

Ars avait tiré. Ars tirait.

Le crépitement du pistolet mitrailleur montait en lui, saccadé. L'arme tremblait, tressautait dans ses mains, comme une chose vivante.

Une onde de vrai plaisir physique, mêlée à une certaine dose d'horreur, lui traversait le ventre, tremblait dans ses genoux, gonflait ses veines d'un sang brûlant.

Il vit tomber les trois hommes sous ses balles, hachés à bout portant. Il vit le sang jaillir et tacher leurs vêtements, le sol et les murs de la pièce.

Il vit les femmes enlacées, muettes de terreur, s'effondrer comme sous l'effet d'une gifle gigantesque. Elles étaient à terre, mortes, et Ars s'acharna, empoigné tout entier par une jouissance jamais connue. Il vida ainsi son chargeur.

Posément, il en glissa un autre dans l'arme. Il transpirait. Le monde autour de lui était un chaos brumeux barbouillé de couleurs et de bruits.

Et les deux enfants étaient là. Debout. Et ils ne disaient rien, ils ne bougeaient pas. Ils étaient là, la bouche ouverte, les membres ballants.

Et Ars appuya de nouveau sur la détente de son arme.

Lorsqu'il sortit de la maison, la terre était mouvante sous ses pieds. De la salive coulait sur son menton, il était secoué de sanglots secs, hystériques. Il aurait été incapable de dire depuis combien de temps il se trouvait au centre de ce carnage fou. Du sang tachait ses vêtements, et ce n'était pas le sien.

Dans ce brouillard, il vit courir des femmes aux vêtements déchirés, aux cheveux défaits. Elles furent atteintes par une rafale juste devant lui, en plein dos, et l'une d'elles eut un hoquet sonore, vomit une grosse goulée de sang avant de s'abattre.

Les cris. Les coups de feu.

Les cris, surtout.

Il vit Levis et Lie, au milieu de cette fureur, plaquer au sol une autre femme et lui arracher ses vêtements, tandis que Santa Fé, debout, dégrafait la ceinture de son pantalon. La femme se tordait, criait. Ils lui tenaient les bras écartés et Lie avait posé la lame de son couteau sur sa gorge.

Lorsque Santa Fé se coucha sur la femme, Lie enfonça le couteau.

Ars marchait. Son pistolet mitrailleur pendu au bout du bras, flageolant. Son pantalon était mouillé, il grelottait. Après le tourbillon de jouissance, il était épuisé, vide, noyé d'horreur. Le monde entier était une trappe immense et il était tombé dedans. Un piège.

D'une maison s'échappèrent en hurlant deux jeunes gens couverts de sang. Ils titubaient, trébuchaient. Otlaw surgit derrière eux, leva son revolver automatique et pressa deux fois la détente. Les deux jeunes gens s'écroulèrent.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ? demanda Ars.

À personne. Dans un murmure.

Il se laissa tomber dans la neige, coudes aux genoux.

Des cris furieux le tirèrent de cette semi-inconscience dans laquelle il était tombé.

Mis à part ces cris, c'était le silence brut, total. Il leva les yeux, se redressa. Trois maisons brûlaient. La neige tombait dru à présent, et déjà une fine pellicule recouvrait les cadavres et les décombres. Dans la clarté d'un des incendies, un groupe d'errants s'agitaient. De là provenaient les cris.

Ars se secoua, s'approcha.

La première personne qu'il reconnut était Aliane. Elle cligna de l'œil et demanda :

— Où tu étais passé ?

— Là-bas, dit vaguement Ars.

Il avait froid, devait être très pâle. Un moment, Aliane le considéra d'un œil sévère et il s'attendit à des moqueries. Il n'y eut pas de moqueries. Elle ne fit que hocher la tête.

— Qu'est-ce qu'ils font ? demanda Ars.

— On a eu ceux-là vivants, dit Aliane. Ils sont en train de s'expliquer...

Au centre du groupe formé par les errants, il y avait deux hommes à genoux, une femme et une dizaine d'enfants. Tous à genoux. Jov et Santa Fé allaient de l'un à l'autre, braillant des ordres, des questions.

Ars remarqua que l'un des hommes avait le bras droit arraché au

niveau du coude. De sa main valide, il étranguait la blessure. Des filaments de chairs et de tendons pendaient entre ses doigts.

Jov s'arrêta devant le blessé.

— Toi ! brailla-t-il. Tu préfères donc que tous ces gosses soient tués ? Qu'est-ce qui vous a pris, bande d'imbéciles ?

L'homme leva vers lui des yeux vides.

Jov s'adressa à son compagnon qui semblait, lui, en bon état physique. Il dit :

— Écoute-moi, toi. Vous allez répondre à nos questions, tu entends ? Vous allez nous dire ce qu'on veut savoir. Sans quoi, je te jure qu'on va s'occuper de toi et de ceux qui restent... À toi, espèce de salaud, on commencera par couper les oreilles, et le nez, et les couilles, et on te coudra tout ça dans la bouche, tu entends ? Ça fait mal, mais pas assez pour en crever ! Il nous restera tes doigts, tes ongles... Il y a un boulot fou sur les ongles... Et puis, si c'est pas assez, on dénichera un rat, quelque part, on le collera sur ton ventre, sous un récipient de fer. Il voudra se tailler, le rat. Il va creuser, pour se tailler. Et il va creuser dans ce qui est possible de creuser, pas dans le fer. Il va se balader dans tes boyaux, le rat !

L'homme était pâle, il secouait la tête comme une machine déréglée.

— On te fera ça à toi, dit Jov. Ensuite, on s'occupera de la femme. Et puis après des gosses... Qu'est-ce que tu préfères ?

— Si je vous réponds ? dit l'homme en roulant des yeux apeurés.

— Tu peux au moins être sûr qu'on touchera pas à la femme et aux gosses.

— Vous me tuerez si vous voulez ! gémit l'homme. Mais pas de torture ! pas de torture !

— C'est d'accord, dit Jov. Maintenant, réponds : où sont les bêtes ?

L'homme secoua encore la tête. Il cria :

— Il n'y en a plus, je vous le jure. La neige est là depuis trop longtemps. Dessous, c'est mort. Il n'y a plus d'herbe, rien ! Les bêtes se sont mises à crever, les unes après les autres. On les a tuées nous-mêmes pour saler leur viande... Avec ça, on a tenu un moment.

— Et les rennes ? Vous aviez des rennes...

— Même pour les rennes, c'est trop dur. Ils se sont mis à descendre plus au sud. On n'a pas pu les garder.

— On a trouvé dans les maisons des conserves, dit Santa Fé. Et aussi des machines pour parler à distance ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

L'homme hésita. Il laissa glisser sur ses compagnons un regard épuisé, terrorisé.

— Parle ! hurla Jov en le poussant de la crosse de son fusil.

— Ce sont ceux du gouvernement, dit l'homme.

Il y eut un silence. Tous les errants échangèrent un coup d'œil étonné. Jov répéta, d'une voix basse et terrible :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Ce n'est pas une histoire, dit l'homme affolé. Ils sont venus dans des machines volantes qu'ils nomment hélicoptères. Ils sont venus nous aider... Ils nous ont apporté de quoi manger, des conserves, des munitions, des vivres... Ils nous ont parlé d'un pays dans le sud où la neige n'est pas épaisse, où il fait chaud. C'est là que sont partis les troupeaux de rennes. Il paraît qu'il y a de l'herbe, là-bas...

— Mais ils vous ont laissés ici, hein ? Avec ces machines pour parler à distance...

— On devait les prévenir... C'était ce qu'on devait faire en échange des vivres... Ils vous chassent. Ils disent que vous êtes des...

— Ta gueule ! coupa Santa Fé.

Son revolver aboya deux fois et les deux hommes à genoux s'aplatirent dans la neige.

Jov et le grand Noir échangèrent un coup d'œil. Puis Jov acquiesça. Le revolver de Santa Fé aboya une fois encore et la femme tomba comme une masse, la tête traversée.

— Pas les gosses, dit Jov. On a promis. Les loups s'en chargeront.

Sneath était couché en travers de son siège, sur le chasse-neige. Il avait été touché dans la première fusillade. La balle avait traversé le pare-brise de plastique et puis elle avait pénétré au-dessus de son œil droit pour ressortir sous la nuque.

Ils descendirent Sneath et l'allongèrent dans la neige.

Ils avaient perdu quatre hommes et une femme, deux chevaux de bât. Une jeep avait, en outre, ses deux pneus avant crevés, ainsi que le radiateur. Il fallait la laisser sur place.

Restaient quatre jeeps, deux véhicules à chenilles, le chasse-neige, quatre chevaux et mules de bât.

Ils emportèrent ce qu'ils purent des provisions trouvées dans le village, puis une équipe acheva la destruction de celui-ci à la grenade.

Ars prit place à côté d'Aliane, dans la jeep. Jov était devenu chef et voyagerait désormais sur le chasse-neige. L'arrière de la jeep était chargé au maximum.

Longtemps, sans échanger un mot, ils regardèrent sauter les maisons, palpiter les incendies. Ars sentit le regard d'Aliane posé sur lui. Il la regarda.

Elle ne dit rien, et lui pas davantage, pendant un grand moment.

Puis, enfin, Ars :

— Et si c'était vrai ? Je veux dire, pour ce que disait cet homme ? Pour les pays sans neige...

— Tais-toi, souffla Aliane.

Ars eut une grimace amère. Il dit :

— Ici, bientôt, il ne restera plus que les loups. Les loups affamés. Et nous.

— J'aime bien les loups, dit Aliane. Ils tuent pour vivre. Nous sommes des loups.

— Et nous tuons pour vivre ?

— Oui, je crois... Je ne sais pas. Je t'expliquerai ça un jour. Tu ne sais pas comment nous en sommes venus là. Tu ne sais rien...

— Je crois, dit Ars... Je crois que je m'en fous.

Aliane ne répondit pas. Elle semblait très fatiguée. Après un temps, Ars dit :

— Je voulais vivre. Je voulais tuer, oui... Mais... ceux-là...

— Ceux-là, dit doucement Aliane, avaient des postes de radio et ils devaient nous espionner. Ils devaient renseigner le gouvernement sur nos actions, nos positions. Ils l'ont peut-être fait.

— Alors ?

— Alors ?... C'est marrant. Cette histoire de gouvernement, j'avais fini par ne plus y croire. Depuis le temps... Belle lurette qu'on n'avait pas vu d'avions. Je les croyais effacés de la surface du globe par les nôtres... C'est peut-être les nôtres qui sont effacés...

— Qu'est-ce que c'est que ce gouvernement ?

— Comment veux-tu qu'on le sache ? Ce sont des hommes qui essaient de remettre ça avec leur intelligence, avec les machines et tout. Ce sont des hommes qui reprennent le chemin du désastre. Nous, nous sommes les loups et nous essayons d'empêcher un recommencement. À notre façon.

Elle se tut, ajouta après un moment :

— Et ça va mal, Ars... Les loups sont menacés. Bientôt, ils n'auront plus de quoi manger, ni de quoi faire rouler leurs jeeps. Il leur restera des chevaux, pour un temps. Et puis les chevaux crèveront et il restera la chasse. Et puis le gibier disparaîtra, et avec lui les vrais loups, les loups à quatre pattes. Pour les autres... Mais d'ici là, on sera peut-être massacrés depuis longtemps, pas vrai ?

— Je ne voulais pas vivre pour ça, dit Ars.

— Et pourquoi ? Dis-moi pourquoi on peut vivre, maintenant ? Vivre, c'est une épreuve. C'est attendre la mort qu'on porte en soi, toi dans ta bosse sur le crâne, moi dans ces plaques de croûte qui vont me bouffer la tête.

— Je croyais, dit Ars, que vivre c'était autre chose.

Et Aliane eut un sursaut presque joyeux. Elle hocha la tête.

— Ça nous arrive à tous, dit-elle. Et moi, quand ça me prend... C'est fou, quand on s'y met, ce qu'il peut nous passer comme conneries en tête.

Elle pinça le bras d'Ars, sourit.

— Ne fais pas cette gueule... Tu sais te battre. Est-ce que tu sais aussi faire l'amour ? Parce que j'ai envie de faire l'amour avec toi.

Quelque chose de doux, de fou, d'enivrant, coula dans les veines d'Ars. Il regarda le sourire d'Aliane, sourit lui aussi.

— Et Santa Fé ? dit-il.

— Quoi, « Santa Fé » ?

— Rien, dit Ars.

Il était heureux.

Un peu plus tard, Jov donna le signal du départ.

Ils ne laissaient rien derrière eux. Sinon des cadavres mutilés, des décombres et les flamboiements des incendies.

Et aussi une dizaine d'enfants debout dans les lueurs folles, sous la neige qui tombait dru. Des enfants grelottants qui les regardaient s'éloigner sans un mot, hébétés, comme on regarde passer l'épouvante et l'horreur.

CHAPITRE VIII

Le silence.

Le silence, comme il peut être lourd et total quand la tempête replie ses tentacules, ravale sa colère.

Au-dehors, c'était la trêve. C'était le monde couvert d'ombre et de neige sale, avec, profilées dans le lointain, les ombres plus épaisses encore de montagnes édentées.

Dans l'immense solitude, quelque part, les abris de toile étaient dressés en rond, les véhicules muets et immobiles attendaient, comme des bêtes en repos.

Sous les abris, c'était encore le silence. Il y avait de temps à autre le bruit feutré d'un corps se retournant sur sa couche, ou bien un grognement étouffé, dans le sommeil. Rien de plus.

Ils avaient mangé hâtivement et s'étaient couchés sans attendre. Sans boire ni festoyer, comme c'était l'habitude ordinaire après chaque raid.

Ce raid-là, qui laissait derrière eux les ruines fumantes d'une communauté d'éleveurs, avait une sale odeur de mort. Le poids d'un invisible danger pesait sur le souvenir des massacres. C'était tombé sur eux et cela s'était mis à couler dans leurs veines. Il n'en fallait pas plus pour qu'ils mettent des signes de mauvais présage derrière des événements somme toute naturels, quoique désolants. Ainsi la mort de Sneath. Ainsi les autres morts.

C'était la première fois qu'on leur opposait résistance, depuis qu'ils menaient leur vie de pillards errants.

La première fois que des imbéciles osaient lever contre eux leurs fusils de chasse, leurs couteaux. La première fois que ces mêmes imbéciles osaient désobéir aux consignes impitoyables concernant l'instruction et les rapports avec cet invisible « gouvernement ».

Alors, oui, c'était peut-être un signe. Un vilain signe. Peut-être les premiers coups de gong du glas sonné pour les loups...

Ils s'étaient couchés et avaient éteint les lumières. Mais ils avaient mis longtemps avant de fermer les paupières.

Ars était couché contre Aliane, sous la même fourrure.

Dans l'abri, alors que la dernière lampe était encore allumée, Santa Fé s'était approché. Debout, sans un mot, il avait regardé le couple.

Ses yeux étaient durs, ses mâchoires serrées. Mais il n'avait rien dit.

Aliane n'avait rien dit, elle non plus.

Ils s'étaient simplement regardés très durement, pendant quelques secondes, et puis Santa Fé avait tourné les talons. Il avait éteint la lampe avant de s'allonger à l'écart.

Il faisait chaud, sous les fourrures. L'haleine d'Aliane sentait le miel, ses cheveux étaient doux.

Elle ne bougeait pas. Elle n'avait pas bougé depuis l'extinction de la lampe. Elle attendait peut-être qu'Ars fasse un geste, murmure une parole.

Mais Ars ne dit rien. Il avait trop à faire avec son cœur battant. Dans sa grotte, avant, les femmes étaient vieilles et laides, et puis elles appartenaient toutes à un homme. Il y avait Ridice, bien entendu, mais pouvait-on, se souvenant d'elle, parler de femme ? Et jamais Ars n'avait approché les vieilles, jamais il n'avait porté la main sur Ridice. Jamais Ars n'avait pensé aux femmes pour son plaisir.

Ainsi, un long moment s'écoula.

Le silence était une corde tendue dont chaque fibre s'étire, s'allonge au maximum de l'élasticité. Au point zéro de résistance, les fibres de la corde cassent.

— Aliane, dit Ars.

Une voix rauque, un murmure fragile.

— Mm ? fit Aliane.

Son souffle lent, calme, battait la joue d'Ars. Autour d'eux, dans l'abri, les autres dormaient.

Ars dit :

— Santa Fé..., qu'est-ce qu'il va penser ?

Elle eut un hoquet joyeux. Sa main glissa sous la fourrure et se posa, chaude, sur la poitrine d'Ars. Elle trouva l'échancrure de la chemise et s'y glissa.

— Tu as peur ? souffla Aliane.

— Non, dit Ars. Ce n'est pas ça.

C'était vrai.

— Alors quoi ? Qu'est-ce que ça peut te faire, ce que pense Santa Fé ? Qu'est-ce que ça peut nous faire ?

La main d'Aliane avait ouvert la chemise, et elle glissait sur sa peau. C'était très doux ; cela chatouillait et donnait le frisson.

— Ce qu'il pense, souffla Aliane, je n'en sais rien. Je m'en fous. Je peux dire ce qu'il fera ou ce qu'il essayera de faire.

— Oui ?

— Oui... Il essayera de te tuer. C'est un homme comme ça. Avant moi, il avait une autre fille. Et puis un type nommé Salto lui a pris

cette fille. Il les a tués tous les deux. C'est un homme comme ça... Est-ce que ça te fait peur ?

— Je n'ai pas peur de Santa Fé, dit Ars. De personne... Je voulais savoir ce qu'il en était, c'est tout.

Et c'était bien. Et s'il tremblait encore, ce n'était plus tout à fait de la même façon. Santa Fé était un danger, un danger affirmé, pour Aliane et pour lui. Non, il n'avait pas la moindre peur en lui. Il saurait prendre garde et protéger la vie d'Aliane. Elle était peut-être tout à fait capable d'assurer seule sa sécurité ; il serait là néanmoins. Il veillerait.

Le souffle d'Aliane descendit sur le sien, ses lèvres brûlantes se posèrent sur ses lèvres. Ars oublia tout. Sa tête se vidait, dans un long grésillement. Il pensa : « Je l'embrasse, moi... »

Il la serra contre lui, très fort, jusqu'aux gémissements. Ses mains, sans aide aucune, trouvèrent leur chemin sous les vêtements d'Aliane, trouvèrent la peau douce et moite des reins, des flancs. La jeune femme se haussa sur un coude lorsqu'il poussa ses paumes au long des hanches rondes, faisant glisser le pantalon. Les mains d'Aliane couraient de même sur Ars. Elles étaient une lave brûlante.

Serrés l'un contre l'autre, peau contre peau, ils mêlèrent leur souffle jusqu'à plus soif, et au-delà. Paupières closes, les véritables yeux s'ouvraient sous le bout de leurs doigts.

C'était pour Ars le premier regard. Il courait, affamé, sur le corps de la femme découvert, sur ses reins cambrés, sur ses cuisses nerveuses, dans le pli de sa chair aux secrètes langueurs et sur son ventre rond qu'un enfant habitait, sur ses flancs qui tremblaient, sur sa poitrine lourde aux pointes durcies de fièvre. Il n'en finissait pas de vouloir tout savoir.

Comme une bête, comme une chatte folle, Aliane grogna. Aliane se raidit, mordit et griffa. Ses ongles se plantèrent dans le dos d'Ars, surpris ; ses dents se refermèrent sur ses lèvres. Il gémit. Il s'ébroua.

Et puis ce fut comme l'arc qui se détend. Et puis le corps d'Aliane redevint lourd.

Essoufflée, pantelante, elle respirait la nuit à petits coups pressés. Progressivement, sa respiration retrouva un rythme normal.

Dans le crâne d'Ars, des bouffées de honte imprécise dansaient une bien cruelle sarabande.

Aliane était là, étendue à ses côtés, qui ramenait sur elle la fourrure glissante. Ce qu'il voulait, Ars, c'était retrouver sa chaleur, c'était retrouver sous ses doigts la courbe de son dos et se nicher, enfant, dans la douceur de ses seins. Poser la joue sur ce nid-là, baisser les paupières et demeurer en paix, dans le chaud d'une enceinte imprenable, pour trente mille éternités. Le ventre d'Aliane, avec

l'intrus dedans, le voleur de paix douillettement installé, c'était différent.

Une crampe lui tordit le genou. Doucement, il retira sa jambe d'entre les cuisses de la femme. Elle le laissa aller.

Elle allait rire.

Elle allait rire avec d'autres. Elle allait s'en aller. Que pouvait-elle faire d'un semblant de mâle au sexe mort ?

Il ne fallait pas qu'elle s'en aille ! Ni qu'elle se moque !

Il revint vers elle, priant le vide pour qu'elle ne s'écarte point, priant le vide pour qu'elle ne l'abandonne pas au seuil de cet étrange plaisir qu'il venait de découvrir dans les odeurs de sa peau. Priant le vide de toute son âme...

Elle demeura.

Sa main lasse tomba sur l'épaule d'Ars, ne bougea plus. Et lui, il pleurait. Sans la moindre retenue, les larmes coulaient sur ses joues, et puis sur la peau d'Aliane, dans le cou d'Aliane, au creux de la poitrine d'Aliane.

Elle ne se moqua point. Ni ne le repoussa. Après un grand moment, elle dit :

— Qu'est-ce que tu as ?

Ars dit, comme on se parle à soi-même, sans retenue, sans honte :

— Je ne veux pas que tu me laisses... Je ne veux pas, je te tuerais. Je te tuerais.

— Ne parle pas toujours de tuer, mon vieux Ars...

Ars dit :

— Il n'y avait pas de femmes, dans la grotte. Ou rien que des vieilles, qui étaient laides et sèches. Et puis une autre jeune qui était comme une bête. C'était... c'était la première fois.

Elle caressa doucement ses cheveux. Ses doigts légers couraient sur la bosse molle de son crâne. Elle murmura :

— Ne te tracasse pas. C'est souvent comme ça, la première fois.

— Je sais que non. Certains sont incapables... toujours !

Elle ne répondit pas immédiatement ; elle ne dit pas qu'il avait tort. Simplement, elle continua de caresser ses cheveux. Enfin, au bout d'un certain temps, elle dit :

— Tu n'as pas aimé ?

Ars acquiesça en silence.

— J'aime encore, dit-il. J'aimerai toujours... Mais toi, toi, tu ne peux rien attendre de moi, tu ne peux rien... Je ne peux rien te donner.

Elle se raidit quelques secondes, le souffle suspendu. Puis, dans un souffle :

— Tu penses ce que tu dis ? Tu le penses ?

— J'en crève ! gronda Ars.

Les doigts d'Aliane s'appuyèrent sur sa nuque. Elle posa ses lèvres, légères, sur son front, dit d'une voix bizarre :

— Tu es gentil, Ars. Personne ne m'a jamais dit que j'étais gentille et je ne l'avais jamais dit à personne.

Il se serra contre elle. De nouveau, ses yeux étaient emplis de larmes, mais ce n'était plus pareil.

Aliane dit encore :

— J'ai bien aimé, je te le dis. C'était différent... C'était autre chose. Mais j'ai bien aimé, je te le jure. Tu ne connais rien de ces choses-là... Et puis, je le sais, un jour... tu verras. Tu y parviendras. Je te le dis. Je le sais.

— Tu es gentille, toi aussi.

— Non, dit Aliane.

Elle savait bien que non. Suffisait-il d'un mensonge pour « être gentille » ? N'était-elle pas plutôt extrêmement fatiguée, découragée, abattue ? L'envie d'abandonner la lutte...

Elle n'ignorait pas que, dans la majorité des cas, les bossus de la tête étaient aussi des impuissants. Des impuissants à vie. Incapables d'entretenir des relations sexuelles normales, trouvant parfois leur plaisir de bien curieuse manière. Elle n'ignorait pas davantage qu'ils mouraient généralement très jeunes, quand la bosse se mettait à faire mal, après de furieuses crises de folie.

Cacher la vérité, entretenir un espoir-suicide, est-ce que c'était « être gentille » ?

Elle pressa la joue d'Ars contre son sein. Ses yeux étaient humides à elle aussi. Et jamais, peut-être, elle n'avait eu les yeux humides, auparavant. Jamais.

— Reste là, dit-elle à voix basse. Reste toujours là. Ne t'en va pas.

— Je ne m'en irai pas, dit Ars.

*
* *

La colonne avançait rapidement. Le plus vite possible, c'est-à-dire que l'allure était celle d'un cheval au pas.

Il ne neigeait plus. Le froid s'était durci.

Une pellicule craquante de givre et de neige poudreuse recouvrait les véhicules et leurs chargements, ainsi que les vêtements. L'haleine collait aux narines et sur le menton, les doigts étaient gourds, raides, malgré les gants de peau protecteurs.

Devant le chasse-neige, le manteau gelé atteignait parfois la hauteur d'un homme debout. Il s'ouvrait comme terre labourée sous la dent plate et coupante de la machine, s'écartait pour former un bourrelet chaotique du haut duquel roulaient des blocs compacts dans la plaie vive nouvellement découpée. Le véhicule qui suivait immédiatement le chasse-neige devait se battre avec ces blocs, ainsi qu'avec les traces puissantes de la machine de tête.

Il n'y avait d'autre bruit que celui des moteurs. Les hommes et les femmes se taisaient. Secoués rudement par les machines qui les portaient, ou bien marchant à pied et tirant les animaux de bât, ils allaient, le regard fixe et les mâchoires serrées.

Parfois, dans la colonne, des yeux qui avouaient l'inquiétude se levaient en direction de la voûte sombre du ciel. Tous, c'était certain, entendaient encore – entendraient longtemps – les révélations de l'homme affolé, au village des éleveurs massacrés.

Mais le ciel était nu et muet. Apparemment, le ciel avait suffisamment à faire avec son éternel manteau de nuages et de brumes froides, dans les plis mouvants de la grande nuit de plomb.

Et la colonne avançait, guidée par le monstre dévorant et borgne que chevauchait l'immense Jov.

Le paysage ne changeait pas.

C'était toujours, au fur et à mesure qu'ils avançaient dans l'ombre, la même succession de collines et de tertres uniformément écrasés de froidure. Parfois – souvent – des taches étriquées de forêts mortes, des arbres comme des statues funèbres, des morts écartelés que le vent démembraient patiemment, sans hâte, impitoyable et sûr de son fait.

Toujours ce paysage exsangue...

Ars avait pris le volant. Il conduisait très bien, pour quelqu'un qui ignorait tout d'une jeep quelques « jours » auparavant. De plus, la plaie sinueuse ouverte dans la neige ne facilitait en rien cette conduite.

Oui, Ars se débrouillait bien.

Aliane était à ses côtés, engoncée dans son épaisse pelisse, les cheveux pris sous un large bonnet de poils. On ne voyait que le bout de son nez – rouge – et son regard. Parfois, elle lançait un coup d'œil en direction d'Ars, et celui-ci répondait par un sourire. Ils avaient peu parlé. C'était mieux, de ne pas parler trop. Ils avaient en commun un secret magnifique qu'il valait mieux ne pas gâcher bêtement.

Avant le départ, Ars avait revu Santa Fé, bien entendu. Ils ne s'étaient rien dit. Simplement, Santa Fé avait souri d'une drôle de manière.

Il pouvait bien venir ! N'importe quand, n'importe où. Ars tenait son revolver dans sa ceinture et, entre les genoux d'Aliane, il y avait

son fusil et celui de la jeune femme.

Tuer Santa Fé, ce n'était pas quelque chose de gratuit, pas uniquement pour le plaisir. Tuer Santa Fé, c'était balayer un danger, c'était protéger Aliane. C'était construire quelque chose.

Et puis, ce ne serait pas facile non plus. Il n'était pas moitié mort, Santa Fé. Il n'était pas un quelconque débris pour qui vivre ou mourir ne faisait pas plus de différence. Tout au contraire ! Il voulait vivre, Santa Fé ! Il voulait vivre et il voulait Aliane.

Comme les mâles des rennes qui se battent pour la femelle ! Pareil ! C'était aussi grand que cela.

Ars dit :

— Est-ce qu'on a vu, parfois, des loups quitter la horde ? Quitter la horde et s'en aller ailleurs, je veux dire.

— Où cela ?

— N'importe où. Pour chercher autre chose... Est-ce que ça s'est vu ?

Le regard d'Aliane était trouble. Elle dit :

— Je ne sais pas.

— J'aimerais bien que ces choses-là existent, dit Ars.

Un peu plus tard, Aliane dit, immobile, les yeux fixés droit devant elle :

— Il n'y a pas d'ailleurs. Il n'y en a plus. Au camp, nous avons des machines. Elles sont là depuis toujours, peut-être, c'est-à-dire depuis au moins cinquante ans. Elles racontent l'histoire du passé. L'histoire d'avant. Quand les hommes n'étaient pas des loups, quand ils étaient savants, intelligents, raisonnables. Quand ils étaient des humains supérieurs à toute autre espèce animale. Elles racontent comment ces créatures touchées par le doigt de Dieu ont détruit leur planète... Comment ils ont cassé un monde sur lequel il devait y avoir mille et mille possibilités *d'ailleurs*. Je te montrerai les machines, Ars, quand nous arriverons. Et nous arriverons bientôt.

Mais Ars souriait. Il dit :

— Sais-tu ce que disent les errants, Aliane ? Ils disent qu'il ne faut rien attendre de bon des machines. Ils disent cela.

Elle sourit, elle aussi. Mais d'un sourire un peu triste.

CHAPITRE IX

Quelques instants auparavant, Aliane avait repris le volant de la jeep. C'était heureux. De toute façon, Ars aurait été parfaitement incapable de conduire : deux yeux, ce n'est pas suffisant pour à la fois prendre garde à la route et faire connaissance avec une ville.

Une ville ! La première qu'Ars ait jamais vue.

Il en avait le cœur gonflé, la poitrine trop étroite. Le froid s'était envolé, ou s'il sévissait toujours, Ars n'en avait plus conscience. Malgré les cahots, il s'était dressé sur son siège, cramponné à la monture métallique du pare-brise. Bouche bée, il regardait.

La ville était là, sous ses yeux.

Nichée dans une cuvette creuse, au cœur de l'enchevêtrement bossué des collines, elle s'étendait à perte de vue, ses limites rongées par l'ombre. Immense.

C'était aussi, dans la mesure où l'on pouvait distinguer nettement, un enchevêtrement. C'était comme le bourrelet de neige que laissait derrière elle l'étrave du chasse-neige, en blocs amoncelés, jetés les uns sur les autres.

Voilà comment c'était, la ville.

Un grand chaos. Des niveaux brisés qui se chevauchaient, qui glissaient les uns sur les autres pêle-mêle. Avec, parfois, pour déchirer le manteau neigeux, de superbes accrocs de béton ou de pierres, avec des projections figées, des panneaux déchiquetés qui, bien longtemps auparavant, avaient été des maisons et qui béaient maintenant comme des gueules ouvertes sur l'ombre aux dentures féroces de glace pendues sous les gencives pierreuses.

Avec des élancements tordus de ferrailles rongées par la rouille sous la chape luisante du gel. De merveilleux, de fantastiques élancements qui dessinaient mille figures abstraites. On lisait dans ces signes de fer torturé les souvenirs atroces du grand cataclysme, on lisait la peur, l'effroi, la folie. Mais c'était beau. Beau malgré tout, beau tout de même. C'était autre chose que les forêts desséchées qui pleuraient dans le vent une misère de fantôme ; c'était autre chose que les grottes. C'était... c'était ce qui restait d'un lieu où les autres, ceux d'avant, avaient vécu. La trace, enfin, de ces fous dont on parlait tant qui avaient tiré sur terre le rideau de l'interminable nuit.

Dans le fatras se dessinaient encore ce qu'ils appelaient des rues,

des passages plus ou moins rectilignes sur lesquels la neige était lisse, uniforme.

Et puis, sur le bord droit de la ville, il y avait cette tour gigantesque dressée en ergot. Pas une tour. Un de ces immeubles qui formaient la ville originellement, et que la catastrophe, par quelque coup de hasard miraculeux, n'avait pas jeté à terre.

Un survivant.

Il était là, unique, terrifiant de grandeur et de solitude. Solide encore, avec ses murailles percées d'une multitude d'ouvertures, le sommet couronné d'un entrelacs serré de ferrailles distordues.

Il veillait.

— Eh bien ? lança Aliane.

Elle dut répéter son appel plusieurs fois avant qu'Ars en prenne conscience. Finalement, il hocha vigoureusement la tête, dit :

— C'est fantastique.

— Non, corrigea Aliane avec un demi-sourire. C'est un amas de ruines.

— Jamais je n'avais vu de ruines, dit Ars.

Il reprit sa contemplation, sans remarquer le haussement d'épaules d'Aliane.

La colonne avait entrepris la descente vers la ville, suivant une sorte de passage en lacets à travers les blocs de roc et de neige, louvoyant dans le réseau touffu des carcasses de forêts abattues.

Au bout d'un moment, Ars put se rendre compte que les amas de ruines étaient bien plus imposants qu'il ne se l'était imaginé du sommet des collines. Certains entassements devaient bien dépasser en hauteur douze ou quinze tailles d'homme.

Des lumières brillaient çà et là – lumières diffusées par des feux de bois, ou par d'autres procédés artificiels – comme des lampes à gaz.

La descente prit une quinzaine de minutes. Puis la colonne se retrouva sur terrain plat, fila en droite ligne vers un de ces passages ouverts dans les ruines. Les décombres dépassaient grandement vingt hauteurs d'homme. Ils formaient de chaque côté du passage des murailles bossues, crevées, hérissées de toutes sortes de débris, balafrés de gigantesques stalactites de glace.

Au-dessus de tout cela, touchant le ciel de la tête, l'immeuble épargné tombait de l'ombre.

Alors que le chasse-neige pénétrait dans la rue, des cris fusèrent. D'ici et puis de là, de partout.

Et la ville morte qui paraissait déserte quelques instants auparavant se réveillait, grondait, hurlait. Des trous d'ombre percés dans les ruines jaillissaient des dizaines d'errants. Peut-être des centaines.

Des hommes et des femmes aux longues chevelures, couverts de fourrures et de colliers. Ils accouraient, se pressaient autour des véhicules, lançaient des saluts et des rires.

Ils furent rapidement si nombreux que leur masse empêcha l'avance de la colonne. Alors, Jov arrêta le chasse-neige.

Un long cri d'enthousiasme monta dans la nuit. La danse des torches atteignit son point culminant, la ronde des visages entraîna Ars dans un véritable tournis. Toujours debout dans la jeep, il souriait au hasard, ne sachant où donner de la tête, ne sachant véritablement s'il devait avoir peur ou se réjouir dans tous ces débordements.

Les cris lui emportaient la tête. La marée humaine sautait, dansait, piétinait, affluait et refluit en cadences. Visages hilares, bouches ouvertes sur des dents blanches ou bien jaunies, ou bien aussi sur d'impressionnantes rangées de chicots noirâtres. Yeux bouffis, ou démesurément ouverts, injectés de sang ou trop clairs, trop pâles. Peaux sombres, blêmes, lisses et tachées de pustules. Colliers de pacotille qui sautent, qui volent au rythme de la danse, boucles d'oreilles lumineuses, bouches ouvertes, langues rouges, qui crient...

Une bourrade d'Aliane le ramena à la raison. Il sursauta. La jeune femme avait son fusil en mains, et elle lui tendait le sien.

Prévenant :

— Fais gaffe, Ars. Il y a dans tous ceux-là certains tigres et tigresses qui collectionnent les nouveaux venus.

Le fusil claqua dans ses paumes.

Une vague de la marée encerclait la jeep. Les cris, les questions fusaient :

— Quel est ton nom, toi ?

— Eh, les gars ! une recrue nouvelle ! Salut !

— C'est Aliane ! Comment vas-tu, Aliane ? Qu'est-ce que c'est que ce ventre rond ?

— Qu'est-ce que c'est que ce type qui est avec toi, Aliane ? C'est lui qui te baise ? Où est-ce que vous l'avez récolté, avec sa double tête ?

— Comment ça a marché ?

— Est-ce que c'est bon ? Est-ce que vous avez des conserves ?

— Est-ce que vous avez du tabac et des cigarettes ?

— De la blanche ! Toi, le nouveau, est-ce que vous avez de la blanche ?

— Aliane, mon petit mouton !

— Comment ça s'est passé ? Vous avez eu...

— Des bouteilles de gaz, bordel ! Il nous en manque depuis une éternité !

— Eh ! toi, qu'est-ce que...

— ... pas bien, Aliane, de nous avoir fait ça ! On te maudit, parole !
Et puis on...

— ... neiges qui tiennent ? On dit que les rennes...

— ... de la merde ! de la merde ! C'est rien autre chose que de la merde, et je...

— Gaz !

— ... ton nom. T'as pas de nom ? Je vois pas pourquoi tu nous dirais pas ton...

— ... pas deux comme moi pour ce qui est de faire l'am...

— ... Aliane qui ne veut pas ?

Un roulement énorme. Une vague brassée, éparpillée, déchiquetée.

— Le premier qui touche au chargement prend une balle dans le ventre ! hurla Aliane.

Sans ménagement, Ars repoussa d'un coup de crosse en pleine poitrine une femme déjà âgée qui tentait d'escalader la voiture. Elle tomba en arrière et la foule l'avalait.

— ... pas ta sale gueule, Aliane ! Est-ce que tu te crois...

— Reculez ! cria Aliane, le fusil braqué. Si vous avez tant besoin de vos drogues, qu'est-ce que vous attendez pour piller vous aussi, au lieu d'attendre ici sur vos culs de salauds ?

Pour Ars, elle jeta :

— Tire, Ars ! S'ils t'emmerdent vraiment trop, n'hésite pas et tire ! C'est à chaque fois pareil.

Quatre ou cinq jeunes débraillés dans le froid venaient précisément de sauter sur le capot de la jeep. Ils avaient des visages maigres, des cheveux hirsutes. Une salive blanche ourlait leurs lèvres. À genoux, en rampant, ils avançaient, souriants. Les deux premiers tenaient des couteaux dans leurs mains.

La poitrine du plus proche touchait déjà le canon du fusil d'Ars. Il agrandit son sourire, leva son bras armé comme pour écarter le canon. Ars tira.

Il y eut une grande flambée de poudre dans les colliers brisés, sur la poitrine du jeune qui fut projeté en arrière. La balle qui ressortit entre ses omoplates piaula sur le cul métallique du chasse-neige, ricocha et se perdit dans la foule.

Simultanément, Aliane avait tiré, elle aussi, touchant au cou le deuxième jeune fou qui levait son couteau. Il tomba comme un pantin aux ficelles coupées, à demi décapité.

Dans les cris, d'autres coups de feu furent tirés à l'arrière de la colonne. Et puis, debout sur le siège du chasse-neige, Jov lâcha au ciel une rafale de mitrailleuse. Une autre encore. Une autre. Des pendeloques de glace s'effondrèrent dans les ruines, effritées en cent

mille éclats.

Jov ne brûla pas moins d'un chargeur tout entier avant d'obtenir un semblant d'attention. Alors, il hurla à pleins poumons :

— Les impatients, les exaltés et les emmerdeurs en tous genres se feront descendre, vous entendez ? Nous rentrons de razzia, pour nous, comme pour vous, que ces procédés indisposent. Aujourd'hui, ce n'est plus Sneath qui commande la horde ! Sneath est mort, et je suis celui qui parle ! Je ne suis pas comme Sneath ! Je n'aurai pas avec vous la patience de Sneath.

Le silence se fit presque total. Quelques cris épars, encore. Quelques gloussements d'ivrognes.

— Nous ramenons un butin ! cria Jov. Ce butin sera partagé tout à l'heure. En attendant, par le ciel qui nous tuera ! laissez-nous au moins décharger ce butin dans les abris !

Il y eut une ovation, une nouvelle levée de brailllements. Cette fois, docile, la foule s'écarta, laissa passer la colonne qui reprit sa marche en avant. La foule suivit la colonne. Ils chantaient et criaient toujours, mais ils n'essayaient plus de prendre les véhicules d'assaut.

Ars retrouva un rythme respiratoire normal. Il échangea avec Aliane un rapide sourire, dit :

— Je les voyais déjà nous tomber sur le poil et nous massacrer là, surtout après les coups de feu.

— Jamais, dit Aliane. Certains de ceux-là ne participent pas aux raids parce que ça les ennuie, simplement, ou parce qu'ils ont participé au précédent. D'autres parce qu'ils n'en sont pas capables, physiquement. D'autres aussi parce qu'ils pensent ; ceux-là se sont forgés des principes d'honneur et de moralité. Mais tous, ils ont besoin de nous qui faisons la sale besogne. Si nous n'étions pas là, ils seraient bien obligés de grimper dans les jeeps et de se faire chier pour le pillage... On ne craint rien d'eux.

Elle ajouta :

— Les jeunes, tout à l'heure, étaient malades. Manque de drogue, probablement, à la gueule qu'ils avaient. C'est différent. On leur a peut-être rendu service...

Devant une large muraille de ruines, le convoi stoppa. Il y avait dans cette muraille une « porte » aux dimensions spectaculaires. La foule s'y rua, se mit à basculer un à un les panneaux de tôle ondulée qui l'obstruaient. Des feux de torches illuminèrent l'intérieur.

La salle, apparemment, avait résisté aux séismes et à l'effondrement de l'immeuble. Elle était vaste, haute. Les murs étaient de béton lisse, et le plafond aussi. Il y avait bien quelques lézardes, mais rien de grave.

Le convoi tout entier pénétra dans cette salle, les véhicules se

rangèrent au long du mur.

Le déchargement s'effectua rapidement. Une grande partie de la foule y participa, sous la surveillance attentive d'errants en armes. Ars et Aliane faisaient partie de cette cohorte, le doigt sur la détente.

Le butin fut déchargé des véhicules, caisse après caisse, sac après sac, tonneau après tonneau. Glissant de bras en bras, les marchandises étaient empilées au fond de la salle. Elles y demeureraient, sévèrement gardées, jusqu'à ce qu'un nouveau transfert les emmène au fond de caves profondes et sûres, pour le tri, puis la répartition équitable dans toute la communauté. Des réserves seraient constituées et utilisées raisonnablement, jusqu'à ce que la baisse du stock, à un moment, motive une nouvelle expédition de pillage parmi les étendues enneigées.

Aliane avait expliqué tout cela à Ars, tout en surveillant le transport des marchandises. Elle lui parla aussi de la fête qui allait suivre, pour saluer le retour de la horde. Déjà, ils allaient prélever une certaine partie des provisions volées, pour cette fête. C'était l'usage. La fête durerait plusieurs « jours » et plusieurs « nuits ».

— On y boira, on dansera. On fumera des drogues pures et fraîches. On fera l'amour, on se tuera, peut-être. C'est comme ça... C'est ce qu'ils attendent, depuis longtemps. Depuis la dernière fête.

Ars fit une grimace.

Le déchargement était maintenant terminé. Les errants revenus se mêlaient maintenant à ceux qui n'étaient pas partis, à ceux qui n'avaient jamais quitté la ville, sans plus de différence. Déjà, la salle aux véhicules et aux vivres se vidait. Des grappes humaines qui se bouscullaient, qui braillaient. Jov avait donné ses ordres, placé une douzaine de gardes armés de mitrailleuses autour du butin – une montagne de caisses, de barils, de sacs et de récipients en tous genres qui touchait le plafond, donnant tout à coup à la salle beaucoup moins d'importance en volume.

Jov s'en allait, porté en triomphe. Il avait annoncé la fête en l'honneur de Sneath et des temps d'abondance vécus sous sa tutelle. Mais il n'avait pas parlé des radios découvertes dans le dernier village d'éleveurs, ni des migrations de rennes, ni de la mort blanche qui pesait de la patte, toujours plus fort, ni du « gouvernement » qui refaisait parler de lui...

— Il en reparlera plus tard, dit Aliane, sombrement. Quand il sera soûl, quand il aura la panse pleine, ou bien planté dans le ventre d'une fille. Ils en parleront tous, à un moment... mais le plus tard possible, pour ne pas gâcher la fête trop vite.

Des hommes et des femmes – et aussi des enfants – apparemment

moins excités que la majorité, vinrent saluer Aliane. Sans débordements, sans excès. Ils lui serraient la main ou l'embrassaient rapidement, et Ars n'en fut pas affecté.

Ils s'intéressèrent à lui, également, demandant son nom et d'où il venait, et ce qu'il pensait du camp. Aliane répondit pour lui aux premières questions. Pour le reste, il avoua qu'il était encore un peu abasourdi.

Parmi ces gens apparemment équilibrés, il y avait deux couples, Orol et Lunia, Jidi Black et Maureen, des enfants qu'ils ne nommèrent pas – dont l'un ne possédait pas de nez. Ces couples invitèrent amicalement Aliane et Ars à partager leur abri.

— On le fera, dit Aliane. Quand Ars sera fatigué de visiter le camp.

C'était Aliane la douce qui parlait. Aliane au sourire de miel.

Les couples s'éloignèrent, tirant leurs enfants. Un moment, Aliane les suivit du regard. Elle dit, songeuse :

— Ils ne sont pas comme les autres. Quelques-uns sont comme ça, et je les aime bien. Ils semblent plus forts que n'importe qui dans ce cirque et, pourtant, c'est à peine s'ils savent comment tenir un fusil...

— Qu'est-ce qu'ils font ici ?

— Je ne sais pas. La horde les a recueillis, comme toi... Je ne sais pas. Il y a des erreurs partout.

— Je veux dire : comment ils passent leur temps, s'ils ne savent pas...

— Ils font ce que faisaient probablement les vieux sur les murs de ta grotte. Oui, ils dessinent, ils peignent... Ils tissent de jolies choses avec des laines colorées par leurs soins. Ils pourraient aussi bien se servir des étoffes que l'on vole, pas vrai ? Non. Ça ne les intéresse pas. Je veux dire : ils ne trouvent pas à redire au fait que l'on vole, tu vois ? Ils s'en foutent. Ils essaient aussi, dans la mesure du possible, de se suffire à eux-mêmes, de se nourrir par leurs propres moyens. Ils aiment ça. Ils ne donnent pas l'impression d'être pressés de mourir, mais au contraire, on dirait qu'ils sont heureux de vivre.

Elle se tut un instant, ses yeux glissant dans le vague. Ars eut envie de la prendre dans ses bras, de la serrer très fort. Puis elle reprit :

— Ils se foutent de tout ce qui les entoure, merveilleusement. Je suppose qu'ils font l'amour avec grand plaisir, et c'est pour tout de la même façon : ils font l'amour avec tout. Avec le bois qu'ils sculptent, la peau qu'ils tannent, les peintures qu'ils mélangent... Ils font tout cela non pas parce que c'est vital, ni parce que ça doit être, ni parce que c'est foncièrement utile : ils le font parce qu'ils aiment.

Ars souriait. Les cris, les braillements de fauves délirants s'étaient éloignés dans la nuit, perdus au creux de quelque profondeur dans les ruines géantes. Aliane et Ars étaient pratiquement seuls dans la grande

salle, avec les gardes du butin qui jouaient aux dés et aux cartes.

— Je peux te demander quelque chose ? dit Ars, doucement.

Aliane sursauta, comme arrachée à un rêve. Son regard se posa sur lui.

Ars dit :

— Mon père s'appelait Jett. Il disait... il disait qu'avant, avant tout cela, le soleil était visible dans le ciel. On appelait cela le jour, comme maintenant on nomme les phases de nuit moins profondes. Il racontait... il disait même que, tout petit, il avait vu ça. Mais je crois qu'il mentait.

— Et alors ?

— Quand il racontait le soleil... Il disait que tout était clair, que les nuages, alors, n'empêchaient ni la lumière ni la chaleur. C'était comme une boule de feu, dans le ciel.

Il se tourna vers Aliane, planta ses yeux dans les siens, dit :

— Est-ce que tu crois qu'il mentait, Aliane ? Est-ce que tu crois qu'il inventait ?... Parce que s'il ne mentait pas, si ce n'étaient pas que des histoires de vieux...

— Oui ?

— Je crois qu'on devrait chercher. Chercher ailleurs, et essayer de se rendre compte. Ce n'est peut-être plus partout comme c'est ici. C'est peut-être changé... Quand l'homme parlait du sud, au village, quand il parlait de cet endroit où vont les troupeaux de rennes... S'il était par là-bas, le soleil ?

Aliane sourit, de ce sourire triste qu'elle avait parfois. Elle hocha doucement la tête, dit :

— Vers le sud ou ailleurs, le soleil est bien mort, Ars. Mais c'est vrai qu'avant il était visible dans le ciel. Je t'avais promis l'histoire du passé. Alors, viens. Viens tout de suite...

Elle s'éloigna à grands pas, sans attendre davantage. Ars hésita une seconde avant de la suivre.

Au-dehors, ils croisèrent des groupes qui paraissaient bien gais, embrassés tout entiers dans les griffes de la fête. Ils ne leur accordèrent pas la moindre attention.

Quelques minutes plus tard, Aliane s'arrêtait au pied de l'immeuble épargné, fiché comme un immense pieu dans le socle des ruines. Un tunnel menant à la porte avait été creusé dans les gravats, la neige et les blocs de glace.

— Viens, dit Aliane.

Elle s'engagea dans le tunnel.

Il suivit.

L'œil gris du télévid fut traversé par un éclat bleuâtre, et s'éteignit. Il y eut un déclic. La petite boîte noire fut éjectée de la machine et tomba dans les mains tremblantes de Soltice. Il la tripota un moment avant de la reposer au sol, se redressa et sourit de toutes ses dents jaunes.

— Après ? dit Ars.

Il avait froid, ses reins et ses jambes étaient engourdis, mais il n'y pensait pas vraiment. Assise à ses côtés, Aliane avait remonté son col, joint ses mains dans les manches de sa pelisse. Elle dit :

— Il y a d'autres boîtes, encore, qui racontent la suite. Au moins en partie. Mais elles sont dans un si triste état qu'on évite de les passer encore.

— Est-ce que vous voulez boire un coup ? dit Soltice en offrant sa bouteille. C'est pas qu'il fasse particulièrement chaud, ici. Et puis, quand on a vu ça pour la première fois, on a toujours besoin d'un remontant, pas vrai ?

Ars prit la bouteille, but au goulot de longues gorgées d'alcool. Il passa le flacon à Aliane, qui but elle aussi.

— Qui a fait ça ? demanda Ars. Qui est cette voix qui raconte ?

Aliane redonna la bouteille à Soltice et, pendant quelques secondes, le regarda boire : le va-et-vient de la pomme d'Adam de l'homme valait la peine d'être vu. Elle dit :

— On ne sait pas vraiment. Les films ont été pris sur le fait, c'est certain. Et puis, quelqu'un a dû les monter ensemble, pour un condensé global. Je ne sais pas quand, ni pour qui... Peut-être pour ceux qui viendraient après... On a retrouvé beaucoup de télévids dans les ruines, à ce qu'on dit. Celui-ci est le dernier en marche.

— Vous avez des piles ? demanda Soltice.

— Je ne sais pas, dit Aliane. C'est possible, je ne sais pas.

— Parce que si vous n'avez pas de piles, ce machin va craquer, lui aussi, c'est certain.

— Il n'y avait plus tellement de réserves anciennes de matériel là où nous avons pillé, avoua Aliane. Je ne sais pas si nous avons des piles...

Soltice fit une grimace, haussa une épaule.

— Alors, il y a intérêt à ce que quelques-uns se mettent à apprendre tout ça par cœur, si on veut que d'autres sachent, plus tard.

Ars dit :

— Mais la suite ? Ce qui s'est passé ensuite ?

Soltice eut un gloussement terne.

— Justement, à propos d'apprendre par cœur, Atlanta savait ça par cœur. Il passait son temps ici, à attendre un appel des autres errants, sur cette machine-là ; mais moi, je crois qu'elle est foutue. Et puis il se passait l'histoire du passé... Vrai, il savait ça par cœur.

— Où est-il ? demanda Aliane. Je le connaissais un peu.

Soltice haussa encore une épaule, but une nouvelle rasade d'alcool. Il dit, tout en s'essuyant les lèvres d'un revers de main :

— Les chiens ont dû le bouffer complètement, à l'heure qu'il est. Il s'est foutu en l'air d'un coup de revolver, il n'y a pas si longtemps de ça. Avec une fille dont j'ignore le nom – mais elle n'avait pas de cheveux, je crois... Oui, il s'est foutu en l'air. Il passait trop de temps ici, il en devenait dingue, à toujours boire et regarder le télévid. C'est dommage, parce que, lui, il savait tout ça par cœur. Bien mieux que moi.

— Mais tu sais tout de même ! pressa Ars.

Soltice acquiesça violemment.

— Bien sûr, je sais ! Tous, on sait... Seulement, Atlanta, il avait les mots justes, les mots qui fallaient... Moi, je peux juste dire que quand ça s'est remis à fondre, naturellement l'eau s'est remise à monter. Les fissures de l'écorce terrestre se sont ressoudées. Alors, c'est à ce moment-là que le froid s'est installé dans la pénombre, dans la nuit éternelle. C'est là que les bêtes et les gens se sont mis à crever encore plus. Ça a été le début de la fin pour la végétation ensevelie sous la neige... Voilà ce que je sais. Et je sais qu'on en est là, que c'est le début. Que le froid avance chaque jour davantage, qu'il devient toujours plus dur. Je sais que, dans pas longtemps, on sera tous claqués. Qu'on sera pas grands-parents, faute de vivre d'une part, et d'autre part, de toute façon, faute de petits-enfants. Foutre oui ! je sais ça !

Il hoqueta deux ou trois fois, se remit à boire.

En silence, Ars se leva. Marcha jusqu'au bout de la salle et se planta devant une fenêtre. En bas, loin, la ville hurlait à fête.

Puis Aliane le rejoignit. Il sentit sa main dans la sienne, sa joue sur son épaule. Il dit :

— Tu as vu ? Tu as vu comment c'était, dans le soleil ?

Aliane ne répondit pas. Simplement, elle serra très vite les doigts d'Ars dans les siens.

CHAPITRE X

Au cœur des décombres, ils avaient creusé leurs abris.

C'était profond et chaud comme des tanières de renards gris. Ils s'étaient servis dans les ruines, ramassant jusqu'au moindre débris de ce qui pouvait être utile pour la lutte contre le froid. Aux immeubles effondrés, ils avaient arraché des panneaux de particules isolants, des lambeaux de laine de verre s'échappant des cloisons crevées, des cartons, des plaques de plastique ou de liège et même des revêtements de sols, des moquettes synthétiques, des tapis, etc.

À l'aide de tout cela, ils avaient calfeutré les abris.

Ou bien, aussi, ils avaient aménagé les caves qui avaient résisté. C'était pareil.

D'anciens fourneaux à bois étaient plantés au centre des surfaces habitables, et leurs tuyaux de fer rouillé s'envolaient dans le plafond, se perdaient dans l'amas de décombres, loin au-dessus.

Ils avaient pris possession des ruines, s'étaient installés comme des rats. Et ils vivaient.

Lunia et Jidi Black avaient préparé à manger. Des conserves fraîches, de la viande de renne salée.

Leur abri était quelque chose de véritablement agréable, reposant et chaud. Des peaux de bêtes tendaient les murs et aussi des couvertures de laines tissées par les deux femmes, Lunia et Maureen. Au sol, il y avait des peaux également. Elles étaient très souples, délicieusement soyeuses, même les cuirs épais de bœufs sauvages. C'était là l'œuvre d'Orol, un grand gaillard incroyablement barbu et chevelu, le compagnon de Lunia : il était très fier de son travail de tannage et il fit cadeau d'une immense peau de bœuf à Ars et Aliane.

Ils mangèrent. C'était chaud, épicé. C'était bon.

Ensuite, ils parlèrent.

Ils écoutèrent Aliane raconter les razzias. Elle dit que les provisions se faisaient de plus en plus rares chez les groupes disséminés dans les montagnes. Elle raconta aussi l'incident du dernier pillage ; elle parla des contacts qui semblaient avoir repris entre les gouvernements et certains villages d'éleveurs.

— Il fallait s'y attendre, dit Orlo. Nous ne sommes pas les seuls, et c'est certain. D'autres groupes ont pu se former, réunifiant les débris

de toutes sortes de civilisations. Voilà sûrement de quoi est formé ce qu'on appelle le « gouvernement ». Ceux-là n'ont rien refusé de la civilisation qui a si bien détruit la vie sur cette terre. Au contraire.

— Je le pense aussi, dit Aliane.

Les autres approuvèrent par des hochements de tête silencieux. Orlo continua :

— Ils se sont regroupés. Pendant un certain moment, le chaos a favorisé la prolifération de groupes d'errants tels que nous. Il y en avait sur toute la Terre, dans tous les points du globe. Ils se sont servis des stations émettrices de télévision qui n'étaient pas détruites. En ce temps-là, certains pouvaient encore avoir les connaissances nécessaires. C'est ainsi que nous avons capté leurs messages, sur l'écran de notre machine. Et puis... et puis, on ne sait pas. Peut-être que les machines ont cessé de fonctionner, ils n'étaient plus capables de les réparer, par manque de connaissances appropriées ou pénurie de matériel adéquat, on ne sait pas. Ou bien encore, ils se sont fait massacrer les uns après les autres par ceux du gouvernement, précisément, qui avaient eu le temps de se grouper en une force organisée, de plus en plus imposante.

— Ceux du gouvernement auraient pu émettre, eux aussi, dit Jidi Black. Et nous aurions pu capter leurs...

— Pas forcément. Car moi, je pense que notre machine réceptrice est fichue depuis longtemps. Et comme personne, ici, n'est capable de réparer... Il se peut que le gouvernement nous tombe dessus. Avec l'aide des éleveurs, ils vont ratisser le pays, le nettoyer. Eux n'ont rien oublié. Au contraire : de toutes leurs forces, ils essaient de retrouver les secrets perdus, de continuer. « Sauver la race humaine », ce doit être leur but. Avec les machines, avec la technique et la science... Et ils doivent y croire de toute leur âme, sincèrement.

— Qui a raison ? dit Ars.

Ils le regardèrent sans agressivité, avec des sourires simples sur les lèvres.

— On ne peut savoir, dit Maureen.

Ars dit :

— Vous aussi, vous vouliez protéger la race des hommes. En niant le progrès technique et scientifique, justement, qui est en partie – en grande partie – la cause de la catastrophe. Détruire une arme, c'est ne plus pouvoir s'en servir et oublier le principe de fonctionnement de cette arme, c'est empêcher de la reconstruire. Mais, pour cela, il fallait la violence. Il fallait contrôler par les armes le non-savoir. C'est cela ?

— C'est à peu près cela, oui, dit Aliane.

Ars secoua la tête.

— Et vous êtes devenus les loups. Les loups qui se dévorent entre

eux, qui se tuent par jeu, sans raison. Vous êtes devenus cette horde sauvage... Il y avait peut-être des choses bonnes, dans la science des vieux ? Je veux parler des remèdes, des médicaments qui soulagent les souffrances. Ici, les gens crèvent en hurlant, quand certaines tares se réveillent. Le remède, c'est un coup de revolver.

Aliane planta ses yeux dans ceux d'Ars. Elle dit :

— Et pourquoi voudrais-tu que les gens aient envie de vivre, Ars ? Dans ce monde que nous ont légué nos ancêtres savants ? Celui qui a mal n'a peut-être pas envie d'être soulagé, pour avoir encore à vivre des années dans cette merde ! Ils avaient inventé des médicaments, c'est vrai. Des remèdes qui guérissaient de certaines maladies. Mais il y avait toujours d'autres maladies et toujours de nouveaux remèdes à inventer. Le fait de pouvoir fabriquer une pilule implique une certaine connaissance et un certain niveau technologique. Ce niveau technologique lui-même implique d'autres dangers, d'autres maladies, etc. C'est une ronde. Une ronde qui n'en finit pas.

Ils discoururent sur ce sujet pendant un grand moment.

Ars les laissa parler, s'abstenant de tout commentaire. Derrière ces deux situations extrêmes – gouvernements-errants – il sentait confusément d'autres possibilités. Des manières de vivre plus nuancées. Un peu comme la cellule Orol-Black au cœur de la horde des errants ; un peu comme les éleveurs en communauté, aussi. Les éleveurs, d'une certaine façon, étaient libres quoique leur vie fût influencée par l'existence des errants et celle du gouvernement. La cellule Orol-Black était libre, elle aussi, mais dépendait des errants, et, par-là, s'opposait en principe au gouvernement.

C'étaient pourtant, malgré tout, d'autres manières de vivre.

Il devait en exister d'autres. Cela devait pouvoir se faire.

D'autres façons de vivre qui ne dépendraient de personne ni de forces extérieures. Pas plus des errants que du gouvernement.

... Sur les parois de l'abri, parmi les peaux tendues, il y avait aussi des peintures. Jidi Black et Maureen en étaient les auteurs.

C'étaient de simples morceaux de planches ou des surfaces de carton enduites de peintures. Ces peintures, de couleurs différentes, étaient judicieusement disposées, et le tout représentait des paysages.

De merveilleux paysages. Les couleurs étaient crues, violentes, s'affrontant et se liant dans une débauche généreuse. Les paysages étaient ceux de mondes étranges qui présentaient parfois une certaine ressemblance avec les images les plus anciennes diffusées par le télévid.

On y voyait de grandes étendues de terre jaune ou verte, seulement piquées d'herbes et d'arbres. Le ciel bleu, terriblement bleu.

L'un des tableaux représentait une montagne rousse aux pics

déchirés. Des flammes sur le fond pur du ciel vierge. Et, dans ce ciel, il y avait un soleil. Au coin, à gauche. Un soleil comme une chaude blessure, barbouillé en blanc et en jaune éclatant.

Un soleil fantastique. Un soleil comme dans ces récits interminables rabâchés par Jett et les autres vieux de la grotte...

Ars regardait les tableaux. Il regardait le soleil blanc et jaune, au coin, à gauche...

Dehors, loin, c'était toujours la fête.

Il retrouva les tiédeurs d'Aliane et l'odeur de sa peau. Il retrouva le nid douillet de ses seins, la rondeur de son ventre.

Il ne fit rien. Elle ne fit rien.

Ils étaient allongés, serrés fort l'un contre l'autre. Et tous deux avaient les yeux ouverts.

Après beaucoup de temps, beaucoup de silence, Ars dit à mi-voix :

— On quittera la ville, toi et moi.

Aliane ne dit rien.

Il continua, comme si le silence de la jeune femme était un encouragement :

— Toi et moi. Et puis aussi Orol, Jidi Black, Maureen et Lunia et aussi leurs enfants. S'ils veulent. On s'en ira. On quittera les loups. Bientôt, ici, ce sera l'enfer, je le sens. Je le sais. On s'en ira.

Aliane gardait le silence. Il ferma une main sur son sein, embrassa légèrement la peau douce.

— On partira. Ce que disaient les éleveurs, c'est peut-être vrai. Il faut chercher. Il faut savoir. Il est peut-être là-bas, plus au sud, le soleil. Et tant pis pour ce que raconte le télévid. C'est peut-être faux. C'est peut-être une machine menteuse. On s'en ira comme les rennes.

» On n'aura plus rien à voir avec personne. Ceux qui voudront nous rejoindre pourront. Les autres, on s'en fout. On les emmerde, les autres. On vivra comme ça. On chassera pour manger, on pourra peut-être cultiver des choses. On attendra le soleil.

Il se tut. Ses lèvres étaient entrouvertes sur un sourire heureux. Puis, après encore un grand moment, ce sourire tomba.

Il souffla :

— Tu viendras, dis ?

Répéta, dans le silence épais :

— Aliane, tu viendras ?

Il sentit nettement couler dans ses cheveux une larme chaude. Serra les dents, serra les doigts. La colère grimpa dans ses veines, d'autant moins supportable qu'elle n'était dirigée contre personne et rien.

— Je suis née chez les loups, dit Aliane.

Puis elle ajouta doucement :

— Ils ne nous laisseront pas tranquilles, qu'ils soient errants ou du gouvernement. Ils ne permettront pas qu'on se moque d'eux. Jamais. Ici ou ailleurs, Ars... Ici ou ailleurs.

— Je saurai te montrer que c'est faux, dit Ars. Je saurai bien...

— Je le veux bien, Ars... Oui, je le voudrais bien.

Il s'endormit longtemps après, sans avoir rien ajouté. Aliane, elle, avait toujours les yeux ouverts, fixés sur le vide. Ils étaient secs. Pour Ars qui dormait, elle murmura :

— Je voudrais croire en ton soleil, Ars. Je voudrais croire que tu ne crèveras pas trop vite... Que nous tous, on ne crèvera pas trop vite, où que nous soyons. Mais, si tu veux, quand même, on pourra songer au départ...

Et, quand il s'éveilla, bien plus tard, elle n'avait toujours pas fermé l'œil. Elle lui sourit. Elle acquiesça.

Longuement, follement, ils s'embrassèrent. Leurs yeux à tous deux étaient pareillement baignés de larmes. Jamais Ars ne s'était réveillé sur tant de bonheur.

*
* *

Ils l'avaient entendu venir et trébucher dans le couloir. La double portière de peaux fut froissée, écartée, et l'homme entra.

C'était Lie.

Son regard vacillant fit plusieurs fois le tour de l'abri. Ils ne bougeaient pas, ils attendaient. Les enfants avaient cessé de jouer.

Apparemment, Lie était fin soûl, les cheveux dans tous les sens, débraillé et flageolant. Un filet de morve pendait à ses narines, montant et descendant au rythme de sa respiration. Ses yeux étaient injectés et il portait au milieu du front une marque bleuâtre, boursouflée. Pour certains, la fête avait dû mal tourner...

Lorsqu'il eut repéré Ars, Lie sourit béatement. Un rot sonore lui roula dans la gorge. Il bafouilla :

— C'est toi que « ze ferchais... », toi que j'cherche, Ars. C'est bien toi. On m'a envoyé...

— Qu'est-ce que tu me veux ? dit Ars.

— Rien ! éructa violemment Lie. Moi, j'te veux rien. C'est pas moi qui t'veut quet' chose... C'est Santa.

— Santa ?

Une onde froide courut dans le dos d'Ars.

— Santa Fé ! beugla Lie. Il veut Aliane. C'est ce qu'il a dit. Il veut Aliane, et toi, tu l'emmerdes. Alors, il veut d'abord te foutre en l'air, toi. Maintenant, t'as compris ?

Ars échangea un coup d'œil avec Aliane. Elle était un peu pâle. Les autres ne disaient rien. Ne bronchaient pas. Avant l'irruption de Lie, ils étaient en train de parler de la route à suivre pour essayer d'atteindre les contrées inconnues du sud.

— Va-t'en, dit Ars. Va dire à Santa Fé que je viens.

Il prononça les paroles sans quitter Aliane des yeux. Elle ne dit rien, se mordit simplement la lèvre inférieure.

— Pas question, dit Lie. Faut que je te ramène. C'est ce que... ce qu'il a dit, Santa Fé. Si je fais pas ça, c'est moi qui me ferai descendre. Tu le con... connais pas !

— C'est bien, dit Ars.

Il se leva, prit son manteau de fourrure qui traînait à terre, l'enfila. Il ramassa son revolver, vérifia qu'il était bien chargé et le passa dans sa ceinture.

— Va, dit-il à Lie. Je te suis.

Lie écarta les peaux, mais demeura sur le seuil de la porte.

— Ars ! dit Aliane.

Il avait déjà fait deux pas vers la sortie, s'arrêta, se retourna.

Elle était à genoux. Dans la semi-pénombre, ses cheveux ressemblaient à de l'or.

— Ars, dit-elle. Il n'y aura peut-être plus de chemin vers le sud, si tu sors... Et jamais ce soleil que tu...

Elle s'interrompit, baissa les yeux.

Le cœur d'Ars sautait follement. Il revint vers Aliane et se planta devant elle, attendit qu'elle relève les yeux. Alors, il dit :

— Il faut bien que ce soit ainsi. Pour la route à suivre, justement. Je le tuerai pour toi, pour nous. Il faut que je le tue et, pour une fois, cela servira réellement à quelque chose. Tu comprends ?

Elle acquiesça avec un sourire difficile.

Alors, il tourna les talons. À hauteur de Lie, il saisit son fusil appuyé contre la paroi, près de la porte, se retourna encore et dit :

— L'enfant dans ton ventre, Aliane, il sera comme à moi. Comme à nous tous les deux.

Et il sortit, précédant Lie.

*

* *

Ars marchait à grands pas dans le couloir sombre. Derrière lui, Lie suivait péniblement, trébuchant et grognant.

Lorsqu'il aperçut le carré vaguement éclairé de la sortie du tunnel, Ars stoppa. Une vingtaine de pas le séparait encore du dehors.

Il attendit que Lie le rejoigne. Ce qui se produisit quelques secondes plus tard. Lie percuta son épaule, s'adossa à la paroi. Le froid pinçait. De nouveau, la respiration s'accompagnait de bouffées de condensation.

— Où il est ? demanda Ars. Où est-ce qu'il m'attend ?

Lie rota et dit :

— Dehors. Marche.

— Où cela, dehors ?

— L'autre côté de la rue. Y a un abri qui débouche, là. L'était par-là quand il m'a envoyé te chercher.

Un instant, Ars considéra Lie d'un œil sévère, puis il haussa les épaules.

On entendait parfois des bouffées de cris montant des entrailles des ruines ou du dehors. La fête semblait levée pour une éternité.

Ars se remit en marche précautionneusement, collé pas après pas au mur du couloir. Tous les sens tendus en alerte. Il avait accompli la moitié du chemin le séparant de la « rue » lorsqu'il s'arrêta de nouveau. C'était comme si un éclair lui avait brutalement traversé le crâne. Quelque chose n'allait pas.

Ce silence, derrière lui !

Il se retourna.

À quatre ou cinq pas de là, Lie s'énervait sur le revolver coincé dans sa ceinture. Puis il se figea, leva les yeux pour rencontrer le regard dur d'Ars et le canon du fusil pointé sur son ventre. Sa bouche s'agrandit démesurément. Mais aucun son n'en sortit.

Il était là, jambes écartées, la main droite sur la crosse de l'arme, la gauche appuyée contre la paroi.

Doucement, lentement, Ars dit :

— Qu'est-ce que ça pouvait bien te foutre, hein ?

Et il pressa la détente.

Dans le tunnel, le bruit de la détonation éclata comme un tonnerre.

Lie sauta en arrière, buta contre le mur et se plia en deux, les deux mains pressées sur son ventre. Il avait toujours la bouche ouverte, toujours cette morve glauque qui balançait sur ses lèvres. Une gorgée de sang fusa hors de cette bouche énorme.

Grimaçant de dégoût, Ars tira une seconde fois, alors que le roulement du premier coup de feu n'était pas encore tout à fait éteint.

Lie se déplia comme un ressort détendu. Sa tête heurta un bloc de

béton. Les poils de sa veste de peau avaient sauté sur sa poitrine, au niveau du cœur. Il pivota doucement et s'écroula en avant, face contre terre. De la ceinture aux omoplates, son dos n'était plus qu'une bouillie rougeâtre.

Ars fit de nouveau face à la sortie, à la rue. Il perçut nettement le bruit feutré d'une galopade toute proche. L'instant d'après, une silhouette ramassée s'encadrait dans la gueule du boyau. De l'ombre jaillit un éclair de soufre, tandis que miaulait le projectile à quelques doigts de la tête d'Ars. Puis la détonation.

Il y eut immédiatement un second éclair de feu. Ars s'était laissé tomber à genoux et cette deuxième balle piaula très au-dessus de sa tête. À son tour, il tira. Trois fois de suite. À chaque coup, l'arme sauta dans ses mains. En cadence, la silhouette dansa curieusement, accusant les impacts des balles dum-dum par de brefs tressautements du corps tout entier. Elle finit par s'affaler bras en croix au seuil du passage, projetant son fusil à plusieurs pas de là.

Un moment, Ars demeura sans bouger. Malgré le froid, la sueur perlait sur son front, coulait dans son dos et poissait ses aisselles. Il hocha la tête, murmura : « Les cons ! » et se redressa lentement.

Plaqué dans une mince anfractuosité, il tendit l'oreille.

Les exclamations étouffées de la fête, toujours.

Également deux coups de feu lointains qui n'avaient rien à voir avec ce qui l'occupait.

Rien d'autre.

Il avança.

Un pas. Un autre.

Une gerbe de « yeppeee ! » éclata au-dehors, pas très loin de là.

Quatre pas. Cinq...

L'individu étendu en travers de l'entrée du tunnel se trouvait maintenant à moins de trois mètres. On identifie mal quelqu'un qui a ramassé une dum-dum en pleine face... mais le cadavre n'était pas celui de Santa Fé : la peau de ses mains était blanche.

Encore un pas. Un autre...

Il aperçut en un éclair le type qui se dressait de l'autre côté de la rue enneigée, dans les ruines, n'eut que le temps de se projeter en arrière. La rafale hacha l'arête de béton, ricocha interminablement dans le fond du tunnel.

Ars plongeait, roula. Il se stabilisa derrière le corps étendu de l'homme au visage broyé et, sans même épauler, tira.

Sa première balle gifla la neige à droite du tireur, la seconde au-dessus. Il vit palpiter l'éclair d'une nouvelle rafale. Un rideau blanc sauta devant ses yeux, lui saupoudrant le visage. Comme s'il vivait encore, le cadavre se secoua, et il y eut du rouge dans les

éclaboussures blanches.

Ars tira encore, en direction de l'éclair blanc.

Il entendit hurler le tireur. Et, trois secondes plus tard, c'était de nouveau le silence. L'homme achevait de glisser sur un bloc recouvert de glace, tirant derrière lui une petite avalanche. Il boula au pied des ruines, s'écroula.

— À combien ils se sont mis, foutredieu ! grogna Ars entre ses dents. À combien ils se sont mis pour ma peau ?...

Le silence seul lui répondit.

CHAPITRE XI

Le froid pénétra ses vêtements, s'insinua vicieusement jusqu'à ses os. Depuis longtemps, les blessures sanglantes du cadavre, devant lui, avaient fini de fumer. Le froid était aussi sur le pontet, la culasse métallique du fusil, sur le canon ; il collait à ses doigts, comme un aimant attire le fer.

Lentement, précautionneusement, Ars se dressa sur ses genoux.

En face, rien ne bougea.

Le silence était si lourd qu'il en paraissait gelé, lui aussi.

Ars frissonna. Un grand moment, encore, il scruta l'ombre des ruines. Des cris de joie et des beuglements échappés de la fête s'élevèrent de nouveau, loin sur sa gauche. Une chanson monta.

Il possédait un fusil et les trois quarts d'un chargeur. Et puis un revolver au barillet garni. Ils pouvaient être dix, encore : c'était possible d'en venir à bout.

Mais ils n'étaient certainement pas dix. Pas autant de monde pour simplement aider un cinglé à voler une femme.

— Je les aurai, murmura Ars entre ses dents. Je les aurai tous autant qu'ils sont. Tu vas voir ça, Aliane...

Il se dressa sur ses jambes dans la seconde et, comme un boulet, s'élança dans l'espace nu de la rue. Dents serrées, tendu, courant de toutes ses forces.

Il s'écroula violemment entre deux blocs de béton, sur un tapis de neige qui creva sous son poids. À quelques pas de sa troisième victime.

Le silence n'avait été déchiré par aucun coup de feu. Rien. Sinon, toujours, cette lointaine chanson engluée de rires et de jappements.

Où étaient-ils ?

Où et combien ?

Que voulaient-ils ? Sa course brutale les avait-elle surpris, ou bien...

Il jeta un coup d'œil sur les cascades figées des ruines, du côté du tunnel qu'il venait de quitter. Rien. Toujours rien. Les quartiers de pierre et de glace enchevêtrés, la neige.

D'un revers de bras, il essuya la neige et le froid plaqués sur son visage, se redressa, tous les sens en alerte...

Gros comme la main, le morceau de glace sauta à deux doigts de son visage, tandis que roulait le coup de feu. Ars retomba assis,

souriant dans sa pâleur.

C'était mieux ainsi ! Ça libérait d'un coup l'excès de tension nerveuse.

Il avait vu l'éclair blanc. Là-haut, très haut dans les ruines. Pratiquement au sommet de la barre. Une nouvelle fois, Ars se redressa ; une nouvelle fois, là-haut, le fusil aboya. *Le* projectile siffla de bien vilaine façon aux oreilles d'Ars.

Il se détendit, bascula par-dessus le bloc et se retrouva dans une nouvelle anfractuosité, un mètre plus haut.

Deux coups de feu claquèrent, cette fois, tirés des ruines d'en face. La première balle se perdit totalement, la seconde fouetta la pierre en miaulant à cinquante centimètres d'Ars. Un revolver.

Il aperçut la silhouette tapie dans un creux d'ombre dure, attendit, le fusil prêt. Lorsque l'homme émergea de nouveau, levant son arme du poing, Ars tira. Trois coups en rafale. Il entendit dans le vacarme ricocher une des balles sur un morceau de ferraille quelconque. L'homme se dressa de toute sa hauteur, les mains vides, puis s'effondra en avant.

Ars sourit. Il cria :

— Ça fait quatre, Santa Fé ! Qu'est-ce que t'en dis ?

Il ignorait où pouvait bien se cacher Santa Fé – ce n'était pas cette quatrième victime si manifestement idiote. Il ignorait le nombre de ceux qui l'attendaient toujours, le doigt sur la détente. Il en savait un, là-haut, au-dessus de lui, qui était peut-être Santa Fé. Et son cri énerva beaucoup l'embusqué, qui lâcha une véritable salve. Mais, protégé comme il l'était par l'éperon de pierre, Ars ne pouvait être atteint. Une pluie de poudre neigeuse, des petits morceaux de béton et des cristaux de glace lui tombèrent sur les épaules. Il sourit encore.

Monter tout droit vers le tireur était une folie. À un moment donné, franchissant tel ou tel bloc, il se ferait avoir. Mais, au contraire, il pouvait l'atteindre par un chemin détourné, utilisant intelligemment la protection des blocs enchevêtrés. Il n'était pas pressé, Ars.

La mort de Santa Fé, c'était pour lui, pour Aliane, quelque chose de terriblement important. Il fallait que ce fût bien fait. Soigneusement, sans gâchis et sans risques.

Ars se mit à ramper vers la droite, s'engageant dans un étroit passage entre les blocs.

Il grimpa de cette façon. Lentement. Sans hâte, prenant bien garde de ne provoquer aucune chute de neige ou de glace qui eût trahi sa progression.

Il avait tout le temps.

À un moment, le tireur du sommet lâcha encore deux ou trois coups de feu, toujours sur le même bloc de béton, loin derrière Ars. Celui-ci

eut un sourire. Précautionneusement, il émergea du chaos, les yeux au ras d'une arête de neige gelée.

Il lui était toujours impossible de distinguer le tireur, mais un petit nuage de fumée le renseigna sur sa position. L'homme n'était pas vraiment au sommet, mais une dizaine de mètres en deçà, apparemment caché au cœur d'un fantastique nœud de ferrailles tordues enguirlandées d'énormes glaçons.

— Ça va, murmura Ars. Ne bouge pas, mon ami ! Ne bouge pas.

Il se remit à ramper.

Il se sentait fauve en chasse. Lion de montagne sûr de son fait, ayant acculé sa proie au fond d'un cul-de-sac, préparant soigneusement le dénouement inéluctable de ce jeu mortel. Il choisirait la minute, la seconde.

C'était chaud dans ses veines.

Cette progression dura un temps infini. Incalculable. Et cela n'avait aucune importance, cela devait se dérouler ainsi.

Jusqu'à ce qu'Ars ne puisse plus avancer sans se découvrir.

Le passage dans les décombres enneigés se fermait. À gauche, une longue pente lisse formée par un quartier de béton glacé ; devant, une barrière de ferrailles entrelacées qui n'aurait pas laissé le passage à un chien. À droite, le chaos descendait.

Ars se retourna sur le dos, le fusil serré contre sa poitrine.

Essayer de franchir les poutrelles de fer était impossible. Elles étaient recouvertes de givre scintillant, parsemées de stalactites de glace que le plus petit choc pouvait briser et l'avalanche de glace sur le fer ne manquerait pas d'attirer l'attention.

Restait le panneau de béton qui devait se trouver sous l'emplacement occupé par le tireur.

Ce panneau, et rien d'autre.

Ars était maintenant persuadé d'une chose : Santa Fé était au sommet, et il était seul. Sa progression s'était déroulée sans anicroche, et d'aucun autre point des ruines on ne l'avait salué du moindre coup de feu.

Le panneau de béton. Trois à quatre mètres de pente douce couverte d'une épaisse couche de neige dure.

Dans l'abri, là-bas, Aliane attendait. Elle avait peut-être entendu les coups de fusil. Peut-être. Les bruits, comme le froid, avaient beaucoup de mal à pénétrer jusqu'à l'abri.

Trois ou quatre mètres de béton, pour Aliane. Pour ailleurs.

Il y eut, soudain, dans le silence compact qui pesait sur les ruines de la ville, comme un sourd grondement. Parfois, quand il vivait encore dans la grotte, la terre qui tremblait dans les vallées faisait un peu ce

bruit-là.

Ars le remarqua, mais rien de plus, n'accordant pas deux secondes d'attention au phénomène.

Il se redressa, s'aplatit contre la pente de béton, dans la neige craquante. Il fit glisser devant lui le fusil qu'il tenait dans la main gauche, puis, rassemblant toutes ses forces, se hissa en avant. Ce simple mouvement le porta à quelques centimètres de l'arête du bloc.

Retenant son souffle, poussant sur ses genoux et ses coudes, il s'étira encore. Son regard passa par-dessus l'arête du bloc.

Et il vit, à moins de cinq pas, derrière une barre de poutrelles d'acier emmêlées, la silhouette dressée de Santa Fé dont le regard, précisément, se tournait dans sa direction.

Une fraction de seconde. Diablement longue.

Tous deux figés, le regard agrandi dans une stupéfaction réciproque.

Puis l'arme de Santa Fé sauta dans ses mains, crachant le plomb et le feu.

Dans une autre fraction de seconde, ce fut comme si le temps lui-même tombait foudroyé, pour Ars.

Un souffle chaud lui brûla la joue, l'épaule. Il se sentit glisser interminablement, tandis que sa main gauche refusait de lui obéir. Il voyait cette main aux doigts gourds détendus qui s'ouvraient sur le fusil, qui le laissaient filer. Il pensait : « Non ! pas de blague ! Il ne faut pas que je lâche ce fusil ! »

Et il le lâchait, précisément, et l'arme glissait dans la neige, s'éloignait. Et lui aussi glissait...

Une fraction de seconde.

Il culbuta cul par-dessus tête au bas du bloc de béton, se retrouva à quatre pattes, de la neige dans les yeux, dans la bouche. Avec ce bras lourd qui pendait. Cette chaleur gluante dans le dos.

La neige sauta devant son nez. La détonation explosa dans ses oreilles comme un violent coup de gong.

L'instinct le fit sauter de côté, sous la mince avancée du bloc. Sa tête bourdonnait, il haletait, la poitrine brûlante.

À trois pas, son fusil était planté canon en bas dans la neige.

À trois pas... Et bouger d'une dizaine de centimètres, c'était ramasser quelques grammes de plomb et de cuivre dans la tête.

Sur les ruines, le grondement roulait. Était-ce dans les oreilles d'Ars, seulement dans ses oreilles, ou bien ?... Ou bien réel ?

Il lui sembla que du côté des abris, en bas, on entendait des cris.

— Ars ! hurla Santa Fé, au-dessus de sa tête.

Il ne répondit pas, joignit ses jambes et posa ses pieds à plat contre une pierre. Du sang coulait dans son dos, mêlé à une vilaine sueur. Il

porta les doigts à son cou, les ramena rouges et poisseux.

Il bougeait la tête, pourtant. Seulement, la brûlure se fit sentir, dans le muscle de l'épaule, au-dessus de la clavicule gauche. Son bras était comme une chose morte et très lourde.

— Ars ! qu'est-ce que t'attends pour ramasser ton fusil, hein ?

À en juger par le ton de sa voix, Santa Fé devait être encore pas mal soûl. Ivres, certains hommes tirent comme des savates ; d'autres, au contraire, par Dieu, sait quel réflexe profond, vous logent une balle dans l'œil à cent mètres.

— Qu'est-ce que t'attends, Ars ? Va chercher ton fusil, si tu veux me descendre ! Ça me dit rien d'en finir aussi vite... Ou bien tu veux crever là ?

Ars se tordit. Il put, sans se découvrir d'un pouce, glisser sa main droite dans sa pelisse et saisir le revolver passé dans sa ceinture.

— Comme tu veux, Ars ! Comme tu veux...

Il ravala sa salive, cligna des yeux pour se débarrasser de la neige qui fondait dans ses cils. Au bruit de pas, Santa Fé descendait par la droite. Il allait apparaître là, à six pas, dans les ferrailles enchevêtrées. Sûr de lui. À jeun, l'esprit dégagé de toute vapeur d'alcool, il n'aurait certainement pas pris pareil risque...

Ars l'entendit jurer. Trébucher et jurer encore.

De la neige tomba sur les ferrailles. Un glaçon heurté s'écroula en mille morceaux qui rebondissaient sur le fer.

Les pieds de Santa Fé apparurent et, dans la seconde, trois ou quatre coups de feu claquèrent en rafale, déchiquetant littéralement le béton au-dessus d'Ars. Un tonnerre roulant d'une effroyable puissance.

Un éclat de pierre, comme un coup de rasoir, lui entailla la peau du front. Le sang coula dans ses yeux.

Il entendait encore les détonations ; il entendit aussi Santa Fé qui braillait. Sans comprendre.

Dents serrées, Ars roula sur lui-même au-dehors de sa cachette.

Il tira quatre fois de suite et rouvrit les yeux.

Le fusil de Santa Fé se planta dans la neige, crosse la première. Debout dans les poutrelles, l'homme avait l'air incroyablement ahuri, la bouche ouverte et les yeux exorbités. Son bras droit balançait devant lui, retenu encore au reste du corps par un lambeau de manche de veste. Le sang qui avait giclé de l'épaule fracassée coulait sur les poutres de fer.

Il bascula en arrière. Un moulinet de son bras valide faucha une douzaine de glaçons gros comme le poignet et plus effilés que des fers de lance. Il chuta, entraînant les glaçons avec lui. Le tout s'écrasa à deux pas d'Ars qui, dressé à genoux, leva son revolver.

Le bras arraché de Santa Fé n'avait pas suivi dans la chute.

Pourtant, horriblement amputé comme il l'était, sans armes, Santa Fé était encore dangereux. Contre toute attente, pour un homme dans son état, il eut un sursaut de tout le corps, lança un pied en avant tandis qu'un éclair de rage et de douleur féroces lui traversait les yeux. La pointe de sa botte cueillit le poignet d'Ars, fit voler le revolver à trois pas.

Et, déjà, Santa Fé s'était redressé. Déjà, il plongeait vers l'arme à demi enfouie dans la neige, aspergeant l'alentour de sang.

Un cri de haine rauque traversa la gorge d'Ars. Il empoigna à deux mains ce long cône de glace terriblement pointu qui s'était fiché devant lui. Lui aussi s'élança, de toutes ses forces. Il retomba sur Santa Fé, et hurlant, planta le couteau de glace au milieu de son dos.

Il sentit sous son corps se raidir celui du Noir. Il le sentit se relâcher tandis que des borborygmes rouges fusaient entre les lèvres brunes et crispées.

Toute la partie du glaçon transparent fichée dans la poitrine du mort était sombre, rousse et noire. Déjà, l'arme improvisée commençait à fondre.

Ars roula de côté. Il se tint un grand moment assis dans la neige, tremblant de tous ses membres, l'esprit vide.

Et puis, progressivement, dans cette hébétude, monta le grondement.

Ce grondement qui n'avait cessé de croître, qui s'étendait maintenant sur toute la voûte sombre du ciel.

Alors, Ars se redressa, après avoir négligemment ramassé son fusil.

Debout, il écouta. Des tiraillements de feu parcouraient son bras gauche, mais cela n'avait plus d'importance.

L'important, c'était ce bruit. C'étaient les cris qui montaient des ruines, quelques dizaines de mètres plus bas. C'était l'agitation dans les rues, la danse des torches brandies à bout de bras. Et toute cette agitation n'avait plus le moindre rapport avec la fête.

Il essayait de comprendre, émergeant péniblement de cet affolant combat qu'il venait de mener – et de gagner – lorsque le sifflement hurleur, modulé, criard, couvrit le grondement. Un éclair à peine. Une, deux secondes d'un incroyable silence.

Et la déflagration bascula la nuit entière.

Il y eut cette immense boule de feu, tout au bout de la ville. Ce geyser sanglant qui projeta mille débris tournoyants dans les airs.

Immédiatement après, au bout d'un autre sifflement que l'on devina dans sa plus haute note, une seconde déflagration, une seconde gerbe de feu. Plus proche, cette fois. À quelques centaines de mètres du grand immeuble solitaire.

— Aliane ! hurla Ars.

Il ne savait pas d'où provenait l'enfer, quelle en était la cause. Il savait que c'était l'enfer.

Comme un fou, il dévala la pente des décombres. Dégringola les derniers mètres à plat ventre, tordu par la douleur ; mais sans lâcher son fusil.

Il se releva dans la rue. Partout, des hommes et des femmes couraient, armés ou non, portant toujours sur leur visage, dans la douloureuse hébétude, les marques de la fête brutalement interrompue. Débraillés, hirsutes, souvent titubants, et serrant dans leurs bras, encore, une ou plusieurs bouteilles d'alcool, ils couraient. Au hasard, sans savoir. Ils jaillissaient des abris, livides, brailleurs, s'élançaient dans des courses folles qui ne les menaient nulle part. Ils s'entrechoquaient, criaient encore, criaient toujours. Certains brandissaient des armes, lançaient des menaces sans but.

Ars s'élança à travers cette marée folle. Une femme, dépoitraillée, le visage tordu par la peur, s'accrocha à son bras blessé, répétant comme une machine :

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ?

Il la repoussa sans façon, lui donna un coup de crosse dans les côtes. Elle s'effondra en gémissant.

Comme il allait pénétrer dans le tunnel menant à son abri, il y eut, derrière lui, juste au milieu de la rue, une explosion fantastique. Il fut projeté au sol par une force indicible, tandis que, dans son crâne, les bruits s'éteignaient pour une seconde.

Quand il rouvrit les yeux, le monde était rouge, palpitant. Il entendait de nouveau. Un atroce concert de cris, de gémissements et de pleurs. Il se hissa à genoux, se redressa. Dans la rue qu'il venait de traverser, il y avait un trou noir et fumant. Tout alentour, des corps épars, déchiquetés, les yeux ouverts et blancs dans la mort ; quand ils avaient encore des yeux. Il reconnut la tête de la femme qui s'était accrochée à lui quelques instants auparavant. Juste la tête. À ses pieds. Comme une horrible fleur pourpre au milieu de la corolle de cheveux épars.

— Ars !

Aliane s'écroula dans ses bras. Derrière elle, venaient les autres de l'abri. Les deux hommes portaient les enfants sur leur dos.

Ars sourit. Aliane aussi, dans sa terreur.

— Ils bombardent la ville, c'est ça ? demanda Orol.

Ars s'aperçut alors qu'il n'y avait même pas songé. Il n'avait pensé à rien, à la vérité. Orol, très certainement, avait raison.

Ars dit :

— C'est ça. Il faut quitter la ville ! Il faut foutre le camp d'ici !

— Foutre le camp ! dit Aliane. Mais où, où ?

— Ailleurs. Quitter la ville, sortir de sous cette pluie de bombes. Il faut...

Une nouvelle explosion toute proche les serra l'un contre l'autre. Au-dessus de leur tête, la voûte du couloir craqua.

— On va tout prendre sur la gueule ! cria Ars.

Il entraîna Aliane. Il avait perdu son fusil et s'en moquait totalement.

Les deux couples et leurs enfants suivirent.

Ils plongèrent au milieu d'un indescriptible chaos, tout en cris, en grondements, en feu. Des gens couraient toujours, n'importe où et n'importe comment, parmi les décombres glacés ou fumants. Les gens debout marchaient sur ceux qui étaient tombés, sur les morts, sur ceux qui geignaient.

Un homme, effondré contre un tas de pierres noires, les jambes sectionnées à mi-cuisses, suppliait qu'on l'emporte ; à ses côtés, un autre, la poitrine béante, hurlait à la mort d'une voix suraiguë. Dans cette mêlée folle, un enfant d'une dizaine d'années vint percuter violemment les jambes d'Ars. Celui-ci empoigna vigoureusement le gosse, lui fit tourner les talons et le lança dans l'autre sens, criant :

— Pas par-là ! File d'où tu viens ! Par là-bas, si tu veux en sortir !

L'enfant se mit à courir devant eux, prit rapidement une bonne avance. Un projectile explosa dans les murailles de ruines juste au-dessus de lui, et il fut enseveli en quelques secondes sous l'avalanche de pierres, avec une douzaine d'autres personnes.

— Par-là ! hurla Ars.

Du feu roula sur sa droite. Il bifurqua à gauche, percutant violemment plusieurs individus qui couraient dans l'autre sens. À vingt mètres, devant, le passage explosa. Dans la lueur blême, des corps déchiquetés s'envolèrent. Quelque chose de chaud et de brillant vola en vrombissant près du visage d'Ars. Il entendit un cri sourd derrière lui, jeta un coup d'œil en arrière : Orol courut encore sur quelques mètres, tenant sur ses épaules le corps décapité de son enfant ; et puis du sang jaillit de ses yeux et il s'écroula.

— Il ne faut pas s'arrêter ! cria Ars.

— Lunia ! cria Aliane.

Rien ni personne ne pouvaient plus forcer Lunia à la course : elle se laissa tomber en hurlant sur les deux corps étendus dans la boue ; et Ars la vit, dans un éclair, ramasser la tête de l'enfant pour la serrer contre sa poitrine.

Une atroce nausée lui noua le ventre. Il vomit tout en courant, hoqueta, toussa.

Tirant Aliane par la main, ils franchirent le cratère fumant de

l'explosion. Du sang, de la neige sale et des débris de corps humains, avaient éclaboussé les pans de murs alentour. L'odeur était atroce, mêlant la poudre brûlée et la chair cuite.

Ils couraient. Devant, il y avait très peu de monde : deux personnes à demi nues qui, à un moment, bifurquèrent sur leur droite pour s'élancer à l'assaut des ruines.

Ars, lui, continua tout droit. Les explosions se succédaient à un rythme fou, en chapelets serrés, et il était maintenant tout à fait impossible de les distinguer l'une de l'autre. Un roulement continu.

Le cœur fou, le ventre noué, les yeux brûlants d'horreur, il courait. Il courait, tirait Aliane, la soutenait.

Ils s'enfuyaient tous deux d'un monde terrassé par la folie. Ils avaient gagné leur fuite. Pour cela, il avait tué Santa Fé. Ils ne devaient pas mourir là, pas dans ce carnage général, pas dans ces atrocités aveugles. Ils ne devaient pas mourir.

La course d'Aliane se fit de plus en plus lourde, de plus en plus difficile.

Alors, Ars s'arrêta.

Alors, il s'aperçut qu'ils étaient en dehors de la ville.

Devant eux, une sorte de dénivellation couverte de neige vierge.

— Je n'en peux plus ! souffla Aliane.

— Où sont les autres ? dit Ars.

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas... je ne sais pas.

— On en est sorti, dit Ars. On en est sorti... Regarde, là-bas.

Il indiquait la brume et l'ombre, droit devant. Loin.

On y voyait les flammes courtes des canons, comme d'interminables pointillés d'étincelles qui crépitaient dans la nuit.

— Ils cernent la ville, souffla Aliane. Nul n'en réchappera.

— Viens, dit Ars.

Il l'entraîna dans le creux de la dénivellation, s'y écroula. Serrés l'un contre l'autre, ils regardèrent, sans un mot, flamber le ciel au-dessus de la ville. L'immeuble solitaire avait disparu.

Dans les grondements féroces qui bousculaient la nuit, Ars dit d'une voix douce :

Santa Fé n'est plus là, et c'est moi qui l'ai tué. Personne ni rien, n'est capable de nous séparer.

Il ne vit pas qu'elle pleurait, et la serra davantage contre lui, au creux de son bras blessé.

Entre deux bordées d'explosions sur la ville, la plainte aiguë des mourants parvenait jusqu'à eux.

CHAPITRE XII

Trois semaines pleines et quelques jours avaient suffi aux équipes de terrassiers du gouvernement de New-World. Des transports lourds de l'armée unique avaient parachuté hommes et matériel au-dessus du secteur KU. 54 ; qu'on appelait, avant, la vallée du Mississippi.

Ils s'étaient installés. En trois semaines et quelques jours, ils avaient fait jaillir du sol les longues pistes d'atterrissage.

Une véritable petite ville avait poussé là, avec ses habitations thermo-isolées, ses hangars, son central-radio, etc.

Alors, de New-City, en Australie, de Mosdagwa, en Afrique équatoriale, les convois aériens s'étaient envolés vers le secteur K.U. 54 qu'on appelait plus communément « Secteur Feu ».

Une centaine de milliers d'hommes formaient l'effectif du bataillon chargé de la bonne exécution du projet « Cleaning ». Ils étaient soutenus par un matériel considérable : camions chenillés, barques terrestres spécialement équipées pour la neige et munies de cockpits protecteurs contre la radioactivité, tanks et canons légers à foison.

Le projet « Cleaning » commença par un quadrillage serré, à l'aide d'hélicoptères, de tout le territoire viable raisonnablement éloigné des secteurs à forte radioactivité qui marquaient toujours l'emplacement des anciens bombardements.

Les équipes d'éclaireurs volants purent ainsi entrer en contact avec des populations de nomades et d'éleveurs parfaitement insoupçonnées. Ces gens-là n'étaient pas des errants, mais leurs victimes, et contre un ravitaillement raisonnable, ils acceptèrent immédiatement de garder le contact avec les forces armées, afin de les renseigner sur les mouvements des errants, leurs positions de bases, etc.

En un rien de temps, cent postes espions à la solde du gouvernement de l'armée unique étaient implantés sur tout le territoire à nettoyer.

Ce qui facilita grandement les choses. Bien plus tôt que prévu, les colonnes armées de « Secteur Feu » se mirent en marche. Elles avaient des objectifs précis. Ne gâcheraient ni leur temps ni leur énergie.

Sharraz grelottait dans son uniforme bleu matelassé. Il avait pourtant bien absorbé en son temps sa dose de pilules régénératrices ; des pilules qui devaient, en principe, combattre efficacement le froid,

la faim et la fatigue. Pour les autres, elles semblaient faire de l'effet, ces sacrées pilules. Pour Sharraz, c'était une autre histoire. La faim... d'accord : il n'avait pas faim. Mais la fatigue et le froid...

Depuis le début de la mission, c'était la quatrième base d'errants qu'il voyait anéantir. Il avait beau avoir été spécialement entraîné..., ça faisait drôle.

Le bombardement, déjà, c'était assez spectaculaire, et ça vous remuait les tripes. Ce déluge de feu, de flammes mauves et bleues, cette débauche d'explosions... Mais là encore, ça pouvait aller : il suffisait de se boucler l'imagination, de considérer cela comme un tir à la cible morte. Avec un minimum d'efforts, on pouvait y arriver.

La suite, c'était moins drôle.

Quand le pilonnage cessait et qu'il fallait marcher droit sur le carnage, fusil et lance-flammes en batterie, afin de parachever le nettoyage.

Là, ça n'allait plus tout seul... On pouvait bien laisser l'imagination au rancart : il fallait ouvrir les yeux. Les corps mutilés, affreusement tordus, le sang, les entrailles dégoulinantes, toutes ces saloperies, il fallait bien les voir ! Et les blessés, et les autres qui, par quelque miraculeux hasard, avaient survécu au déluge de ferraille et de feu, tous ceux-là qui vivaient encore, il fallait bien les achever, selon les ordres. Et tous, nom de Dieu ! ils comprenaient. Dans la seconde qui précédait la pression du doigt sur la détente, après cette flambée d'espoir insensé qui traversait leur regard, ils comprenaient.

Il fallait bien les voir tomber, ces corps d'hommes, de femmes, même d'enfants ; il fallait bien les voir se tordre en hurlant dans la giclée de pétrole enflammée...

Tout ce qu'on vous avait dit, avant, tout ce qu'on vous avait enseigné sur les errants, sur leurs méfaits, leur sauvagerie, sur le danger qu'ils représentaient pour la survie de la civilisation terrienne, tout cela pouvait foutre le camp en fumée, dans un cri, à cause d'un simple regard de gosse traversé de part en part par la balle que vous veniez de tirer.

Sharraz jura entre ses dents.

Il était assis dans la neige, adossé contre la chenille du char, son fusil sur ses genoux. Les autres étaient disséminés n'importe où ; parfois, Sharraz les entendait discuter et rigoler, entre deux explosions.

À cinq cents mètres, la nuit était un nœud bouillonnant et rouge, brassé par les flammes roulantes, les tourbillons de fumée. La ligne des canons et des tanks tirait toujours. Des coups isolés, toutes les trente secondes environ. Chaque obus soulevait de nouvelles éruptions dans le magma d'enfer. Plus rien à voir avec les sauvages tirs de salves des

débuts.

Un raclement de souliers contre l'acier attira l'attention de Sharraz. Taney sauta du marchepied du char dans la neige, à ses côtés.

Il s'accroupit, lança un coup d'œil distrait sur les ruines flamboyantes et dit :

— Ça se tire. Ça va être à nous, mon petit père.

— Je vois ça, dit Sharraz.

Taney fronça les sourcils, appuya sur Sharraz un regard scrutateur. Il finit par lâcher :

— Quelle gueule tu fais ? Tu vas pas te remettre à déconner comme la dernière fois, dis ?

— J'ai déconné, la dernière fois ? grimaça Sharraz.

— À peine...

— J'ai pas fait ma part de brochettes humaines, la dernière fois ? J'ai pas foutu en l'air mon compte de mômes et de bonnes femmes, la dernière fois ? J'ai pas vaillamment descendu des types qui n'avaient plus de jambes, plus de bras... Qu'est-ce que j'ai fait comme connerie, la dernière fois ?

— Tu veux vraiment que je te le rappelle ? souffla Taney.

Sharraz supporta son regard pendant quelques secondes. Puis il haussa les épaules.

Ce n'était pas nécessaire de lui rappeler quoi que ce soit. Vraiment pas. Ce qu'ils appelaient connerie avait un visage doux, d'une beauté presque parfaite. D'immenses yeux sombres, des cheveux noirs et brillants. Un corps souple admirablement proportionné. Mais il manquait une main à ce corps.

Elle avait peut-être quinze ans. Elle attendait Dieu sait quoi, dans les décombres noircis, au milieu des cadavres, serrant contre elle le membre sectionné qui pissait le sang comme une fontaine.

Ce n'était pas nécessaire de rappeler à Sharraz les yeux de cette fille, quand il s'était agenouillé devant elle, quand il avait prononcé quelques paroles bêtement rassurantes, quand il s'était mis à confectionner un garrot. Pas la peine. Voilà, bien entendu, ce qu'ils appelaient « connerie ».

Elle n'était pas allée bien loin, cependant, cette connerie. Datzlowski était là, qui veillait. Par-dessus l'épaule de Sharraz, Datzlowski avait lâché une courte rafale...

— Ça va pas, vraiment, dit Taney. Bon Dieu ! qu'est-ce qui te passe par la tête ? Qu'est-ce qu'on t'a appris, à l'enseignement, hein ?

Sharraz eut un sourire amer, une grimace. Il dit :

— Ça va, Taney. Ça va parfaitement bien... On m'a appris que j'étais un citoyen du New-World, et que j'avais de la chance. On m'a

appris que ce qui reste de l'humanité compte sur moi. C'est mon devoir d'obéir aux ordres. Je peux pas tout comprendre, et c'est aussi mon devoir de ne pas chercher à tout comprendre. Il en faut, comme ça. On m'a appris que, grâce à moi, New-World allait se relever, allait revivre. Pour ça, il faut bien nettoyer, pas vrai ? Faire place nette avant de reconstruire... Tu vois bien que j'ai pas oublié les leçons, Taney...

Taney hocha la tête, presque malheureux. C'était un bon copain, Taney, et il était peut-être sincèrement désolé pour Sharraz... Il dit, en bon copain qu'il était :

— Arrête de te ronger les sangs, nom de Dieu ! À quoi ça peut servir, hein ? Ce que tu vas y gagner, c'est te faire radier ou fusiller.

Sharraz cracha dans la neige.

— Tu peux faire le mariolle, dit Taney. C'est comme ça, et c'est tout... Ce coin du globe a été le plus touché par la catastrophe. Avant, c'était une des principales puissances de la Terre : maintenant, c'est rien. Une terre stérile, bouffée par l'irradiation, crevée par les séismes... Rien de bon. Pourtant, dessus, il reste des hommes..., des peuplades. Et quelles peuplades, hein ! Partout ailleurs, ceux de leur genre on les a supprimés : ils étaient un vrai danger pour la sauvegarde de l'humanité, tu le sais...

— C'est une façon d'envisager le problème... Une façon, c'est tout.

— Bon Dieu, Sharraz, ne fais pas le con ! C'est pas des humains et tu le sais ! Ils sont atteints par les mutations, plus que partout ailleurs ! Ce qui compte pour eux, c'est le vol, c'est le pillage...

— C'est survivre.

— Le vol et le pillage ! Quand on parachutait des vivres aux autres survivants, c'étaient ces salauds de voleurs qui se servaient ! Et puis, on s'est dit que les survivants avaient disparu, qu'il ne restait que ces cinglés d'errants...

— Et on s'est bien gourrés, pas vrai ?

— Tu vas fermer ta gueule et m'écouter, dis ?...

Taney soupira, se força au calme. Il reprit :

— En grande majorité, ils étaient les rois de cette terre pourrie. Ils proliféraient. Comme des virus, comme des saletés de poux. Avec le froid qui s'intensifie, on pouvait s'attendre à les voir descendre vers le sud, comme les troupes d'animaux sauvages survivants. Les voir descendre vers le sud, droit sur les zones de radioactivité mortelle.

— Et alors ?

— D'accord, beaucoup y seraient restés. Mais pas tous. Et ils sont nombreux. Ils auraient été affectés davantage encore par les mutations provoquées par la vie dans ces zones. Ils auraient continué leur marche vers le sud. Et, dans pas longtemps, c'est une véritable armée

de monstres qui aurait envahi nos postes de Sud-Amérique. Monstres par leurs physiques, et monstres par leurs idées. Ils se battaient pour supprimer toute fonction qui ne soit pas purement animale, chez l'homme !

Sharraz dit :

— Dis-moi que tu es sûr qu'on ne se trompe pas, Taney. Dis-moi qu'ils sont tous de cette trempe, qu'il n'y en a pas un dans tous ces fauves qui vaille la peine qu'on l'épargne !

— J'en sais rien, dit Taney. J'ai pas à le savoir. Il faut nettoyer ce coin de terre, pour notre sauvegarde, et c'est tout. Pour éviter que, *un* jour, le danger en déborde.

Sharraz acquiesça en silence. Après *un* temps, il dit, les yeux sur le flamboiement de la ville :

— On est du bon côté, pas vrai ? Citoyens et soldats de New-World. L'unique armée, l'unique gouvernement... La confédération mondiale des nations. La nation. On a des savants savants. Dans pas longtemps, on fera répéter la calotte glaciale, pour hâter le réchauffement de la planète. Mais, attention : pas de blague ! Tout est calculé, cette fois. Tout est pesé. La nouvelle élévation des océans, tout. Calculé, pesé... Et puis, on enverra d'autres sacrées putains de fusées dans l'atmosphère. Les rampes de lancements sont prêtes. Là encore, pas de blagues...

— À quoi ça te sert, hein ? À quoi ça te sert de par...

— À peine zéro virgule zéro trois pour cent de risques. C'est pas chouette, hein ? On balancera nos putains de fusées, et elles éclateront là-haut. Juste où il faut. Juste où on aura prévu qu'elles explosent. Au-dessus des couches de nuages et de vapeur, au-dessus de cette merde qui nous coiffe de nuit. Voilà comment ce sera, pas vrai ? Voilà comment on a calculé que ce serait. Aucun risque, je te dis ; ou si peu ! On a l'intelligence pour nous, nous autres, pas vrai ? On a pesé le pour et le contre, pas vrai ? On sait bien que les fusées, parfois, ça peut créer un fameux bordel, mais aussi ça peut être utile, les fusées. Ça peut ravauder les accrocs laissés derrière soi par d'autres missiles, les fusées. À condition de ne pas se tromper, bien entendu... À condition de ne pas se faire péter la gueule un bon coup, en martyrisant un peu plus la planète, hein ? Non, tu parles... Je te dis qu'on a tout calculé. Le génie humain, fallait pas le laisser pourrir. Tu sais ce que je pense du génie humain, de temps en temps ?

— Ferme ça, Sharraz. Ferme ça...

— Je pense qu'il pue. Je pense que c'est une merde nauséabonde. Je pense que c'est une tare, comme un cancer. Je pense que c'est pas du génie, le génie humain. Ça en sera quand on sera capables de l'employer dans d'autres directions. Là, tel que c'est, oui ça pue...

T'inquiète pas, Taney. T'inquiète pas... Je dis tout ça, mais je déconne probablement. C'est la fatigue, c'est je ne sais quoi qui déraille un peu. T'inquiète pas : j'ai appris la leçon. Je suis tout de même un bon soldat du gouvernement unique de New-World. Je fais ce qu'on m'a dit de faire. Un bon soldat, entraîné et tout, protecteur et défenseur de la Merde-toute-Puissante. T'inquiète pas, Taney. Les conneries, c'est fini.

Il se tut.

Les canons tiraient encore, spasmodiquement. Là-bas, la tanière des errants n'était qu'un brasier boursoufflé et palpitant.

Longtemps, Taney demeura sans rien dire, regardant simplement Sharraz d'un air malheureux. Il se décida finalement, à voix presque basse :

— Ce qu'il faut penser, Sharraz, c'est qu'on va bientôt rentrer à New-City. On retrouvera les filles, la musique. On fera une fête énorme, pour oublier tout ça. Tu seras soûl huit jours durant, Sharraz, et moi avec. Et on rigolera.

Il était probablement sincère. Il se creusait pour trouver des idées, des mots.

— Pour les errants, dit-il encore, ne les regarde pas comme étant des hommes ou des femmes. Des humains. C'est pas des humains, Sharraz. C'est de la vermine, et c'est le danger. Quand t'auras ça dans la tête, ce sera...

— Plus facile ?

— C'est exactement ça, Sharraz : plus facile. T'as donc pas envie que ce soit plus facile ?

Sharraz sourit encore.

— J'ai aussi envie de crever, des fois. C'est pas facile non plus.

Taney hocha lentement la tête. Il haussa une épaule, dit :

— Qu'est-ce que tu fous ici, hein, je me le demande... T'étais pas fait pour ça.

— Et je serais fait pour quoi, d'après toi ? dit Sharraz. Veux-tu me dire ce qui reste, à présent, à part les savants et les soldats ?

Taney n'eut pas à répondre. Un ordre courut sur la ligne des chars et parmi les fantassins du dernier nettoyage.

Les canons s'étaient tus.

Taney et Sharraz se redressèrent, échangèrent un coup d'œil rapide.

— C'est à nous, souffla Taney.

Sharraz acquiesça d'un mouvement de tête. Il dit :

— J'avais compris.

Ajouta :

— T'inquiète pas.

Et il arma son fusil.

CHAPITRE XIII

Après tant de vacarme, le silence roula comme une marée de plomb. Lourd, compact. On aurait presque pu le toucher, semblait-il, le prendre dans ses mains, le malaxer. Pétrir des boules chaudes de silence, comme on brasse la neige.

La ville flambait.

Un énorme brasier, une flamme gigantesque.

En silence.

Parfois, de lointains crépitements ; parfois comme des cris embrouillés. Rien de bien haut, dans le silence.

Alors, une autre forme de bruit s'éleva. Le grondement, étouffé d'abord, puis de plus en plus net, d'une centaine de moteurs. Cent, ou plus.

Ars regarda Aliane.

Il la tenait toujours serrée contre lui, au creux de la dénivellation. Sans un mot, ils avaient regardé l'horreur descendre du ciel sur la ville.

Ars ne souffrait pas. Son bras était lourd et chaud, simplement. Sa blessure au front brûlait un peu.

Lorsque Aliane leva les yeux sur lui, il dit :

— C'est fini. Ils arrivent.

Et il se redressa, aida la jeune femme. Debout tous deux, ils tournèrent le dos à la ville qui brûlait. Ars mit son bras sur les épaules d'Aliane et elle se serra contre lui.

Du fond de la nuit montaient les faisceaux de phares des véhicules en marche.

— N'aie pas peur, dit doucement Ars. Il ne faut plus avoir peur.

Le grondement des moteurs roulait, comme une plainte sourde.

— Ils sont l'ordre, dit Ars. Ce ne sont pas des sauvages, ni des loups. Ils sont l'ordre et la justice. Ils ne tueront pas sans savoir, aveuglément...

Aliane acquiesça en silence. Elle tremblait de froid, sûrement de froid.

Ars dit :

— Bientôt ce sera fini. Tu n'auras plus froid... Ils nous donneront à boire quelque chose de chaud et à manger. Ils nous aideront : c'est

l'ordre. C'est l'ordre et la justice, je le sais. Jett et les vieux répétaient toujours ça, dans la grotte. Ils disaient qu'il n'y a que ça de vrai : le gouvernement. On leur dira ce que nous souhaitons. Que nous ne sommes pas vraiment des errants et tout... Tu verras.

Il se tut, regarda avancer la ligne des véhicules.

Après un moment, il escalada la dénivellation, tirant Aliane. Ils se placèrent au sommet d'une petite butte, toujours enlacés.

— C'est dommage pour Orol, pour Black et Maureen... C'est dommage qu'ils ne soient pas là. Black et Maureen ne sont peut-être pas morts, tu sais ? Ils ont peut-être pu s'en sortir et se planquer quelque part. Je te parie que c'est ça. Ils attendent, comme nous, quelque part.

À une centaine de mètres, les véhicules stoppèrent. Jamais Ars n'en avait vu de pareils, avec leurs canons mobiles. Derrière les véhicules marchaient les soldats. Ils dépassèrent les chars à l'arrêt, plongèrent dans la lumière crue des phares. Ils étaient des centaines, armés, et ils avançaient.

Ars les laissa progresser, sans bouger, pendant un moment encore.

Puis il agita son bras, cria :

— Ho-ho !

Les premiers soldats, à une vingtaine de pas, stoppèrent une seconde avant de se remettre en marche. Deux d'entre eux se détachèrent de la vague et se dirigèrent vers eux.

Vêtus d'uniformes bleus matelassés, le fusil à la hanche. Le premier était grand, le visage osseux. L'autre plutôt épais.

À cinq ou six pas, ils s'arrêtèrent de nouveau.

— Salut, dit Ars.

Les soldats ne répondirent point. Le reste de la vague continuait de couler, dépassant la dénivellation.

— Salut, dit enfin le premier soldat.

Et le second lança durement :

— Sharraz !

C'était peut-être un ordre... Un mot d'une langue qu'Ars ne connaissait pas. Ça voulait peut-être dire « salut » dans cette langue ?

Alors, le premier soldat au visage maigre leva son fusil et tira.

Ars entendit crier Aliane. Il sut, en un éclair, qu'elle avait été touchée ; il la vit porter les mains à son ventre. Il sut qu'elle tombait.

Et l'autre dut tirer encore.

Une boule de pierre creva dans la poitrine d'Ars. Il entendit claquer ses dents et le bruit résonna dans toute sa tête.

La terre bascula.

C'était idiot. Trop bête. Cela n'avait pas de sens.

Il s'en allait, comme une fumée qui se disperse.

Il rouvrit les yeux et vit la face pâle du soldat, loin au-dessus de lui. Il ressemblait à une statue figée.

Il vit aussi l'œil noir du fusil braqué sur son visage. Le soldat et son fusil regardaient Ars.

— Pourquoi ? dit Ars.

Mais il n'était pas certain d'avoir réellement prononcé le mot.

Et l'œil noir du fusil disparut.

À la place, il y eut une grande éclaboussure blanche, un grand soleil éclaté. Comme ceux que Jidi Black peignait sur ses bouts de carton, illuminant des mondes magnifiques.

*

* *

La femme n'était pas morte sur le coup. Taney l'acheva d'une balle dans la tête.

Et puis il marcha vers Sharraz.

Il posa une main sur le bras de Sharraz. Il dit :

— Viens, Sharraz.

Et Sharraz suivit. Il avait la démarche un peu raide.

C'est tout.

FIN



ANTICIPATION-FICTION



Pierre SURAGNE

Aux temps anciens, disent les vieux, il y avait sur terre des périodes de jour et des périodes de nuit. Au jour, le soleil brillait... Ce n'était pas la nuit perpétuelle, et la neige, et le froid.

C'est ce que disent les vieux... Mais les vieux sont-ils sages ? Ont-ils encore toute leur raison ? Que font-ils d'autre, les vieux, sinon attendre dans la grotte la venue des « machines volantes » du Gouvernement ? Et prier, et radoter...

Il y a longtemps que Ars ne croit plus ce que disent les vieux, longtemps qu'il a soif d'une révolte brûlante. Et c'est ainsi qu'un jour passeront les rebelles ; c'est ainsi que ce jour-là, dans une terrible explosion de sang, Ars naîtra une seconde fois. C'est ainsi qu'il connaîtra Aliane, et la violence, et la folie, et l'horreur de ce monde voué au règne des loups...